



NUMÉRO

21

APRÈS LA GUERRE

19

TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

<i>Vent debout</i> de Nadine Travacca	2
<i>Nopassaranne</i> de Stephan Ferry	4
<i>Les chiens</i> de Gilles Ascaso	10
<i>Histoire d'un rescapé ordinaire</i> de Catherine Gysemans	17
<i>Après la guerre</i> de Carole Desmond	24
<i>Je me rappelle / Guérilla</i> de François Fournet	28
<i>Projet de guerre perpétuelle</i> d' Anthony Boulanger	33
<i>Caracas</i> d' Adalber Salas Hernandez	41
<i>Anniversaire des décombres</i> d' Axel Sourisseau	43
<i>Les ombres de Beyrouth</i> de Fabrice Schurmans	52
<i>Un monde plus tard</i> de Philippe Caza	61
<i>Cuelle après la guerre</i> de Witold Bolik	73
<i>Funeste est la mémoire</i> de A.H.L Pinteau	76
<i>Réparations</i> de Michel Naudin	89
<i>Champs de bataille</i> de Philippe Aigrain	95
<i>Après l'Algérie</i> de Jean-Pierre Védrines	103
<i>La faille</i> de Christophe Siébert	114
<i>Kazemir contre Kazemir</i> de Paul Le Coidic	123
<i>Le souffleur de pissenlits</i> de Robin Amelot	137



Les auteurs	140
Ours	145

VENT DEBOUT

Nadine Travacca

Il court sur l'asphalte défoncé. Chacune de ses foulées projette des gerbes d'eau sale qui pénètrent dans ses baskets. La toile de jean plaquée sur les cuisses, l'eau qui dégoutte de tout son corps n'entravent pas la course. La pluie, comme toujours après la longue sécheresse, s'est abattue soudainement avec rage.

Les rafales lui cinglent le visage. Il déteste le vent.

Sous la peau sombre et derrière les yeux tenus à demi-fermés pour ne pas être aveuglé, une détermination sans faille. Partir. Toujours plus loin. Partir comme on déserte. Parce qu'il ne servirait à rien de se retourner, parce que la pluie qui lave aussi console.

Et si la pluie autorise la fatigue et l'oubli, il lui semble qu'aussi longtemps que durera le déluge il continuera. De marcher, de courir, d'avancer droit devant. Quand il accepte de laisser reposer son corps endolori, c'est pour souhaiter que l'averse jamais ne cesse. Recroquevillé sous un abri de fortune, il s'endort aussitôt d'un sommeil sans rêve.

Au bout d'une semaine les nuages se dispersent. La tempête s'éloigne, la terre s'assèche. L'homme se tient immobile aux abords d'une ville. Remarque les habitations, imagine des familles, un

voisinage d'enfants barbouillés et bruyants.

Puis une dernière fois repense aux cendres brûlantes. À la maison dévastée. Abandonnée aux bourrasques.

Et d'un pas tranquille pénètre dans la ville.

Ici il n'y a pas de vent.

NOPASSARANNE

Stephan Ferry

Le vieux chien, alanguï au soleil, se tient immobile sur le seuil de sa maison, la tête posée sur ses pattes antérieures. Des mouches innombrables vibronnent à son entour, insistantes en diable, lui agaçant sans cesse, lorsqu'elles se posent enfin, le coin des yeux et la commissure des lèvres. Le chien pourtant reste coi, comme insensible à leurs assauts. À peine cligne-t-il de temps à autre, de son unique œil valide, ou remue-t-il nonchalamment la queue pour les chasser.

Depuis plusieurs semaines, il se poste là dès l'aube, attendant le retour du maître. Sa gamelle, posée à côté, il n'y a pas touché. Il attend.

Il a nom Nopassaranne, comme l'indique la médaille qu'il porte au collier. Un nom fort peu commun en Bretagne, il faut l'admettre, même pour un chien. Son maître est un original. Bien que natif de Quéménéven et n'ayant que rarement quitté son village, il voue depuis peu à la lointaine terre d'Espagne un amour sans retenue. Depuis, pour être précis, qu'elle a secoué le joug de la monarchie qui pesait sur son échine de longue date. Nul doute que son indémodable anarchiste de paternel aurait applaudi avec lui, s'il avait été encore de ce monde.

¡No pasarán!, il n'ignore pas ce que cela veut dire, mais n'a su comment l'écrire, n'ayant guère d'instruction et ne lisant pas le journal. Peu importe, Nopassaranne, cela sonne agréablement à

l'oreille et le chien s'y reconnaît.

Avant midi, les mouches s'en sont allées voir ailleurs. Hirondelles et martinets, par centaines, vont et viennent à présent dans le ciel limpide, à toute allure. Dans un ballet d'une incroyable complexité, où les ailes souvent se frôlent, sans toutefois jamais se heurter, ils donnent une chasse impitoyable aux insectes imprudents qui circulent encore dans l'air tiédi.

Le vieux chien ne semble rien percevoir de tout cela ; ni la sarabande effrénée qui parfois mène les oiseaux piaillants jusqu'au ras de son museau, ni les cris stridents des martinets à la lisière des toits, qui se font plus nombreux à mesure que raccourcissent les ombres.

Indifférent, il l'est aussi aux rares passants qui s'arrêtent pour lui donner une tape amicale, une furtive caresse, ou l'inviter à manger à sa gamelle, qu'il n'a toujours pas touchée. Le contenu de celle-ci n'y est pour rien. L'appétit l'a quitté, voilà tout.

Il y a, dans son attitude, quelque chose de singulier, qui trouble infiniment ceux qui posent sur lui un œil bienveillant : jamais encore ils n'ont lu pareille tristesse dans un regard de chien. Aussi, ne sachant comment l'apaiser, ou ne voulant pas se donner la peine d'y penser, passent-ils leur chemin sans trop s'attarder, se sentant malgré tout un peu coupables de le laisser là. Mais que faire ?

Tout au long du jour, la vie du village défile devant le chien inerte, immuable. Lavandières, maréchal-ferrant, paysans, forgerons... Chacun vaque à ses occupations comme d'habitude. Rien n'a changé. Ou plutôt si, puisque désormais il n'y prend plus aucune part. Il ne va plus quémander des caresses auprès des lavandières, il ne s'aventure plus chez le maréchal-ferrant – qui ne manque pourtant jamais, à l'heure du repas, de partager avec lui un peu de sa pitance, râlant pour la forme –, il ne va plus fureter dans les granges, en quête d'une poule ou d'un chat à taquiner... Même les autres chiens, il a renoncé à jouer avec eux.

Se donner à un autre maître ? Il n'y songe même pas. Tâcher de rejoindre le sien, où qu'il puisse être ? Il a bien essayé, dès le lendemain de son départ. Seulement, il a perdu sa trace aux

abords de la gare. Il a suivi la voie sur des kilomètres, en désespoir de cause. Il a fini par se perdre dans les aiguillages. Ensuite, il a mis trois jours pour rentrer, les pattes meurtries et le ventre creux. Alors il attend...

L'église égrène encore plusieurs heures sans qu'il daigne broncher. Il faut atteindre le milieu de l'après-midi pour qu'enfin il se lève et s'étire. Cette soudaine animation est cependant fort brève. Déjà il se recouche, quelques mètres plus loin sur le pavé, sous la fenêtre de la cuisine, dont les volets sont clos depuis trop longtemps. À ce moment du jour, la maison d'en face jette une ombre obtuse sur le seuil du logis de son maître. Autrement dit, il n'a quitté sa place habituelle que pour profiter plus longtemps du soleil. Et aussitôt, il reprend sa posture, la tête posée sur ses pattes.

Quelquefois, un pas traînant qui s'annonce au bout de la ruelle le met en alerte. Il relève alors vivement la tête, sa queue se met à balayer follement le pavé et ses oreilles se dressent, pour mieux entendre. Un fugace éclair de joie traverse même son regard, dans ces moments. Bien vite pourtant, toute allégresse l'abandonne et il laisse sa tête retomber lourdement sur ses pattes, plus abattu encore que l'instant d'avant. Ce pas-là n'est pas celui qu'il espère...

Le soir est là, désormais. Le crépuscule ne va pas tarder et déjà des chiroptères se mêlent au vol des derniers martinets, qui prennent peu à peu de l'altitude. Depuis le début de l'été, jour et nuit, les insectes volants n'ont plus un instant de répit. Le vieux chien ne reste jamais dehors si tard, d'habitude, mais depuis quelque temps, il ne fait plus rien comme avant. Depuis que son maître est parti, le laissant seul à la maison. Il ne rentre à présent que lorsque le froid devient trop mordant.

Ce soir, son pas est encore plus lent que la veille quand il pousse la porte d'entrée avec sa truffe. Il est las de ne plus rien faire de ses journées, las de cette solitude et de cette vaine attente qui est pire que la mort.

Son maître ne la ferme jamais à clé, sa porte. Il dit que ceux qui s'inquiètent de verrouiller leur porte sont forcément des voleurs eux-mêmes, sans quoi ils ne se feraient pas tant de mouron. Il a des

idées bien arrêtées à ce sujet comme sur bien d'autres, et rien ne l'en ferait déborder, quand bien même il lui serait démontré qu'il a parfaitement tort.

Lorsqu'il s'est mis en tête de partir à la guerre, nombreux furent ceux qui, au village, tentèrent de l'en dissuader. Il était bien trop vieux pour aller combattre, disaient-ils. Il serait pour ses frères d'armes plus une gêne qu'autre chose. Il ne connaissait personne, sur place, alors comment s'y prendrait-il pour rejoindre une unité combattante ? Et surtout pour convaincre ses chefs de l'enrôler ? Sans compter que, cette guerre-là, en quoi le concernait-elle, après tout ? Et s'il se faisait trouer la peau, là-bas ? Y avait-il seulement pensé ?

Mais le « vieux », du haut de ses quarante-six ans, leur a tenu tête à tous. Crânement, il a rejeté tous leurs arguments, quitte à tomber souvent dans la mauvaise foi la plus scandaleuse. Comprenant que rien ne le ferait changer d'avis, ils ont baissé les bras, se disant qu'après tout, il n'irait pas bien loin, avec sa patte folle...

S'il est à demi impotent, il peut encore manier un fusil. Pour ce qui est de se faire trouer la peau, bah ! Personne ne regrettera un pauvre infirme devenu inutile, se disait-il. À qui pourrait-il bien manquer ? Il a beau chercher, vraiment, il ne voit pas...

Alors un beau matin, un peu avant l'aube, le maître a jeté son barda sur son dos et empoigné son fusil de chasse. Celui qu'il prend pour le sanglier. Il est parti à pied, vers la gare. Seul le regard de son chien a failli le retenir. Ce fidèle compagnon qui partage sa vie depuis maintenant six ans et qui a le bon goût de ne jamais le contredire. « Te fais donc pas de bile, compère ! Je suis pas en train de t'abandonner ! J'ai une affaire importante à régler. Je serai revenu d'ici peu... », a-t-il menti pour ne pas inquiéter l'animal. « Pis en attendant, c'est la Catherine qui te donnera à becqueter... Tu l'aimes bien la Catherine, pas vrai ? », a-t-il ajouté. Le chien aime bien la bonne du curé, en effet. Mais jamais elle ne l'emmène à la chasse ou à la pêche. Elle est en outre bien trop avare en caresses et pas assez en bavardages ; tout le contraire de son maître. De plus, elle ignore l'art du lancer de bâton, ce qui ôte

tout intérêt à sa présence.

Rompu de fatigue, Nopassaranne a fini par se coucher sur le lit de son maître. Peut-être rentrera-t-il cette nuit. Comment savoir ? Cette incertitude est pour lui une torture. La nuit pire que le jour. Le moindre son le réveille, un craquement dans l'escalier, le pas des chouettes dans le grenier, la cavalcade des souris, dans la cuisine déserte... À tout moment il sursaute, incapable de dormir tout à fait. Bien qu'invariablement déçu, son espoir ne parvient pas à s'épuiser. Il demeure, têtue, implacable, indifférent à sa peine.

La pauvre bête ignore que son maître ne reviendra pas ; jamais. Il est mort depuis longtemps déjà. La poitrine gonflée d'idéaux, il est parti combattre en Espagne au tout début du printemps, pour défendre une cause, qui certes n'était pas la sienne, mais qu'il croyait juste. Il ne pouvait deviner, alors, qu'il s'était rangé sous la bannière des vaincus, l'étendard des Républicains frappé en son centre de l'étoile rouge à trois branches des Brigades internationales...

Deux semaines après avoir intégré un petit groupe de maquisards, il est tombé au combat. Une banale escarmouche au pied du château de Belmonte, à une centaine de kilomètres au sud-est de Madrid. Il a été fauché par la mitraille tandis que son escouade se repliait vers la pinède. Et durant cette petite quinzaine de jours, sa vieille pétoire n'a pas eu l'occasion de tirer une seule cartouche. À part pour ce lièvre, tué du premier coup, un jour de disette. Décapité.

Trois jours plus tard, à la nuit tombée, deux camarades sont venus chercher sa dépouille, pour l'ensevelir. Ils ont fouillé son barda et ses vêtements, à la recherche d'un nom et d'une adresse, quelqu'un à qui envoyer ses effets. Ils n'ont trouvé dans son portefeuille usé qu'une photographie aux bords dentelés. Elle représente un berger allemand borgne jouant avec une pantoufle. Rien d'autre. Les deux hommes se sont regardés, interdits. Ils ont fini par l'enterrer à la sauvette, avec ses pauvres affaires, sous un tas de pierres.

Une épouse encore, aurait pu comprendre et pardonner un tel coup de folie ; elle aurait peut-être même trouvé matière à se consoler auprès d'un autre homme, à défaut de comprendre quoi

que ce soit. Un fils, les années passant, se serait habitué à son absence et aurait pu, un jour peut-être, éprouver quelque fierté pour un pareil père, fidèle à ses idées jusque dans ses excès... Mais un chien ?

Le chien, lui, se moque bien de ces batailles qui laissent les hommes exsangues au bord des chemins, leurs idéaux éparpillés sur la rocaille en même temps que leurs tripes et leur sang. Il veut son maître auprès de lui et rien d'autre.

Demain, Nopassaranne attendra à nouveau sur le seuil du logis. Et les jours d'après encore, s'il le faut. Jusqu'à ce qu'il en crève de chagrin. Après tout, qu'importe. À qui pourrait-il bien manquer ?

LES CHIENS

Gilles Ascaso

Le soleil commençait à baisser. Les frondaisons, selon qu'elles lui faisaient face ou lui tournaient le dos, se teintaient de carbone ou de feu, projetant sur les toits leur dentelle farouche. Je m'arrêtai au milieu de la chaussée pour reprendre mon souffle. La rue avait commencé l'ascension de la colline et j'avais marché d'un bon pas. Mon ombre, à mes pieds, s'étirait jusqu'au trottoir. C'était comme une amie fidèle, et avec elle auprès de moi je me sentais moins seul. Je regardai plus haut. Le terrain était vraiment pentu. De chaque côté, à moitié dissimulées dans la végétation, protégées de grilles et de murs, les grandes maisons m'observaient sans mot dire. Il n'y avait que les oiseaux pour parler, d'ailleurs, et encore se taisaient-ils les uns après les autres à l'approche du soir. Mon ombre attendait que je reprenne la marche. Ce que je fis. Il ne fallait pas trop traîner, plus que vingt minutes avant le couvre-feu. La rue, un peu plus haut, amorçait un virage, l'une des dernières courbes avant le sommet de la colline surmonté de sa tour. Cette rue, je la connaissais bien ; j'habitais le quartier du bas et j'allais parfois marcher dans le quartier du haut. Désormais j'y passais moins souvent, mais ce fut là que je choisis d'aller pour ma sortie du jour.

J'observais la maison sur ma droite, une construction Belle Époque aux céramiques et volets rouge sang, de laquelle émanait l'odeur de la glycine étalée sur la pergola. Je vis une fenêtre ouverte,

au rez-de-jardin, et dans la cour qui menait au garage, au fond du passage dallé, j'aperçus un coupé Mercedes blanc. La dernière fois que j'étais passé là, c'était une Audi grise. Je ne pus rien voir de plus, tant la protubérance du magnolia sans doute centenaire obstruait les regards. Je poursuivis ma route, et, longeant le mur du parc, ce furent soudain des aboiements qui se précipitèrent, tout près de moi, juste de l'autre côté du mur. Je sursautai. Ce chien aussi était nouveau. Il n'avait qu'une voix de roquet mais il m'avait surpris, le con. Je continuai et l'animal me suivit, de l'autre côté du mur, très énervé par cet inconnu qu'il entendait marcher dans la rue, le long de sa propriété, comme si passer devant chez lui eût été sacrilège. Il aboyait par à-coups désordonnés, trépignait dans les feuilles, mais j'atteignis bientôt la propriété suivante et le cabot redevint plus raisonnable.

Le grand terrain n'était pas clos de murs, il était bordé d'une grille qui laissait voir une habitation de style normand greffée d'une tourelle, sans doute une tourelle d'escalier, c'était du moins ce que j'avais toujours pensé. Plusieurs côtés de la bâtisse étaient plongés dans l'ombre. Seuls une partie de la façade et le flanc ouest faisaient face au soleil déclinant. Je marchais sur le trottoir, les yeux vagabonds, m'efforçant de ne pas trop détailler cette maison par peur qu'on ne me vît la regarder. Alors que j'atteignais le portail resté ouvert, mes yeux toutefois furent attirés par une chose en mouvement. C'était une femme qui montait les marches de la véranda. Grande et mince, en long négligé noir et turban, elle s'immobilisa quand elle me vit. Une quarantaine de mètres nous séparait, mais comme le portail était ouvert j'avais sur l'entrée de la propriété, l'allée gravillonnée et le massif d'agapanthes, une vision parfaitement dégagée. Elle se tourna vers moi, se planta sur les marches, et, levant un peu la tête, impérieuse, d'un geste des mains me fit signe de m'éloigner, avec les doigts, comme si elle chassait un insecte, *pfft pfft*. Aussitôt je détournai les yeux et poursuivis mon chemin, mais je sentais bien qu'elle m'observait. Lorsque je fus passé j'entendis ses pas nerveux sur les gravillons, puis le portail qu'elle refermait. Ce fut comme un grand fracas de fer dans la rue silencieuse.

Je traversai, laissant dans mon dos la maison revêche. Mon

ombre, à mes côtés, s'était discrètement dissipée.

Le trottoir, de ce côté-ci, était bordé d'un mur de soutènement haut de plusieurs mètres dont la route épousait la courbe. Bien au-dessus, l'on distinguait des bouts de toitures et de cheminées d'un castel dont on ne verrait rien de plus. Google Earth m'avait déjà montré son grand parc et son rectangle de piscine, mais guère plus, tant la propriété se cachait sous les arbres. Je marchais, plutôt lentement d'ailleurs, histoire de bien savourer ma seule sortie de la journée. Je préférais le soir au matin, les quartiers résidentiels au centre-ville. Il ne fallait croiser personne, ou presque. À peine avait-on le droit de se parler.

Alors que j'approchais de la grande entrée du castel, un bruit de moteur se fit entendre en haut de la rue. Je glissai la main dans la poche intérieure de mon blouson, prêt à sortir mon laissez-passer, ma carte d'identité et mon badge de résident municipal. Sans doute s'agissait-il des forces de l'ordre qui faisaient une ronde. Le véhicule qui apparut au détour de la courbe n'était pas celui de la PS, la Police Spéciale, c'était une Porsche noire et brillante. Elle ne roulait pas très vite. Je m'arrêtai pour la regarder, alors que j'aurais dû, bien sûr, poursuivre mon chemin pour éviter d'attirer l'attention. Arrivée à ma hauteur, la voiture fit un écart et déborda sur la voie de gauche, toutes vitres relevées, et le conducteur me fixa, deux yeux ronds soupçonneux dépassant du FFP2, puis il reprit sa droite et la voiture s'éloigna dans la descente. Je la vis s'évanouir dans une tache d'ombre au niveau du virage. Je me remis en marche, en me demandant bien pourquoi je m'étais arrêté pour la regarder passer. Je vieillissais, sans doute.

Pour éviter d'y réfléchir je tendis la main vers les lianes qui pleuvaient du mur de soutènement, des branches souples de jasmin emmêlées à des fils de renouée, de vigne vierge, que je pouvais caresser sans lever le bras. Et, ce fut bien de ce désordre végétal dégoulinant du castel qu'en une seconde émergea un gros chien gueulant prêt à bondir sur moi. Je poussai un cri et m'écartai brusquement, trébuchai sur l'arête du trottoir et faillis tomber. C'était un chien blanc à sale tête, un genre de Pitbull, juché sur le sommet du mur et agité des soubresauts d'une colère folle. Si le mur avait été moins haut il se serait élancé ; là, il hésitait encore.

Ses babines envoyaient des fils de bave et je dus m'écarter pour les éviter. Je courus vers le trottoir d'en face, le cœur battant, et, sans quitter des yeux la bête immonde, je poursuivis ma route. Il aboyait toujours, et en une seconde il disparut entre les lianes, réapparut plus haut, flirtant dangereusement avec le bord du mur. J'étais déjà passé bien des fois de ce côté du trottoir, mais jamais je n'avais vu ni entendu le moindre chien. J'approchais des piliers de la grande entrée concave. Si le portail était ouvert le chien n'hésiterait pas bien longtemps à traverser la rue pour me sauter dessus. J'aurais dû faire demi-tour, c'était évident. Heureusement il s'avéra que les deux battants étaient clos, deux énormes battants de bois plein bien solides. Curieusement je n'entendais plus la bête, mais j'avais peur qu'elle ne ressurgît brusquement d'un autre endroit, brèche ou porte dérobée que je n'aurais pas vues. Par chance, je pus me réfugier dans le renforcement d'un mur, un peu plus haut, dans l'ombre d'un grand cèdre. Sans doute étais-je invisible du trottoir d'en face, et je comptais bien me faire oublier du cerbère. J'attendis une minute, essoufflé, moite, tendu comme un arc. Le silence redevint bientôt total. Le putain de Pitbull m'avait gracié.

Le renforcement qui me dissimulait était une entrée de maison, je m'en rendis compte en rouvrant les yeux, une entrée que je n'avais jamais remarquée, ou alors oubliée. C'était un porche étroit qui abritait une grille en fer forgé. Et ce fut juste derrière ces volutes métalliques au vernis impeccable que je vis, assis à moins d'un mètre, immobile et noir dans sa posture de statue, un Doberman qui me regardait. Quelque chose en moi s'écroula, comme si mes ressources n'étaient pas plus solides qu'un château de cartes. Mes yeux fixèrent les siens. Je ne savais pas si je devais bouger ou rester ainsi figé. Je jetai un coup d'œil derrière ce chien. Une allée sinuait vers une maison de briques au toit pointu, agrémentée d'échauguettes. Une fenêtre au premier étage était ouverte au soleil du soir. À cette fenêtre, il y avait un homme. Aussi immobile que son chien. Bras tendus les mains posées sur le rebord. Il m'observait. Je m'étais pourtant glissé sous le porche avec la souplesse et la rapidité d'une ombre, cela n'avait pris que quelques secondes. Mais il m'avait vu. Le chien m'avait vu. La fureur du Pitbull avait ameuté le voisinage. Le Doberman se tenait

toujours assis, juste de l'autre côté de la grille et ne me lâchait pas des yeux. J'allais esquisser un mouvement pour partir mais je n'en eus pas le temps. L'homme à la fenêtre lança un « Hermann » tonitruant qui résonna sous les frondaisons et Hermann se projeta sur la grille comme une bête sauvage. Je n'en vis pas davantage, j'étais déjà sur le trottoir, poursuivi par les hurlements du chien et les secousses du portail. Je fis quelques dizaines de mètres sans rien voir, à grands pas, tête baissée comme sans parapluie sous une averse.

Une grande maison fermée succédait à la maison d'Hermann, et justement, comme elle était fermée, je m'arrêtai près de l'entrée pour me remettre un peu, histoire de reprendre mon souffle. Fermée, mais pas abandonnée. Le granit et les toits d'ardoise donnaient assurément un air austère à la bâtisse, mais tout était en parfait état. La haute façade en pignon recevait le soleil encore assez vif, et ce grand pan de granit semblait une falaise au-dessus des flots déjà noirs. Je m'attendais à voir surgir un chien, mais non. Ce fut un chat qui traversa la cour. Quand il me vit il s'arrêta. Je me baissai un peu et lui parlai doucement, avançant ma main à travers la grille : « minou minou, viens mon minou ». Il me toisa, puis, après réflexion, il s'éloigna lentement vers les acanthes. Décidément...

Le sommet de la colline n'était plus très loin. Je comptais redescendre ensuite par l'autre rue qui faisait une boucle et me reconduirait chez moi. Tout en haut il y avait le manoir néo-classique, une folie flanquée de sa tour capuchonnée d'une verrière, qui, jadis, avait servi d'observatoire. Mais avant, je devais passer devant deux ou trois demeures qui se trouvaient d'un côté ou de l'autre de la rue. Je traversai. Je vis, plus bas, les toits du castel dépassant des arbres. Je pris le trottoir et glissai la main dans ma poche intérieure. Oui, j'avais bien mon laisser-passer, ma carte d'identité, mon badge. Je ne devais plus traîner. Encore un quart d'heure avant le couvre-feu. J'étais fatigué mais j'accélérai quand même un peu le pas. Il me tardait de rentrer chez moi, retrouver mon canapé, mes livres et ma musique.

C'était compter sans les chiens.

J'approchais du cottage vert et blanc tapi sous son toit de

chaume. Sa barrière en bois blanc, ses massifs en paravent, *so british*. J'aperçus un enfant dans la cour. Il était assis sur une marche du perron et jouait aux petites voitures. Comme je passais devant le portail il leva les yeux. Il me vit. Sa bouche s'arrondit. Puis, tel un diable éjecté de sa boîte il se mit debout et courut vers le côté de la maison en appelant son père à grands cris aigus. Je pressai le pas, fis cinq, dix, quinze mètres, le regard droit devant, mais quand j'entendis s'ouvrir derrière moi le portail et le chien courir, je n'eus que le temps de me retourner. Il me percuta au niveau des jambes et me renversa. Il n'aboyait ni ne grognait, il m'avait déjà mordu. Il avait saisi mon mollet, l'avait relâché, et comme j'essayais de le repousser avec mon bras ce fut ma main qu'il saisit, qu'il déchira en partie avant de mordre l'avant-bras qu'il secoua sans desserrer ses mâchoires. Mais un coup de sifflet retentit. Aussitôt le chien me lâcha et retourna vers son maître debout près du portail. L'animal regagna son jardin et l'homme, qui me jeta un regard appuyé, disparut lui aussi dans la verdure et je n'entendis plus rien. J'étais à terre, sur le trottoir, je pissais le sang. J'avais très mal. Ma main était quasiment ouverte et mon bras pas loin. En tombant je m'étais blessé au genou, en plus. J'étais sonné. J'avais beau regarder autour de moi, je ne voyais rien qui pourrait me porter secours. Mes yeux se posèrent alors sur la tour du manoir. Il fallait que je réagisse. Faire demi-tour ? Ou, maintenant que j'étais pratiquement en haut de la colline, continuer pour redescendre et rentrer chez moi ? L'un n'était pas plus rapide que l'autre. Ce serait bientôt le couvre-feu, je devais me mettre debout. Ce que fis, péniblement, en m'aidant de la clôture. Je me sentis pâlir, pris d'un vertige, mais, ma main sauve soutenant mon bras blessé, claudiquant, je fis néanmoins quelques mètres. Je progressais lentement, soutenu par le mur d'un jardin contre lequel je m'appuyais. J'arrivai bientôt à la hauteur du manoir, dont les parties supérieures flambaient de crépuscule. La rue, juste après, amorçait sa descente. Dans cette demeure, peut-être, quelqu'un pourrait-il m'aider ? Et si je sonnais ? Je traversai la rue comme je pus, et lorsque j'arrivai devant les grilles, je sentis venir les larmes. J'avais très mal, je me sentais défaillir avec tout ce sang qui coulait et j'arrachai mon masque. C'était sûr, je serais encore

dehors au couvre-feu. J'allais appuyer sur le bouton de sonnette lorsqu'à quelques mètres à peine de moi, sorti de je ne sais où, un homme apparut. Il tenait une laisse. Au bout de la laisse un dogue.

L'homme se figea. Le chien aussi. Alors le maître fit un pas en arrière. Il avait peur. Il avait peur de moi, putain. Il recula mais laissa se dérouler la laisse, pour que le dogue me tienne à distance. Celui-ci d'ailleurs tirait sur le lien, le cou tendu, le grognement à fleur de gueule, il tirait, tirait. Le maître ouvrit la porte étroite par laquelle il était sorti, sans me lâcher des yeux il remit un pied dans la propriété et déroula encore la laisse. Le chien se retrouva tout près de moi, prêt à l'attaque. Mon cœur battait à fond, j'avais la tête qui tournait et je me laissai glisser sur le sol et me recroquevillai, sûr d'être bouffé cette fois. Mais en une seconde l'homme appela son chien, rembobina la laisse et tous deux disparurent dans un bruit de porte et de verrou.

Puis le silence revint. Puis j'éclatai en sanglots. Et entre les larmes, quelque part au-dessus de moi, au-dessus des arbres, je vis le sommet de la tour et ses vitres polies d'une fin de soleil. Comme un œil encore ouvert avant la nuit.

HISTOIRE DUN RESCAPÉ ORDINAIRE

Catherine Gysemans

L'existence de Remy avait mal commencé, sa mère Eugénie mourut en couches.

Son père se remaria et n'eut pas d'autre enfant. Un hiver, il s'en alla mourir sur la tombe d'Eugénie. Remy avait 15 ans, il était cordonnier. Le jour de l'enterrement signa son entrée dans l'âge adulte.

Six ans plus tard, il était mobilisé. Il accueillit cette nouvelle dans le calme, il n'avait ni mère ni femme pour le pleurer.

Remy connut la sale guerre, ses tranchées puantes, la boue, la pluie, la pourriture et le sang. Il mangea du rat et du chat. Il fut gazé à l'ypérite. Il combattit à la baïonnette, les yeux dans les yeux de l'ennemi. Un obus explosa et personne ne parvint à retirer l'éclat de métal qui se logea dans son crâne. Il en conserva des absences et un caractère difficile.

Invalide de guerre, il loua une chambre rue des Déménageurs à Molenbeek, devint receveur au tram et rédigea une petite annonce matrimoniale. Il épousa Céline. Elle était servante et rêvait de se marier avec un brave garçon afin de nettoyer chez elle plutôt que chez d'autres. Ils s'établirent dans une maisonnette rue Ossegem. Céline continua à se lever à cinq heures du matin et à se mettre rapidement à l'ouvrage. Tous les ans, Céline repeignait les volets et chaulait les murs de la cave.

Oscar naquit le 18 juillet 1921. Il eut une sœur dont il fut jaloux.

Il cacha les clés de la maison sous un banc. Céline portait le bébé et dut requérir l'aide du curé qui releva sa soutane, s'installa à quatre pattes et gratta de ses ongles sous le banc jusqu'à ce qu'il trouve le trousseau. Oscar semait la pagaille parmi les filles, détruisant les dînettes et terrorisant sa sœur et ses amies. Colérique, il frappa un condisciple sur la tête avec un tuyau métallique, le blessa et échappa de peu à la maison de correction. Le curé le fit enfant de chœur, mais il le tenait à l'œil. Adolescent, Oscar ramassait des marrons au parc. Il entra dans la salle de cinéma du quartier, s'installait au dernier rang et s'amusait à canarder les spectateurs. En l'absence de marrons, il se procurait du haché.

Il eut la chance de pouvoir continuer ses études jusqu'à ses quatorze ans, ce qui lui permit d'entrer comme chef du rayon ménage au Bon Marché. Il fit partie de l'équipe de football de son employeur. Les chaussures étaient fournies. Elles s'arrêtaient au quarante-trois. Oscar portait du quarante-cinq. Il rentra les orteils et s'en contenta.

Un mercredi, il avait quinze ans, monsieur André fit le tour du grand magasin accompagné de Thérèse, une jeune recrue engagée en vue de confectionner les emballages cadeaux. Quand Oscar aperçut Thérèse, il prononça cette phrase : « Je vais me marier avec elle. » C'était l'année des premiers congés payés. Oscar enfourcha son vélo et partit voir la mer. Il fit l'aller et retour en une journée, deux cent cinquante kilomètres en tout.

Thérèse, fille d'imprimeur ixellois, snobait ce grand garçon trop maigre qui habitait Molenbeek. Il sut la convaincre de l'accompagner en promenade le dimanche. Il l'emmena au Bois de la Cambre. Il lui offrit une tartine de fromage blanc aux radis. Il n'en mangea pas, il confiait son salaire à sa mère et ne pouvait pas payer deux assiettes. Ils s'étaient fiancés. Thérèse rêvait d'un grand mariage romantique, de lune de miel et de voyage de noces. Ils avaient tout le temps d'y penser.

Début 1940, Thérèse reçut un courrier lui annonçant qu'elle était réquisitionnée, comme de nombreuses jeunes filles, pour travailler comme ouvrière de production à la Fabrique Nationale. On ne désignait que les célibataires. Oscar épousa Thérèse. Elle portait ce jour-là un tailleur grège surmonté d'un chapeau et agrémenté de

gants gris perle. Thérèse était chic. Rémy sacrifia pour l'occasion son dernier lapin de garenne. Il s'était attaché à lui au point de le considérer comme un animal de compagnie. Il pleura en lui ôtant la vie et ne goûta pas au plat.

Les heureux époux partirent en voyage de noces en Normandie, Thérèse y avait de la famille éloignée. Au bout de trois jours, ils rebroussèrent chemin. Thérèse la citadine ne put supporter de partager la cuisine avec un mouton et deux poules.

À leur retour, un courrier attendait Oscar. Il était réquisitionné pour le travail obligatoire en Allemagne.

Thérèse s'installa chez ses beaux-parents et Oscar entra dans la clandestinité, aidé de Monsieur André. On le cacha dans une cave aménagée à deux rues de son domicile. Il trouva le temps long et se rendit utile. Il entretint et répara les vélos et les objets de cuir du réseau de résistance qui le protégeait. Il peignit aussi des cocardes sur des mouchoirs vendus aux sympathisants.

La Gestapo convoqua Thérèse sous son nom d'épouse précédé de « Frau ». Céline se présenta au rendez-vous à sa place, puisqu'au vu du droit allemand, elles portaient le même nom. Un officier expliqua patiemment à Céline qu'il y avait méprise sur la personne. Céline opina.

Un mois plus tard, la Gestapo envoya la même convocation et Céline se rendit avenue Louise dès avant l'ouverture des bureaux, munie d'un plein thermos de soupe et de son tricot en cours, une paire de chaussettes grises. Le même officier allemand reçut Céline et réitéra ses explications avec calme.

Tous les mois qui suivirent, Céline se rendit au siège de la Gestapo en réponse à la convocation qui ne lui était pas adressée, tôt le matin, avec son récipient, ses tartines et une chaussette en cours sur ses aiguilles. Un soldat lui demanda ce qu'elle mettait dans son breuvage et accepta une tasse du potage de cette paysanne flamande qui avait les mêmes yeux bleus que sa mère et qui mettait autant de patates qu'elle dans son bouillon.

Un soir de février, c'était l'anniversaire de Thérèse, Céline insista pour qu'Oscar partage leur repas. La soirée se prolongea et il s'endormit dans le lit conjugal. Au petit matin, la Gestapo perquisitionna la maison de ses bienfaiteurs, ne l'y trouva pas et

s'en alla bredouille.

Oscar rentra dans sa cachette. La Gestapo revint. Oscar passa une semaine à Breendonk, Thérèse ne le sut jamais. De Breendonk, on l'emmena gare de Schaerbeek. Il voyagea vers l'Allemagne avec un aller simple au tarif excursion. Il s'arrêta à Berlin. Du travail obligatoire, il était passé au travail forcé pour AEG. Il estimait qu'il s'en était bien tiré, il avait fait le guet pendant l'attaque d'un camion d'armes. L'attaque avait échoué. Certains de ses camarades résistants étaient morts, d'autres avaient été pris vivants. Les consignes voulaient qu'on tienne trois jours sous la torture afin de permettre à un maximum de membres du réseau de se mettre à l'abri et qu'ensuite on ne donne pas les mineurs. Oscar avait vingt ans, le plus jeune des participants dix-sept. S'il manquait un nom, c'est le sien qui tomberait. Un ordre de la Gestapo pouvait survenir à tout moment. Socialiste, syndicaliste et réfractaire, ça suffisait. Il était flamand, grand et blond aux yeux bleus, c'est ce qui l'avait sauvé jusqu'à présent.

Il faisait tellement froid à Berlin qu'on sentait la chaleur s'échapper des bâtiments fermés. On le plaça avec des Polonais. Il apprit leur langue et se fit rapidement des connaissances. Au cours d'un appel, son ami, debout à côté de lui, s'écroula. Un SS l'avait assassiné d'une balle dans la tête sans proférer une parole.

Au petit matin, on les fit sortir des baraquements. Un gradé demanda des volontaires. Certains s'avancèrent. Le responsable sélectionna les trois premiers, tous grands et clairs. Oscar s'avança, c'était interdit une fois la sélection commencée. L'Allemand le regarda, sourit et le désigna. Oscar devint garçon de ferme. Il fut accueilli par un couple d'âge mûr. Ils avaient un fils, parti à la guerre, ils l'installèrent dans sa chambre, persuadés que ce qu'ils feraient pour ce prisonnier, Dieu le rendrait à leur enfant. Ils l'employèrent aux champs et le remplumèrent du mieux qu'ils purent à grands coups de *Kartoffeln*. Il resta une année puis fut rappelé chez AEG. Il promit d'écrire et n'envoya aucune lettre.

Il rencontra Katioucha, elle aussi arrachée à son destin. Ils se plurent, ils s'aimèrent, la contraception n'était pas nécessaire, le corps décharné de Katioucha ne pouvait pas porter d'enfant. Aucun bébé ne souhaitait être conçu dans un camp de prisonniers,

aucune femme n'avait ses règles.

Il fut surpris à voler de la nourriture la nuit. Trois gardes s'acharnèrent sur sa carcasse à coups de bottines militaires. Il eut de la chance, ils ne lâchèrent pas les chiens sur lui. Il fut capable de travailler malgré son corps cassé.

Libéré, il ne voulut pas laisser Katioucha. Les femmes craignaient l'Armée Rouge. Ses soldats violaient davantage et avec plus de sauvagerie que les SS. Les victimes ne survivaient pas souvent. Il arrivait que les Russes leur coupent le nez ou les oreilles.

Il accompagna Katioucha dans son village d'Ukraine. Il vit cette paysanne et la vie sur fond de champs de blé, de mains rêches et de rides profondes. Il vit les enfants illettrés et sans avenir et les femmes usées par la dureté de la vie, portant des vêtements mille fois rapiécés. Il partit retrouver Thérèse.

Il avait appris l'allemand, le polonais et l'ukrainien. Oscar, qui avait le sens de l'humour, affirmait que seule la motivation compte dans l'apprentissage des langues.

Oscar rentra tard. Les autorités l'accusèrent d'être vivant, l'interrogèrent sur ce miracle, le soupçonnèrent, enquêtèrent auprès de ses amis socialistes et le nommèrent démineur. Oscar se spécialisa dans le retrait d'explosifs placés dans les chasses d'eau, c'était le cadeau d'adieu favori des Allemands. Ensuite, il partit occuper Berlin. Il retourna en vainqueur sur les lieux de son esclavage. Il rentra en permission plusieurs fois, il échangea des cigarettes contre du jambon et un appareil photo. Il prit le train en compagnie d'un homme qui transportait une petite boîte. Dans celle-ci, sa fortune à venir, un million d'aiguilles à coudre, denrée introuvable après la guerre.

Thérèse accoucha d'une fille. Céline s'occupa de l'enfant. Le couple habitait toujours chez Céline et Remy. Oscar travailla comme contremaître dans la tricoterie de son beau-frère. Il se chamaillait avec son père, chacun estimait que sa guerre avait été plus dure que celle de l'autre.

Un camarade, chauffeur du bourgmestre, lui apprit qu'on construisait des immeubles à appartements, comme à Berlin. Des logements sociaux. Il fallait s'inscrire, on recevait un numéro, on se rendait à la soirée d'attribution et on tirait au sort les heureux

gagnants, connus d'avance. Oscar s'inscrivit, reçut un numéro et un logement. Cinq ans après la fin de la guerre, il devenait chef de ménage.

Il fut nommé directeur. Les ouvrières aimaient ce patron proche d'elles. En ce temps-là, il gagnait bien sa vie et emmenait sa famille passer les vacances au lac de Garde.

Fin des années soixante, toujours partisan du progrès social, il put accéder à la propriété grâce à la société ETRIMO. Etudes et Réalisations Immobilières faisait pousser des barres d'immeubles de treize étages de quatre appartements standardisés et bon marché avec vue sur parc. Les banques prêtaient quatre-vingt pour cent du capital et les acquéreurs payaient par tranche au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Oscar aurait aimé habiter au dernier étage mais Thérèse refusa par superstition. Ils s'installèrent donc au onzième avec vue sur les pistes d'atterrissage de l'aéroport de Zaventem. Il paya des études de secrétaire de direction à sa fille et la maria à un universitaire.

Il accepta de se charger bénévolement de la gérance du complexe de deux bâtiments, du local de réunion commun et du parc.

ETRIMO fit faillite, la Commune racheta les terrains et érigea des logements sociaux aux couleurs criardes qui bouchèrent l'horizon. Seule la vue du treizième étage surplombait la laideur. Oscar et Thérèse regrettèrent leur choix. La mixité sociale s'installa dans le quartier.

Oscar prit sa retraite. Elle fut complétée d'une année en qualité d'ouvrier manœuvre payée par l'Allemagne. Il s'acheta une paire de baskets pointure quarante-six. Il se rendit compte que pour la première fois de sa vie, il portait des chaussures à sa taille.

Sur le quai du métro, une inconnue l'appela par son prénom. Elle se présenta, c'était la fille des personnes qui l'avaient caché. Elle lui dit combien elle était heureuse de le savoir vivant. Elle voulut savoir s'il avait eu des enfants et des petits-enfants. Elle éclata en sanglots. Ses parents avaient été arrêtés. Elle avait été placée et ne les avait jamais revus. Oscar monta dans la rame de métro.

Il offrit un caniche abricot à Thérèse. Il se chargeait de le

promener. La population avait changé au nord de Bruxelles. Les jeunes ne ressemblaient pas à ses petits-enfants. Il avisa un Noir et un Arabe qui malmenaient une poubelle communale. Il les apostropha et leur demanda de cesser de détériorer les biens publics. Il se mirent à l'insulter et à le menacer. Il souffrit d'un malaise cardiaque et eut à peine le temps de rentrer chez lui prendre un médicament.

Il affirma qu'aux prochaines élections, il voterait pour l'extrême droite, dût-il fermer les yeux pour y parvenir. Une pneumonie fatale l'en dispensa. Sur son lit d'hôpital, il revit Katioucha qui marchait sur la berge en chantant. Ses mots d'amour traversaient les frontières de l'espace et du temps.

APRÈS LA GUERRE

Carole Desmond

Le ciel ne cille plus. Il lui ont mis la dose ! Quand les vaisseaux sont sortis de la trajectoire c'était trop tard. Le bouclier solaire a subi des dégâts limités. Maintenant il faut s'arranger. Réseaux coupés. On ne sait rien des autres. Elea et Samy ont grimpé au sommet du pylône. Ce soir l'électricité est remise. L'ovation a duré longtemps. Des moineaux sont revenus. Ils mangent les miettes du pain qu'on fait. J'ai remonté le chemin en traînant les sacs. Du bois mort il y en a. Pas d'autres morts chez nous. Recensement de ce qui reste. Stocks de vivres suffisants. Assez de semences. Avions prévu le pire. Tâches fixes. Activation de rituels. Pas de dieu. On se reprend en main. Personne d'autre que nous. Des vivants. Le temps se paraffine. Ça fait pas une belle lumière. Les enfants battent des mains. Émersion de couleurs. Éclaboussure des rétines. Rustines à l'absurde à longueur de journée. Mamie entend *ex anima* un carlin s'appeler Isaac. La laisse retient son souffle. À cause du relent des trous noirs, la désolation est dedans. Sur les datas récentes on avait l'air heureux. Réveil. Personne ne sait le nom de l'île. Elle flotte entre deux ponts sales sans faire de victimes. Pluie drue. Mots *déraboulés*. Les anges tombent. Saison aquatique. Réveil. Un beau visage débarde de la haine. Ça suffit ça ! Silence blanc. On fait brûler les déchets pour se chauffer le soir. Martin n'est pas revenu. Il avait dit deux jours. Impossible de savoir. Deux vaches ont disparu dans le pré de la petite source. Rassemblement des

troupeaux. À tour de rôle deux gardiens par tranche de cinq heures. Avec un fusil. La guerre est venue du ciel. Pas eu de combats face à face. Maintenant c'est possible. Pas d'appétit à gober la chair blanche des collines. Abattement. Martin est arrivé hier avec Lila et des nouvelles du bas. La plaine s'aride. Les émeutes cassent. À cause de la rage de manquer. La centrale a lâché d'un coup. Depuis longtemps on s'attendait au pire. Les décroissants ont aidé à réparer. Fin digitalisation. Mécaniques manuellement activées. Martin et Lila se bécotent. Épris de folie folle. Ils s'en foutent du bas. Des herbes de toutes sortes ont poussé dans la nuit. Les yeux s'érodent moins à manger du vert. Feuilles trompeuses. Colchiques dans les prés fleurissent fleurissent... Quelqu'un va mourir. À cause de la confusion. La soupe était bonne. Personne n'est mort. À force je prédis le pire. Lilian s'est pendu. *Je supporte plus le gris. Pardonne-moi maman. J'ai toujours pensé que j'irais au bout du chemin. Pardon Adélie. Enterrez-moi au cimetière du village avec un beau discours.* Rassemblés sur la place en hommage à Lilian. Regards avec des pleurs dedans. On n'est plus que 196. Pauline a dit *Il jouait tellement bien de l'accordéon !* On marche. On cueille. On marche. On porte les bêtes abattues. On se penche. On sème. On cuisine. À tour de rôle. Martha sait fabriquer une éolienne. Juliette a donné son reste de ficelle aux enfants pour construire des cabanes. Six mois pour se préparer à l'hiver. Le bois ne manque pas. Recensement des habitations isolées habitables. Lieux partagés à calfeutrer. Équipe de collecte de vieux vêtements. Pas d'espace pour des questions de temps de paix. Tendus. Réservoirs vides. Avons réparé les vieux vélos. Demain nous passons le col. Au col ciel lacéré. Pas de soulagement à regarder au loin. Les autres des villages nous reconnaissent à peine. *Check-in check-out.* Pas un acte de plus. Dans la descente on fonce. Première ivresse depuis des mois. J'ai lu toute la nuit. Astronautes rebelles détruisent flottes de satellites artificiels. Disparition des coutures de stries parallèles brillantes. Reprise des observations astronomiques. À toutes les latitudes science poétique. Réveil soulagé. Dans l'alignement de la lune les étoiles filantes tiennent à leurs vœux. Trek Torgat a bombé notre obsolescence sur la façade de la fruitière. *Demain t'es mort !* On ignore qui est Trek Torgat. Toujours pas de signe de l'État.

Pas d'injonctions globales. Devenons des êtres autonomes. Dans notre champ rétréci. Déjà un peu avant. Par nécessité. Les mots *désespament*. Plus rien à vendre. Rien à acheter. Maxime et Naïssa s'embrassaient derrière le silo. Ils faisaient plaisir à regarder. Ce qui manque c'est le cinéma. Sur l'écran on faisait l'amour. Pour le prix d'un billet on a tout. Selma s'éprend d'Emma. Elles sont dans de beaux draps. Au sens propre. Tour des points d'eau. Les bacs alimentés. Les réserves sont pleines. Maintien des restrictions. Arrosage réservé aux plantes comestibles. S'en tenir aux quantités fixées par foyer. Organisation d'une DVDthèque. Séance collective hebdomadaire. Vote pour choix du premier film. Rien qui fasse peur. Rien de triste. Rien de nostalgique. Rien de compliqué. Rien de violent. Rien de cataclysmique. Rien qui vienne à l'esprit. Vote remis à plus tard. Massages et caresses. Sans orgasme. Avons dormi d'une traite. Vivien a fabriqué des bancs en palette pour la place. Dans le dossier il découpe des cœurs. Après le travail on s'est retrouvés. Tournoi de boules improvisé. Avons bu beaucoup. Le groupe chasse a trouvé le corps de Margot dans le bois de la combe. Violée. Mots dépourvus de peau. J'ai envie de tuer. Sacha et Céline redeviennent gendarmes. Contre la colère rituel de la procédure. Sécurisation du lieu du crime. À sec de mots conciliants. Pas dormi de la nuit. Pourrais devenir barbare. Margot avait 16 ans ! Margot c'est le soleil ! Cadavre émasculé pendu au grand platane. Déchaînement de coups sur tout le corps. Violeur inconnu. Justiciers inconnus. Anesthésie du sentiment de pitié. Pas de sépulture pour le salaud ! Silence ! Silence ! Sur la tombe de Margot qui fait résonner toutes les voix du chœur ? La mère de Margot exige. *Ça suffit les violences !* Le salopard a eu droit à son trou. J'attends que les mots se nettoient. Pas de réseaux sociaux. Pas de téléphone. Pas de poste. Pas de journaux. Pas de magazines. Pas de paquets. Pas de cartes d'amis. Pas de signes d'ailleurs. Pas d'échappatoire. En boucle dans l'oreille interne du vide. Le vent a arraché le linge du séchoir. Partout par terre. Le laissons jusqu'au soir pour les jeux des enfants. Du linge a disparu. Suspicion de vol. Menaces. Vêtements retrouvés sur des petits. Déguisements. Personne n'a ri. Que les plaies finissent par la boucler ! Ce matin Simon a chanté. Des mots orphelins piqués à la machine dans le

tissu des lèvres. Peigne à brume introuvable. Peine à construire des images paisibles. Espoir incertain. Pas encore tirés de l'ébranlement. Activation nettoyage du terrain miné. Processus long. Ce matin Lili a dit quelque chose de beau. Les bouches recommencent à fabriquer des petites balises. Redevenons habitables ? En quête de quoi ? Capables d'inventer quoi ? Matière commune ? Mémoiresensemencées ? Perspective de nous au-delà des fenêtres ?

JE ME RAPPELLE / GUÉRILLA

François Fournet

Je me rappelle.

Nos visages, en train de s'effondrer c'était la première fois.

Que j'avais l'impression d'être le témoin
d'une ruine.

Je ne me rappelle pas. Exactement, quand ça ? Sûrement ça commence avant, mais je n'ai pas vu. Il y a des gens pour ce genre de trucs, plus au courant et toujours à l'affût, premiers à se jeter sur l'occasion pour nous laisser les restes. Moi j'en savais rien, c'est comme de se retrouver à marcher sans raison dans les rues et puis de voir la foule se ruer dans les magasins et d'autres en sortir bien contents ; s'approcher pour voir sur les vitrines, marqué en gros dessus il y a *SOLDES* ! Du temps à perdre et de l'argent à dépenser, se demander soudain ce qu'on pourrait bien acheter. Toujours, on entre pour voir et on trouve, il n'y a pas ce qu'on veut mais il y a autre chose et c'est déjà ça. Trouver quelque chose plutôt que rien, c'est déjà beaucoup. Ça donne du sens.

Je marchais dans la rue. Ça arrivait, souvent, dans ces rues trop étroites et fréquentées par trop de monde, comme à regret mais les grands axes faisaient peur je me souviens. Des grands boulevards, avenues, des cours et des noms pour les différencier qui ne servaient plus à rien, tout juste de grandes artères où le vide circulait et rien d'autre, faisaient penser à une vie après la mort :

fascinante, mais personne pour y mettre les pieds parce qu'on n'en reviendrait pas. Parfois, quelqu'un de plus désespéré que les autres s'y faisait dégommer. Alors on marchait dans ces rues trop étroites, où les épaules s'entrechoquaient et les mains se baladaient. Plus que la pisse et la sueur, les murs étaient imprégnés de ce trop-plein nerveux qui fait hésiter entre tout : les larmes, les cris, un fou rire l'abandon la crise de larmes de rire de nerfs hurler sangloter, on ne sait plus. Ce serait terrible si on savait quoi faire et tout le monde est amorphe, ne fait rien et ne sait rien.

Les rues sont trop étroites. On me bouscule et quand on me bouscule je ne sais pas quoi faire, sens juste un tremblement et une boule dans la poitrine, une petite voix qui souffle *j'en ai marre !* Mais je ne vois pas qui c'est, déjà trop loin et j'avance sans savoir : pourquoi je suis dans la rue plutôt qu'à la maison ? Tout pareil mais pas exactement, *LÀ !* Des gens qui entrent et sortent par une porte et ils ont l'air content, de savoir pourquoi ils sont là enfin. À la maison j'étouffe et dehors j'étouffe. Quand je sors c'est que je ne sais plus quoi faire à l'intérieur et dehors je n'ai pas d'idées non plus. Je m'arrête pour regarder, ça entre et ça sort, tout le temps ça n'arrête pas, on a l'air plus content en sortant ? Oui, pour sûr.

Mes pieds sont rivés au sol et on me bouscule sans arrêt, mes semelles sont collées et je suis un Culbutto, penche d'un côté puis de l'autre à chaque bourrade.

On me pousse, très fort et mes pieds se décollent, perdent de leur adhérence au sol. Je tombe bras en avant et de la poussière de gravats me fait mal aux mains, j'ai très envie de pleurer, de hurler ou de rire, surtout de pleurer mais ne fais rien. Des hommes et des femmes continuent de rentrer et de sortir par la porte.

À l'intérieur il y a des drapeaux, des phrases bombées dessus qui finissent par des points d'exclamation, d'autres déchirés ou noircis et des bouts de discussion fusent tout autour, les mots sont pleins de conviction, beaucoup de types et de filles partout, qui sourient. Il fait chaud dans la pièce au plafond bas mais ce n'est pas moite pour autant, leurs sourires sont francs et convaincus. Quand je croise des regards ce n'est pas de la politesse mais c'est quelque chose d'autre, qui étincelle et me fait baisser les yeux. Parce que j'ai l'impression qu'on ne fait pas partie du même monde, que le

leur est tangible, si on touche la main ne passera pas au travers alors que moi je suis transparent, j'ai envie de me ruer dehors pour fondre en larmes plutôt, je suis *sur le point de* ; pleurer ça arrive, à tout le monde et souvent, on se sent toujours un peu mieux après.

Je tourne les talons et puis elle m'attrape le bras et le presse entre ses doigts sans me faire mal. Quand elle me parle ça fait du bien d'un coup. Quand elle me parle c'est maman, c'est mamie, c'est ma sœur c'est mon amoureuse mon ange mon cœur mon amour, quand elle me parle j'ai trouvé et je me sens mieux – *s'il te plaît, j'aimerais bien ; tu peux laisser ta main ?* Parce que ses doigts, ils sont comme un glaçon tiède sur ma peau.

Elle reste à côté de moi, devant ceux et celles en train de nous parler, dans leurs voix se suivent la détermination et la chaleur, papa maman tata tonton en train de parler, tendre sévérité, j'ai besoin d'eux et un peu peur mais elle est là même si ses doigts ne sont plus accrochés à mon bras et elle me sourit quand je détourne les yeux, ça fait du bien. Mieux comprendre, mieux comprendre qu'on a raison. Ils nous sourient. Nous aussi. Moi, c'est la première fois que je souris depuis longtemps et ça me fait un drôle d'effet dans les joues mais pas désagréable. Elle me serre la main entre ses doigts, fort et puis je ne la vois plus.

Quand je ressors mes poumons se gonflent d'air et j'ai envie d'en finir.

Tous autour, j'ai envie de leur gueuler de ne plus se laisser faire, qu'on peut arrêter tout ça. Qu'on a le droit de hurler et de pleurer et puis de rire, aussi. Je vais le faire, je vais leur crier tout ce qu'on m'a dit et on me bouscule. Encore une fois on me bouscule. On me tape les côtes, ça fait mal et autour tous ont le visage défait et baissé vers leurs pieds, marchent sans regarder devant eux comme si on avait tout gommé de leurs cerveaux à part ce sol gris et jonché de miettes cimentées, des centaines de pieds qui le raclent, en font du sable et ne se soulèvent plus. Les yeux d'un vieux croisent les miens. Il s'immobilise et paraît comme attristé de me voir, soupire et baisse de nouveau la tête, me dépasse.

On a été contacté par message. Je pensais que ce serait autre chose, plus sophistiqué mais non, c'était juste un texto.

On était quatorze dans l'immeuble. Tous, notre arme nous battait les flancs et on nous a donné des couteaux à longues lames en plus. Un homme, très grand, s'est mis à parler, longtemps. Dans son dos, en contrebas, il y avait un grand axe. Je ne me rappelle plus du nom, il était plein de creux et de voitures retournées ou calcinées. Au milieu de sa tirade, il s'est approché du trou qui béait dans le mur pour nous montrer les appartements en face et puis on a entendu un son, comme si on venait de trouer avec un tournevis du carton mouillé et il s'est effondré par terre, dans la poussière de gravats qui a épaissi le sang qui lui coulait par les yeux, les oreilles, le nez et sa tempe éclatée, pétales de chair au milieu de ses cheveux courts et noirs.

Le béton a vibré de hurlements, trop aigus et ce fut comme un voile qui se levait ou des masques qui tombaient, je ne sais pas mais compris, qu'on était trop jeunes et un autre type fait descendre, celui qui accompagnait le chef des opérations nous a fait des grands signes en vociférant, on est descendus en file indienne, groupes de trois et chacun un escalier. On entendait des armes claquer, il y avait des voix sans émotion qui résonnaient, brèves, et puis de longues plaintes, on suppliait ou on insultait je ne sais pas, ce qu'on entendait c'étaient les seuls mots sur Terre à avoir du sens, une détonation ensuite.

Bientôt tout s'est tu. J'ai remarqué que j'avais arrêté de marcher, que j'étais tout seul. L'escalier continuait à descendre et j'entendais les pas des deux gars avec qui j'étais parti, ils ne devaient plus être loin. *C'est sûr on va s'en sortir. Au moins nous trois !* Puis les murs, les marches se sont zébrés de jaune et de blanc se succédant à toute allure, stroboscope détraqué crevant les yeux et les tympons, j'ai détalé.

J'ai couru dans un couloir, à toute vitesse, je sentais battre mon cœur à chaque fois que mes semelles battaient le sol, le canon du fusil me rentrait dans les côtes et j'avais mal aux poings à force de taper dans les portes pour savoir si elles s'ouvraient, essaie de respirer mais l'air ne rentre pas, gosier tapissé de poussière de gravats, taper dans les portes encore, le cœur qui bat avec les semelles, la poussière plein la gorge, taper – je tombe quand la

porte cède sous mon épaule, mes genoux raclent le sol, je me cache et j'entends qu'on approche.

Il y a mon arme, je la serre entre mes mains et j'entends qu'on approche, comme on agrippe une peluche j'entends qu'on approche, une peluche trop froide et trop dure, j'entends : on approche.

Quand j'ouvre les yeux, il est penché au-dessus de moi et me fixe, me tient en joue sans trop y croire. Je me rappelle alors.

De son visage qui ne comprend pas. Dans ses yeux écarquillés il y a mon reflet ; mon propre visage, dont l'image saute soudain quand mon doigt presse la gâchette. Un trait rouge zigzague d'entre ses lèvres, pendant que sa face s'effondre, lui avec.

Je suis resté à haleter. Les murs, la poussière, le béton ont disparu. Je serrais ma peluche, trop dure et trop froide entre mes bras. Par terre, ses yeux ne se fermaient pas et ne reflétaient plus rien.

En le regardant, je me suis demandé pourquoi on avait voulu sortir.

PROJET DE GUERRE PERPÉTUELLE

Anthony Boulanger

L'état de paix n'est pas un état de nature, lequel est au contraire un état de guerre, c'est pourquoi il faut que l'état de paix soit institué.

Emmanuel Kant

Le sifflement des obus et du shrapnel trouait la nuit et le no man's land en une symphonie discordante, comblait les charniers et les tranchées dans un fracas de percussion. Parfois, lorsque les ajustements des artilleurs, le vent et la pluie s'harmonisaient, les projectiles tombaient juste et les chœurs et les cœurs s'envolaient. Dans cette tempête, on ne savait plus trop où était l'ennemi, où était la sécurité, si seulement ces notions avaient un sens en plein milieu des ténèbres. Il ne restait que la boue, l'odeur du sang qui se mêlait à la putréfaction. L'artillerie, toujours, si omniprésente qu'on l'oubliait. Et savoir qui on était, où on était, pour qui on se battait, même dans les ténèbres des tranchées.

— Et toi, Claude ? demanda l'un des poilus en raclant le fond de sa gamelle. Tu fais quoi après cette guerre ?

— La seconde. Côté Jap'. Ce ne sera pas la première fois, d'ailleurs. J'espère juste ne pas me retrouver à Midway une fois de plus.

— Midway ou ailleurs, ça ne change rien ? Tant que tu retrouves ton alter avant que lui ne te retrouve.

— Ah Camille... tu ne t'es jamais retrouvé sur un porte-avion, c'est ça ? Si tu n'es pas pilote et que tu es en plein combat... Eh bien, c'est un peu comme ce soir. Tu attends que la grêle de plomb s'achève en espérant voir le jour suivant. Ce n'est pas idéal pour raccourcir sa peine.

— En parlant de ça... Si on se tentait une sortie ? Toi, moi et le bleu, de nuit, à se faufiler jusqu'aux Boches ? Si on arrivait à s'emparer d'une de leurs pièces, ça nous ferait un bonus appréciable.

— Messieurs, intervint finalement le troisième larron, je ne comprends rien à tout ce que vous vous dites depuis tout à l'heure, à part ton idée à la noix, Camille ! Hors de question de tenter une sortie ! Vous m'avez l'air de deux aliénés et j'ai ma Marie à retrouver quand on en aura fini avec tout ça !

— Quand on en aura fini avec tout ça... Tu entends ça, Claude ?

— C'est justement pour en finir avec tout ça qu'on va foncer dans le tas, le bleu. Avec ou sans toi. Et puis... je me demande si je n'ai pas déjà vécu ce moment. Et si c'est le cas, c'est un bon moment pour décamper.

Des bruits de reptation et d'escalade maladroite dans la tranchée mal consolidée se firent entendre et, sur les trois hommes planqués à cet endroit n'en resta bientôt plus qu'un. Un homme qu'une fiancée prénommée Marie attendait loin, quelque part en Normandie, et qui lui reviendrait plus vite que prévu. Poilu et gueule cassée.

3 juin 1944, sur une plage en Normandie. Un soldat allemand en abattit un autre à l'extérieur de son bunker, sans sommation, sans préavis, sans raison apparente. L'assassinat passa inaperçu, le corps de la victime disparaissant en une fine poussière que le vent marin eut tôt fait de balayer. L'assassin hésita un instant en regardant le large. Il savait ce qui approchait, il savait la quantité de sang que ce sable allait absorber. Bientôt, un autre charnier à ciel ouvert, d'une autre sorte, où les corbeaux laissaient la place aux goélands.

— En route pour la prochaine... murmura-t-il avant de se coller le canon de son arme à la tempe et de presser la détente.

Camille ouvrit les yeux, avisa le grand arc qu'il tenait à la main, sa mise, puis les étendards aux léopards ou aux lions d'or sur fond écarlate, et les fleurs de lys sur fond bleu. Il ne connaissait pas cette époque. Médiévale, à coup sûr, mais c'était trop vague. Les félins sur fond rouge, ça lui faisait penser à la Normandie, sa région natale. Lorsqu'il entendit qu'on parlait un vieil anglais, ponctué de mots français, autour de lui, il situa un peu plus sa place dans l'armée qui s'étalait autour de lui et dans le temps. Aujourd'hui, il était un archer d'Albion, d'une armée après l'invasion par Guillaume le Conquérant. Sans trop prendre de risque, ils marchaient contre les Français. Et quelque part, dans cette armée ou dans celle qui lui ferait face, se tenait son alter, la seule personne qu'il lui importait d'abattre.

— Impossible de dormir ? entendit-il soudain derrière lui.

— Trop hâte de tirer mes flèches au but, répondit-il.

Camille eut une pensée rapide pour la technologie des Gradés qui permettaient la traduction instantanée des mots de ses interlocuteurs et les siens. Il n'avait jamais été doué en anglais.

— Cela ne devrait pas être trop compliqué. Ils sont plus de dix mille en face. Leurs maudits chevaliers pavanent déjà devant Azincourt.

L'Anglais repartit, interpellé par un autre soldat, laissant de nouveau Camille seul avec son arc, ses flèches et ses pensées. Il ne savait pas manier cette arme. Et d'Azincourt... il ne connaissait que trop peu de choses. Mais il en était allé de même de Verdun, d'Alésia, de Gettysburg, de Waterloo, de Hokusukinoe, et de tant d'autres. Jusqu'à ce qu'il apprenne, à force de répétitions, à force de morts, la sienne, et de morts, les autres. Mais que ce soit en France, en Éthiopie, en Chine, dans le Pacifique, la Méditerranée, par le feu, le fer, le poison, l'atome, le but restait le même. Trouver ce fichu alter et l'éliminer avant qu'il ne fasse de même. Il ne mourrait pas tant que cet objectif n'était pas atteint. Et l'autre non plus.

Claude se jeta à plat ventre dans la rizière. Encore de la flotte,

de la boue, pire que les tranchées de 14-18. Maintenant, il y avait la chaleur, les moustiques, et les snipers embusqués dans la jungle. Claude poussa un grand soupir, résigné. C'était la huitième fois qu'il se retrouvait au Viêt Nam, deux fois quand cela s'appelait encore l'Indochine française pour les colons, et six fois en tant que soldat de l'armée américaine. Et jamais il n'avait trouvé son alter.

Aujourd'hui, il espérait bien gagner ce duel : non seulement par fierté personnelle de triompher de cette fichue guerre, mais également parce qu'il était tout proche de sa libération. S'il arrivait à éliminer son alter et ne pas se prendre une pénalité, il aurait peut-être encore une ou deux autres guerres à livrer et il en aurait terminé. Il aurait fait son temps. Oui, il pouvait y arriver. Même s'il ne connaissait pas cette zone précise dans laquelle il évoluait, il avait mieux en tête les stratégies ennemies. Il ne se ferait pas avoir. Claude se détendit quelque peu à cette pensée, avec ce recul, malgré les insectes, malgré l'eau croupie dans laquelle il pataugeait, mais il se reprit instantanément. Un pressentiment glacial venait de lui attraper la colonne, le type de sensation forgée et affûtée par des siècles cumulés de combat, de victoires et de défaites. Le même type de pressentiment que lorsqu'il s'était embusqué à Stalingrad ou Jabotville. Il connaissait certes les stratégies du Front de Libération et de ses soldats, mais celui qu'il affrontait n'en était pas un. Il devait ne pas oublier qu'il était dans la même situation que lui, piégé dans la prison temporelle des Gradés, héritier de centaines de batailles. Tout comme lui. Il ne se comporterait pas comme un soldat de cette époque. Et il pouvait tout à fait être un autre G.I., dans un autre régiment, dans le sien... Il pouvait être derrière lui en ce moment même. Claude sentait le besoin impérieux de se retourner, de regarder si aucune silhouette menaçante ne se profilait. Cela faisait bientôt six mois qu'ils étaient, son alter et lui, incarnés dans cette guerre. Ils allaient commencer à se percevoir l'un et l'autre et à être attirés vers leurs positions respectives. Les Gradés n'aimaient pas les duels qui s'éternisaient, pas plus que les fuyards ou ceux qui cherchaient à changer le cours des guerres. La pénalité en était d'autant plus grande. Claude prit une inspiration et fit un tour sur lui-même pour regarder dans son dos. Une balle se chargea de le clouer dans son linceul aquatique.

Camille se réveilla dans sa cellule plutôt que la veille d'une bataille. Il la reconnut à l'odeur, avant d'ouvrir les yeux, un mélange d'ammoniac, de renfermé, de vieillesse... Il ne sut ce qu'il devait en penser. Être de retour dans sa prison hors du temps, hors des lieux, hors des batailles pouvait impliquer tellement de choses. L'application d'une pénalité, par exemple. Ou, plus rare, l'obtention d'un bonus, comme ce Claude en 14-18 qui avait le pouvoir de connaître sa prochaine guerre avant de tuer ou d'être tué, ce qui lui permettait de se documenter. Lui n'en avait jamais reçu en deux-cent-dix-huit guerres, peut-être était-ce enfin le moment.

Les barreaux s'effacèrent dans le sol. Toujours les yeux fermés, il le sut au chuintement discret du métal. Il sentit également sa prison se mettre en mouvement, pour l'amener près des Gradés. Quelque part, il devait y avoir tous ces autres soldats éternels, allongés sur leur paillasse, projetés dans des corps le temps d'une guerre, d'une bataille, d'une escarmouche, qui s'affrontaient en duel. Camille s'assit et regarda défiler les ténèbres. Il n'avait jamais essayé de sauter dans l'ouverture de sa cellule. Il doutait de la réussite d'une telle action. Les Gradés ne laissaient pas d'échappatoire. Il n'y avait que la guerre, la prison, les Gradés.

Claude se tenait devant l'assemblée de ses juges. Sa cellule s'était dissoute dans le sol, n'attendant que la fin de la séance pour réapparaître et le ramener dans la place où les créatures stockaient tous les prisonniers. Son dernier souvenir était son nouvel échec au Viêt Nam. Il avait toujours cette douleur projetée à l'arrière du crâne. Allait-il écopier d'une pénalité pour un neuvième échec dans cette guerre ? Non... Non, ils ne pouvaient en compter que sept, deux de ses défaites avaient été dans l'armée française. Mais les Gradés aimaient bien ce chiffre, de ce qu'il avait deviné. Il avait reçu son premier bonus quand il avait éliminé sept puissances, sept personnes. Et il décelait sept présences, invisibles, mais distinctes mentalement.

— Repos, soldat, entendit-il dans sa tête.

L'homme se rendit compte qu'il s'était machinalement mis au garde-à-vous et se détendit. Physiquement tout de moins, mais pas mentalement. Comme à chaque fois, les Gradés lui parlaient dans sa langue natale avec une voix si neutre d'intonation qu'il en était mal à l'aise. Il se passa un long moment de silence, suivi d'un second. Aucune pensée ou sentiment n'émanait des Gradés. Claude en profita pour se replier en lui-même : ne pas penser au pourquoi de la convocation, ne pas craindre pour sa vie. Ne pas avoir à tuer.

Au bout d'une nouvelle éternité, une seconde cellule se posa à quelques mètres de lui et entama sa propre dissolution pour laisser place à un autre homme qui prit la mesure de la situation en quelques secondes, évalua Claude et reporta son attention sur les Gradés. La tête et la stature lui étaient vaguement familières. Il avait sûrement éliminé cet alter dans le passé. Et vice-versa.

— Soldats, reprit un des Gradés. Vous souvenez-vous du pourquoi de votre condamnation à la guerre perpétuelle ?

Jetant un nouveau coup d'œil sur son congénère, Camille hésita à prendre la parole. Il l'avait parfaitement en tête : il avait refusé d'exécuter femmes et enfants dans le village que lui avaient désigné les Gradés, lorsqu'il servait dans leur armée. Ou... pas si parfaitement, en vérité. Au fur et à mesure des batailles, il avait senti que les visages, les lieux, les circonstances s'estompaient et plus il cherchait à les raviver, plus ses souvenirs d'avant la prison se brouillaient. Était-il dans un croiseur cuirassé, au large d'Albireo ? En orbite autour d'un satellite d'une géante gazeuse ? Et s'agissait-il de femmes et d'enfants ou de créatures reptiliennes pacifiques ? Cela changeait-il quelque chose ?

— Non, répondit finalement Camille.

— Pas plus, ajouta le second homme.

Camille se sentit sondé par les Gradés, évalué sur l'honnêteté de sa réponse, l'importance de ses souvenirs. Sûrement auraient-ils pu piocher leurs réponses directement dans son cerveau, sûrement l'avaient-ils fait, mais... Quelle question lui avait-on posé déjà ?

— Vous vous rapprochez tous les deux de la fin de votre emprisonnement. Vous n’avez pas fait le même nombre de batailles, mais votre condamnation n’était pas équivalente non plus. Ajoutez à cela des prestations différentes, assorties de pénalités ou de remises également variables. Soldats, celui qui vaincra l’autre bénéficiera d’une remise de peine de dix années de référence. Celui qui sera vaincu écoper de vingt années de plus.

Claude fronça les sourcils à cet énoncé. Il lui restait approximativement vingt ans de guerre à livrer. S’il pouvait s’en épargner la moitié, c’était bon à prendre. Surtout, s’il pouvait s’éviter de replonger pour vingt ans supplémentaires. Vingt ans de plus, c’était autant de jours pendant lesquels il pouvait écoper d’une pénalité qui lui rajouterait des semaines, des mois, de nouvelles années. Ce n’était, au final, pas différent d’un duel médiéval, d’une embuscade moderne, d’une attaque surprise. Après tout, celui qu’il avait devant lui n’était qu’un autre alter. Un autre alter de plus. Qu’il avait déjà combattu et vaincu.

— Salut, Claude, entendit-il soudain.

Cet accent normand et cette intonation sortirent immédiatement Claude de ses réflexions.

— Camille ? lâcha-t-il.

— Eh oui. Alors que nous n’avions jamais eu à nous combattre, j’imagine que le moment est venu, malheureusement.

Claude ne croyait pas aux coïncidences. Le hasard, oui. Il avait participé à suffisamment de guerres pour savoir que la survie ne tient parfois qu’à une poussière dans l’œil de celui qui vous tenait en joue, une glissade dans la boue qui vous fait esquiver un shrapnel, un cheval qui trébuche...

— Tu es fort en maths ? reprit Camille.

— Je ne dirais pas ça, mais je sais estimer des probabilités.

— Tu te souviens des tranchées de Messines ?

— Et comment... C’était nous contre eux tous. On s’en est pris des balles cette nuit-là.

— Soldats, grondèrent soudain tous les Gradés d’une même voix. Abattez-vous.

Entre Camille et Claude apparut une table couverte d'armes humaines, étalées dans un ordre vaguement chronologique. Des pieux préhistoriques jusqu'aux épées, faux et hallebardes, fléaux et masses, premiers mousquets, armes à feu de plus en plus sophistiquées, et des armes tirées de romans de science-fiction et que les deux hommes connaissaient sans avoir le souvenir de les avoir employées dans le passé.

— Je vais tenter le fusil à baïonnette triangulaire, indiqua Camille.

— Et je vais partir sur une Thompson, dit Claude.

Camille prit en main le fusil, le soupesa. Il jeta un coup d'œil à cet homme pris dans le même tourment que lui, à qui on offrait une échappatoire. S'il ne le suivait pas dans la folie qu'il avait sous-entendue, il se prendrait une rafale, nette, précise, efficace, qui le condamnerait à vingt ans de plus. Si cela devait arriver, ce n'était pas si grave. Au moins cet épisode lui avait-il remis en tête ce qu'il était, même si les détails étaient brouillés. Un soldat, oui, mais avec une certaine forme de morale. Un rictus d'ironie le saisit.

Camille fit feu. En direction des Gradés.

Baïonnette brandie devant lui, chargeant vers les présences invisibles, il hurla ! Après cet assaut, il ne savait pas dans quelle autre guerre il atterrirait, mais il savait qu'il ferait tout pour mener une nouvelle lutte : celle contre l'oubli, celle contre les Gradés. Après tout, il avait une éternité de pénalités en perspective pour semer des traces à destination des autres alters au fur et à mesure de ses batailles à venir. Les Gradés ne l'avaient pas puni en l'expédiant dans ces boucles guerrières. Il lui avaient donné l'immortalité. Ils avaient semé les graines de la résistance qui allaient les décimer.

À côté de lui, Claude fit feu également. En direction des Gradés.

CARACAS

Adalber Salas Hernandez

Traduit de l'espagnol par Sonya Malaborza

Caracas, ceux qui vont mourir ne te saluent pas.

Ils n'ont plus de mains à lever :
les chiens qui marchent tête en bas la nuit
les ont coupées ou arrachées,
ou sinon ils les ont perdues dans un pari imprudent
et sanglant comme ton nom.

Ceux qui vont mourir ne s'agenouillent pas,
habités par ce tremblement
métallique qui leur traverse le dos,
qui leur enfile les vertèbres, qui leur
tord la démarche. Le tremblement semble provenir
des premières froideurs de ce monde.

Ils respirent ta fumée, ton odeur d'herbe à miel,
de chair qui décompose et de plomb
qui chauffe au soleil leur emplissant
les bronches et leur ravageant le palais. L'odeur ingrate
des camions d'ordures et d'asphalte repentis.

Caracas, toutes les bouches sèches sont à toi.

Nous te laissons l'enfance endurcie
dans quelques rues, dans le goût du pain,
dans le premier braquage, au petit matin
creusé par les coups de feu et la pluie. Notre souffle
est à toi, nous te l'avons volé. Ceux qui
vont mourir te regardent telles des bêtes
à domestiquer et te sourient sans montrer des dents.

Nous ne te saluons pas, même si nous sommes
dans ton sable, dans la poussière qui nous compose
et qui se fond à présent sur notre peau.
Nous avons parcouru tes os fatigués, sales,
épluchés par la cécité. Nous te connaissons, Caracas.
Chaque matin, la pierre de ton rire
vole en éclats contre notre front. Nous connaissons tes gestes
de mère carnivore, nous avons vu
où tu te mords la queue.

Nous ne te saluons pas et personne ne s'en aperçoit.
Personne ne remarque la rouille qui s'accumule dans
nos voix, personne ne voit dans nos visages
que nous avons compris, que de toute manière
la prose de nos jours sera abrupte
comme tes ruelles
et l'heure de notre disparition
aura la pitié de tes balles perdues.

ANNIVERSAIRE DES DÉCOMBRES

Axel Sourisseau

Il n'y avait rien d'autres que des décombres, des façades béantes, des gravats bordant ce qui restait d'avenues. La cité toute entière n'était plus qu'alternance de langues sableuses, d'immeubles creux et de plaines éboulées. Les gares et les usines ressemblaient désormais à de longs squelettes calcinés. Au moins, si le couvre-feu persistait, l'angoisse de voir son toit s'effondrer sur son crâne avait disparu, pour la simple et bonne raison qu'aucune charpente n'avait résisté aux attaques aériennes. Boulevard Jules Verne, hommes, femmes et pelleteuses dégageait les ruines. La veille, on avait exhumé le corps de Darius, le voisin du 3^e étage, celui qui jouait du saxophone avec ses compères du café Les nuits d'été, m'empêchant de dormir. Nombre de gens avec lesquels on avait simplement partagé un tintamarre importun devenait, au fur et à mesure de la découverte de leurs corps, des amis que l'on aimait malgré soi.

Flâner en ville revenait à faire un état des lieux de nos vies. Qui était resté, par devoir ou par défaut ? Quels cafés défiaient la suspension des lendemains d'attaques ? À quels visages vouer la lumière du jour ? Toute tentative de réponse restait accrochée aux pylônes inclinés au-dessus des rails du tramway. La reconstruction était d'abord la nôtre, nichée dans les bars rescapés grâce à la contrebande. Pour ma part, j'oscillai entre optimisme et abattement. Si je réalisais parfois la chance de ma survie, ultime victoire après tous ces désagréments – euphémisme lorsqu'on n'a pas pu, un jeudi midi, extraire ses parents prisonniers d'une dalle de béton –, un violent mal de vivre revenait souvent. Un mal qu'il fallait conjurer de substances à l'oubli prolifère.

Chez Ursula, impasse des Effars, avait miraculeusement survécu à tous les outrages. Comme l'ultime navire à flot d'une armada ossuaire, la brasserie et son arrière-cour demeuraient verticales. À peine quelques impacts de balles punctuaient-ils la devanture d'étranges constellations. Trois mois et demi depuis l'armistice. Mon anniversaire survenait. Éradiquer les souvenirs de la véranda, pour le moment. Oublier les pitreries agaçantes de Lorenzo devant mes parents hilares, le gâteau branlant de mon père qui semblait toujours prêt au suicide et les fossettes de maman qui surgissaient au-devant de mes propres joues pleines. Il fallait apprendre une autre forme de célébration. Parfois, je me prenais à redessiner le passé : et si ma fragilité cardiaque avait été négligeable ? Et si je n'avais pas été réformé ? Mais mieux valait me bourrer la gueule et nourrir les mules de mes tempes.

Derrière le comptoir, Tatiana, sœur jumelle d'Ursula, servait une mousse claire à Inès. Les étagères ne croulaient plus comme autrefois de liqueurs et de rakis, seulement quelques eaux-de-vie avoisinaient des caisses de mousseux. L'alcool officiel de l'après-guerre était incontestablement la bière. Bon marché, elle n'avait pas de goût. Quelques pintes suffisaient cependant à vous envoyer cueillir des fleurs, si bien qu'on se demandait chaque fois à quoi était coupé ce houblon. Tatiana me salua d'un sourire entendu.

— Vin rouge ou liqueur de prune ? Je t'offre le verre, jour de fête !

— Va pour une liqueur, s'il te plaît.

— Quelle excuse avez-vous trouvé cette fois pour vous la mettre ? s'enquit ironiquement Inès, qui avait déjà englouti la moitié de sa pinte.

— Mon anniversaire... répondis-je du tac-au-tac.

— Je croyais que tout le monde avait oublié le sien, après tout ce fracas !

— Le mien m'est revenu ce matin, je ne sais pas, un flash dans le gymnase.

Tatiana et Inès s'esclaffèrent.

— Je t'envie. En ce qui me concerne, ce n'est pas ce genre de souvenir qui surgit au réveil... commenta la deuxième avec amertume.

— Comment ça va, au Centre ? demandai-je.

— On fait aller. Les habitants du quartier reviennent – enfin, ce qu’il en reste. On est passé de 300 à 1200 personnes en deux semaines. Je te laisse deviner l’état de cette pauvre galerie marchande, les lits qui s’entassaient au pied des vitrines pillées, autour c’est une mer de sacs de couchage... Je ne te fais pas de dessin. Elle termina son verre et demanda de but en blanc :

— Tu ne travailles pas aujourd’hui ?

— Non, c’est mon jour de repos. L’équipe C a pris le relais. D’ici trois semaines, on aura dégagé un tiers du Boulevard de l’Égalité. Si les décombres sont vierges...

— Je n’ose pas imaginer toutes les horreurs qui réapparaissent, pauvres gens, commenta dans un soupir Tatiana, qui s’était servi un fond de poire.

— On n’est jamais vacciné...

Je finis d’un élan ma liqueur et commandai une pinte. Pour sûr, on ne s’habitue pas aux cadavres. On le croit un temps, au summum des pertes. Mais maintenant que la paix était revenue sur un horizon cendré, mettre à jour des familles entières – enfants, vieillards, chiens, tous morts ensevelis sous les décombres –, c’était insoutenable. Et pourtant, on ne pouvait faire autrement. À chacune de ces découvertes funestes, il fallait en noter l’emplacement. Puis les corps rejoignaient, non loin, les morgues de fortune aménagées sous des tentes grises. Morgue était d’ailleurs un bien grand mot, car ce qu’elle abritait d’humain n’y demeurait jamais bien longtemps. Parfois des habitants du quartier reconnaissaient les défunts, d’autres fois non. Il faudrait sans doute une éternité pour identifier certaines victimes, dont l’état de décomposition, avancé, n’inspirait que prières. On prenait des photographies des visages lorsque cela était encore possible, puis un relevé dentaire était systématiquement effectué. Faute de temps, de moyens et pour des raisons sanitaires évidentes, toutes ces chairs rejoignaient ensuite rapidement des sépultures numérotées ou bien les fosses communes du cimetière des Coteaux, au sud de la ville.

La porte du troquet grinça de façon familière. La silhouette élégante de Charlie se détacha de l’encadrement à contre-jour, pour s’approcher du comptoir.

— J'arrive en retard ? Le petit a déjà soufflé ses bougies ? s'enquit-il avec malice.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre en larmoyant comme des gamins. C'était chaque fois la même chose, depuis que nous nous étions retrouvés. Un miracle, comme des centaines d'autres ici. Mon ingénieur d'ami avait été longtemps réquisitionné sur le front, à l'entretien et à la réparation de ces engins qui semonçaient, fauchaient, criblaient. La guerre a de bien tristes surprises pour une jeunesse qui se rêve plutôt architecte de barrages, de ponts et de grues. De mon côté, j'avais été épargné : réformé comme je l'ai déjà dit, j'étais resté sur tous les autres plans bien négligeable à l'effort de guerre. Qu'aurait fait ce dernier d'un artiste peintre ? Même la propagande ne se prêtait pas à l'abstraction ! Quoi qu'il en soit, Charlie avait été fait prisonnier peu avant l'armistice, libéré un mois plus tard : sa fonction hiérarchique n'intéressait pas les vainqueurs. Après plusieurs semaines de voyage, il était rentré ; m'ayant reconnu dans la rue, pelle à la main parmi les saccages, il me héla d'une voix forte qui me resterait longtemps en tête, familière mais sans visage après cinq ans d'éloignement. Retrouvailles, dans la poussière des pavés disloqués. C'est Charlie qui m'avait annoncé que Lorenzo était mort sous un tir de mortier. Nous troquions nos cauchemars, nos récits de bataille. Lui, entre les corps muets, ramassant des morceaux épars de prénoms ; moi sous la carcasse de l'immeuble familial. Au-delà de ces échanges mortuaires, la vie comme ce jour-là offrait une brise céleste et l'ivresse nous rendait jouasses.

Tatiana et Inès étaient hypnotisées par Charlie. Elles gardèrent silence tandis qu'il buvait ses premières gorgées de bière. Son visage, d'une beauté stupéfiante, favorisait certes la contemplation. Sa barbe de quelques jours embellissait ses traits altiers et ses yeux brillaient d'un noir profond. Et toujours ces boucles hirsutes de héros romantique. Son humour, doublé d'une discrétion presque malade, achevait souvent de séduire toutes celles et tous ceux qui le rencontraient. Le revoir ainsi, après ces cinq années de séparation, m'avait troublé de manière étrange. Comme si le lien qui nous unissait, avec la mort de Lorenzo, son meilleur ami, mon frère aîné, s'était épaissi. J'éprouvais contre mon gré une culpabilité

certaine à penser que, désormais, il m'appartenait. Compagnon d'un passé qui n'avait plus cours, qu'il faudrait exorciser encore.

— J'ai enfin emménagé dans mon baraquement, au sud des Deux Lacs, lança finalement Charlie en commandant un quart de raki. Vous devriez faire une demande auprès de la mairie, toutes celles et tous ceux qui participent au dégagement du centre-ville peuvent maintenant accéder aux studios préfabriqués. Ça vous changerait des foyers d'épidémie... conclua-t-il en un souffle. Il me lança un regard entendu. « Retrouver un peu d'espace vierge transforme l'horizon quotidien... »

— Ah ça, on veut bien te croire, grinça Inès. Mais je suis déjà fatiguée de passer mes journées dans des files d'attentes pour récupérer un pain, trois pommes de terre et deux radis. Fatiguée des démarches pour obtenir une pauvre pension de veuve. Fatiguée de tout. Alors, quant à déménager une nouvelle fois mes trois valises de vie d'un bout à l'autre de la ville, tout ça pour une cage de fortune... J'attendrai les nouveaux logements du Tertre dans trois mois. Ce n'est pas si loin.

— Tu sais bien qu'il a raison intervint Tatiana. Rien n'est garanti et il faut, pardonne-moi l'expression, continuer de se battre sur tous les fronts, sans quoi tout le monde te devancera et tu seras encore là à camper dans deux ans.

Inès soupira, acquiesça d'un pincement de lèvres résigné.

Pour atteindre le nouveau logement de Charlie, il fallait traverser la banlieue est de la ville. Les lignes de tramway étant toutes coupées, des bus de fortunes desservaient les différents quartiers par des détours savamment orchestrés. Notre convoi dépassait les factions étrangères qui occupaient la cité. Des groupes de soldats déambulaient, graves ou souriants, entre les monticules de débris en tous genres. Les lotissements modestes avaient ici miraculeusement survécu aux bombardements. On ne pouvait pas en dire autant de la zone industrielle qui les bordait, peuplée de carcasses de voitures, d'amas de linges fatigués. Aux

confins, se découvrait des ensembles préfabriqués de quatre étages, angéliques. Apparition surnaturelle parmi la grisaille et les briques éventrées alentour.

Après que nous eûmes gravi l'un des escaliers extérieurs, Charlie ouvrit fièrement la porte de son réduit. Un lit de camp épousait l'angle supérieur gauche de la pièce, accompagné d'un chevet. Une valise ouverte vomissait quelques uniformes, un livre abandonné à ses pieds : Nietzsche, *Crépuscule des idoles*.

— J'ai tout ce qu'il nous faut ! annonça fièrement Charlie en dévoilant une bouteille de whisky. « En attendant la suite... »

— Comment fais-tu pour la cuisine, ta toilette ? l'interrompis-je naïvement.

— Les cuisines, douches et tout le tintouin sont communs, au rez-de-chaussée.

— Ah...

Je ne sais pourquoi, je m'étais attendu à un confort complet, attente stupide au vu des circonstances. Une chambre à soi, sans humidité, constituait déjà un luxe immense. Charlie déboucha la bouteille et nous versa dans des verres dépareillés de généreuses rasades. Il quitta sa veste – ce qui découvrit ses avant-bras vigoureux et me fit frémir en secret – puis s'assit sur le lit pour trinquer. Il m'invita à faire de même.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Vivifiant, non ?

— Je préfère les tourbés, mais en ces temps difficiles, tu m'offres déjà une merveille ! Je ne te demande pas où tu as déniché ça, je ne veux pas savoir ! répondis-je, taquin.

— De la manière la plus louable qui soit, en remerciement d'un petit service de rien du tout, vraiment de rien du tout.

Charlie sourit d'un air malicieux qui fit scintiller ses iris. Il s'était complètement abandonné à l'intimité de son nouveau refuge. Chemise déboutonnée, pieds nus, il passa une main dans ses cheveux qui retombèrent sur sa tempe droite d'une agaçante et attirante souplesse. Je revivais ces après-midi adolescents au cours desquels je m'échappais de l'appartement familial pour les rejoindre, lui et Lorenzo. Eux tâchaient de me semer à la moindre occasion : nos jeux n'étaient pas les mêmes et il faudrait quelques années avant que la vingtaine ne vienne aplanir notre écart d'âge.

Souvent cependant, le square Saint-Germons constituait un point de rendez-vous entendu. Premières cigarettes, quarts de rouge sirotés discrètement et ces fous rires stupides qu'une fois désabusé, on envie à la terre entière. À seize ans, j'étais tombé amoureux, bien malgré moi, de Charlie et sa désinvolture.

— Bon, j'ai un petit quelque chose pour toi... annonça Charlie à la fin de notre premier verre. « Cela n'a pas été facile, du muthylène aurait été mille fois plus simple à dégoter... »

Mon cœur fit un bond : il en avait trouvé !

L'ami fouilla la doublure d'une de ses vestes et en sortit une petite fiole remplie d'un liquide irisé.

— Fais-en bon usage, hein ? lança-t-il en me tendant l'objet, un brin inquiet.

— Promis, mentis-je sagement.

La fin de la guerre et les rapides mouvements de troupes aux quatre coins des territoires conquis – nos pays natals, en somme – avaient favorisé la circulation de tous types de drogues. Autant l'alcool était soumis à des restrictions claires, autant les produits éthérés semblaient n'avoir pas souffert du conflit. Certains allaient jusqu'à dire que les gouvernements eux-mêmes en avaient fait fabriquer en grande quantité, pour le moral des troupes. Charlie soutenait cette théorie.

— J'étais le seul à ne rien consommer sur le front, ou presque. De temps en temps, un peu de muthylène, rien de plus. Le reste de la compagnie était abreuvée de substances en tout genre. Les amphétamines dominaient. Même Lorenzo y était devenu accro. Étrange que tout ça ait pu circuler au sein de l'armée, sans avertissements ni mises à pied, non ?

C'était du zurofène que Charlie venait de me fournir. Une drogue assez puissante pour vous donner l'impression de flotter sans jamais vous rendre hagard, sauf au-delà de six gouttes. Quant à avaler un flacon entier, c'était l'overdose assurée. L'une de mes comparses sur le chantier de dégageement, qui se camait au zurofène

pour supporter la pesanteur de ses angoisses, m'avait tout décrit de son fonctionnement. Elle semblait y trouver un réel réconfort, mais ses récits n'avaient pas attiré mon attention pour les mêmes raisons.

— Alors, raconte ! Comment l'as-tu trouvé ? demandai-je.

— Oh, par un tas de combines dont je te passe les détails, commença Charlie prudemment. Un ancien collègue de la boutique d'encadrement et une amie de lycée ont plus ou moins accès aux entrepôts de Saint-Lars. Y a des tonnes de produits confisqués ou interdits là-bas, résuma-t-il avant de renifler.

Si la débrouille caractérisait ces jours de ruine et de disette, je n'en étais pas l'enfant prodige. Aux premiers temps de la guerre, je m'étais isolé en famille, sonné, sans avoir l'énergie de voir les quelques amis qui étaient restés en ville, sans faire l'effort non plus de garder contact autrement. Les mois avaient défilé, le couvre-feu avait été mis en place, puis les barrages entre quartiers. Cela avait achevé de m'isoler, sans m'accorder de nouvelles accointances. Si bien qu'après le départ de Lorenzo puis la mort de mes parents, je m'étais retrouvé complètement seul. Au pied du mur, il avait bien fallu sortir de son terrier entre les bombardements. Mais je n'arrivais pas à la cheville des combinards comme Charlie, toujours au courant des affaires souterraines, du moindre tuyau. Le plus incroyable, c'est qu'il était toujours prêt à vous arranger, sans rien demander en retour autre chose que la valeur nette de la marchandise, quelle qu'elle soit. Ce qui semblait ahurissant, presque louche. « Tu me revaudras ça plus tard, n'en parlons plus ! » disait-il chaque fois. Soit, dans bien longtemps, alors ! Je ne voyais pas du tout comment j'aurais pu un jour m'acquitter d'une telle dette, tant il m'avait souvent sauvé la mise ces derniers temps.

— Sinon, je voulais te parler d'un truc... commença Charlie d'un ton hésitant. Je connais un coin sympa dans l'ouest, où on pourrait atterrir. Sur le chemin du retour, j'ai été hébergé plusieurs jours dans une ferme. Une dame âgée, seule, y demeure. Elle est prête à transmettre le domaine pour une somme honnête, s'il l'on veut bien lui accorder d'y rester. L'endroit est modeste mais suffisant pour installer deux familles et cette vieille femme, avoir

de quoi se nourrir et vendre sur les marchés du coin. J'ai hésité avant de t'en parler, j'avais peur que tu te foutes de moi... Je peux retourner là-bas bientôt, pour engager l'affaire.

— Pourquoi pas...

J'étais complètement désarçonné. Jusqu'ici, j'avais répondu de manière rhétorique à tous ces plans sur la comète qui bourgeonnaient tous azimuts, persuadé qu'ils n'avaient pas d'avenir véritable. Si je maintenais ma volonté de disparaître, c'était en effet le cas. Mais Charlie me tendait la main d'une manière inattendue, et simplement parce que c'était la sienne, peut-être fallait-il la considérer sérieusement avant de glisser dans l'inframonde. Car c'est tout ce que je désirais à ce moment-là : quitter l'asphalte et la croûte terrestre. Il ne s'agissait même pas de rejoindre mes parents ou Lorenzo mais de couper court aux cauchemars et aux hantises ; de couper court à ce sang qui éclaboussait furtivement le visage à chaque pas diurne ; de couper court aux triviales passades du présent, lourd d'éboulis.

Chacun plongé dans ses pensées, nous n'échangeâmes plus un mot pendant plusieurs minutes. Seulement l'écho du whisky sec qui, dans nos gorges, recouvrait les versants de nos montagnes intérieures. Charlie se rapprocha finalement pour poser une main sur mon épaule, comme s'il avait senti mes errements.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Il s'approcha encore, jusqu'à ce que nos joues se touchent, que je sois incapable de formuler tous mes sentiments, tremblant de cette peau qui effleurait la mienne. Je reculai d'abord et ses yeux trahirent furtivement une hésitation surprise. Nos lèvres se rencontrèrent toutefois, étonnées mais ravies ; unirent leurs meurtrissures dans ce cabanon secret des quartiers est, d'abord timides puis de plus en plus passionnées. Ce corps que je m'étais interdit d'êtreindre davantage que celui d'un ami aux rives lointaines, était désormais offert, avide, tremblant. S'abandonner, les larmes du désir rejoignant celles du deuil ou bien les recouvrant. Soudainement, plus aucune frontière ne semblait tangible. L'horizon, suspendu entre coucher et lever du soleil, bien au-delà de nos corps palpitants, brillait de mille reflets nouveaux.

LES OMBRES DE BEYROUTH

Fabrice Schurmans

Depuis mon arrivée, je confonds volontiers la plainte du fantôme et l'appel à la prière du muezzin, dont l'écho me tire du sommeil. Je tends la main vers ma montre. Il est cinq heures du matin à Beyrouth, le 18 février 2001. Une clarté composée de bâtonnets lactescents s'insinue entre les plis du rideau. Ai-je conversé avec l'absente, ici, loin de Bruxelles ? Par la fenêtre entrouverte, se croisent bribes de prière et chuchotements de revenant – saurais-je jamais laquelle des deux voix m'éveilla tout à fait ? –, cela se fait dans un froissement évoquant la soie chiffonnée. Je me glisse entre le rideau et la fenêtre afin d'observer la ville qui s'étire elle aussi dans le matin blême. L'hôtel Alexandre dominant les immeubles alentour, la vue porte loin. Là-bas sur la gauche, derrière une poignée de tours, le soleil tente de percer. En contrebas, le décor ressemble toujours à la nuit à moins que cela ne soit la grisaille des immeubles montant jusqu'à moi. Beyrouth me fascine non par sa beauté, mais par la vie qu'elle abrite, cette agitation permanente qui ne s'amenuise que deux ou trois heures par jour, ce bruit de fond constant – klaxons, musiques, conversations – renflé par intervalles et piqué à certains moments de silences subits.

Les rais de lumière peinent à franchir les barrières de béton et ceux qui y parviennent malgré tout se perdent dans l'entrelacs des rues. Le ciel n'annonce rien de bon pour la journée. Les nuages se pressent et bientôt il recommencera à pleuvoir. Ce soir, dans un

café non loin de la Place de Brouckère, je retrouverai ce temps, le froid en plus. Plus que quelques heures avant de quitter mes fantasmagories.

Un collègue de l'Université Saint-Joseph rencontré lors d'une conférence internationale m'avait invité à donner une série de cours portant sur *À la recherche du temps perdu*. Au départ, j'eus quelques réticences. N'associait-on pas le Liban à la guerre, aux attentats, aux prises d'otages, à une région toujours sur le point de s'embraser ? La tentation de l'exotisme l'emporta. Après quatre heures d'avion, je me retrouvai donc ébahi sur la route reliant l'aéroport au centre-ville. J'enregistrai les premières impressions – camps de réfugiés palestiniens, portraits de Khomeiny – à bord du taxi, une vieille Mercedes, qui m'emmenait à toute allure vers le quartier d'Achrafiyeh situé sur une éminence à l'est. L'hôtel n'avait d'autre charme que celui des palaces internationaux. Haute tour dominant les édifices environnants, moquette feutrante les bruits, personnel chuchotant à l'oreille d'une clientèle d'hommes d'affaires. Au moins, avais-je la chance de jouir d'une perspective sur les toits.

Chose étrange, alors que je me penche sur ce passé guère éloigné, il me semble impossible de remettre de l'ordre dans le tourbillon d'images, de sons, d'impressions... Qu'a donc retenu ma mémoire à court terme ? La place des Martyrs, la tour de l'horloge, le vieux Beyrouth, disparus dans les bombardements des milices et de l'armée israélienne pour laisser place à des terrasses de luxe et des immeubles d'affaires ; les maisons aux façades criblées d'impacts, aux murs écroulés, où vivent des familles palestiniennes misérables ; un vieux cimetière dont le fronton et les tombes portent des inscriptions en hébreu, vestiges d'un temps où islam et judaïsme parvenaient à coexister ; un restaurant, près de l'ancienne ligne de front, où je goûtai mon premier houmous ; des femmes au regard altier promenant maquillage et bijoux ; une circulation infernale où tacots et voitures neuves se disputent à coups de klaxon ; un mot, *choukrane*, le reste – *bonjour, au revoir, je m'appelle* – disparu. Déjà ! J'aurais dû prendre des photos. On a toujours besoin d'une béquille lorsque l'on boîtie vers le passé.

Le soir du troisième jour, au retour d'un séminaire sur *Le côté de Guermantes*, je me jetai, harassé, sur le lit et somnolai jusqu'à l'aube.

Au lever, un bouquet de fleurs agrémentait le bureau. Une attention de la direction, pensai-je alors. Au sortir de la salle de bains, j'observai le bouquet selon une perspective différente et remarquai une enveloppe glissée au milieu des tiges. Au lieu de l'habituelle formule de politesse, celle-ci renfermait un poème naïf où il était question de la mer et du vol des mouettes, ce que j'interprétais comme un appel ou un désir de liberté de la part de ma correspondante – l'origine féminine de ce pli, je l'extrapolai d'un adjectif accordé comme il se doit. Avais-je donc séduit une belle Libanaise lors de mes commentaires sur la *Recherche* ? De qui pouvait-il s'agir ? Une assistante, une étudiante ou une professeure plus âgée, disposée à l'aventure avec l'étranger de passage ? Échafaudant quantité d'hypothèses quant à l'identité de l'expéditrice, je croisai sur le chemin du restaurant la femme de ménage, avenante et potelée, qui me faisait les yeux doux depuis mon arrivée. Elle releva la présence des fleurs et, ne doutant point du sexe de la mystérieuse poétesse, l'envoya paître du côté de ses ancêtres.

— Ah, ajouta-t-elle, elles sont bien audacieuses les femmes de Beyrouth... Chez nous, ça se passerait pas comme ça !

— D'où venez-vous ?

— Un petit village dans le sud.

Quel sans-gêne ! Offrir des fleurs à un étranger dont on ne savait rien ! Il y avait tout de même d'autres trucs pour subjuguier un homme. Elle s'emportait non pas tant à cause de la tentative de séduction qu'à cause de l'audace de sa rivale, les fleurs constituant pour elle une tentative moins subtile, et pour tout dire plus vulgaire, qu'une banderille ornée de khôl plantée dans l'orgueil masculin.

Le petit déjeuner expédié, je me plongeai dans la lecture de *L'Orient-Le Jour*, avide de nouvelles sur le quotidien de ce pays – je possède la manie de lire la presse du cru lors de mes voyages ; les faits divers, le courrier des lecteurs, la politique nationale me permettent d'entrer dans l'intimité d'un peuple, de partager pendant le temps de mon séjour ses intérêts, ses préoccupations

et ainsi de m'en rapprocher, d'entrer en empathie avec lui. Lors de cette quinzaine libanaise, je suivis avec intérêt la question des problèmes communautaires, tentai de démêler le point de vue des uns et des autres, exercice auquel en tant que Belge j'étais rompu – à ce propos, je m'étais souvent dit que la Belgique, avec ses tensions stupides entre Flamands et Wallons, ressemblait au Liban sans kalachnikovs ni RPG-7 –, me passionnai pour les commentaires du patriarche maronite Nasrallah Sfeir, autorité à laquelle le journal ainsi qu'une grande partie de la population accordaient apparemment crédit et prestige. Au bout d'une heure, je rangeai le journal, avalai le fond d'une tasse de café et, n'ayant rien de prévu ce matin-là, décidai de flâner du côté du front de mer. J'avoue qu'à cet instant, les fleurs et le poème m'étaient sortis de la tête.

J'empruntai la longue rue de Damas en direction des souks, longeai le parc du bord de mer et ne ralentis le rythme de la marche que lorsque la Méditerranée fut en vue. J'errai sous l'embrun et le crachin, arpentant une corniche aussi déserte que les plages. Le ciel roulait de lourds nuages, barbouillant le paysage d'un gris un peu sale, l'appareillant de la sorte à celui de la Mer du Nord lors des mornes journées d'automne. Un peu déçu de retrouver Ostende à Beyrouth, j'abandonnai le vent froid et l'humidité pour rêvasser dans les ruelles inconnues. La brume absorbait le squelette du Hilton dont les étages portaient les stigmates de la guerre. Les béances laissées par les tirs d'artillerie et les lance-roquettes rappelaient la violence de la bataille des Hôtels.

Au hasard de la marche, je découvris un quartier que la reconstruction n'avait pas encore touché. Des débris s'amoncelaient sans doute depuis des mois, voire des années. Le vent chassait les plus légers devant lui, désireux de faire place nette. Des cris d'enfants se mêlaient à la danse des papiers. Une belle demeure abandonnée rappelait la splendeur de la capitale avant l'apocalypse. Balafrée de calibres divers, des trous d'obus ocellaient le premier étage. On pouvait imaginer mille histoires à partir des volets clos, des murs lépreux, des balcons muets.

Absorbé par le magnétisme du lieu, les yeux presque clos à cause de la pluie, je n'entendis pas l'inconnue approcher. Elle

s'arrêta à ma hauteur et observa la maison sans rien dire. Couverte d'un manteau de fourrure, les mains dans les poches, des mèches jais flottant dans le vent, cette femme me fit d'abord l'effet d'une incongruité dans un tel décor. Une fleur dans un no man's land. Une averse plus forte que les précédentes me ramena à la réalité. Je représentai à l'inconnue la précarité de notre situation ; trempés, nous risquions à tout le moins le refroidissement. Ne faudrait-il pas se mettre à l'abri, attendre une accalmie dans un salon de thé ?

— Je préfère l'hôtel, me répondit-elle.

Elle avait dit cela sur un ton neutre, sans intention particulière, enfin je veux dire sans sous-entendu. Cependant, je l'avoue sans peine, sur le moment, je ne songeai qu'à l'occasion d'entreprendre une Beyrouthine sur le chapitre de l'intensité des amours éphémères. La promesse d'une aventure avec cette femme charmante me fit hâter le pas vers la rue Fakhreddine où je hélai un taxi. L'inconnue s'installa sans que le chauffeur – je pouvais l'appeler Ali, pour me servir dans tout Beyrouth – parut déceler sa présence. Transporté à l'idée de tenir celle-ci entre mes bras, je ne relevai pas qu'Ali ne parlait qu'avec moi, ignorant cette femme pourtant remarquable. L'homme se montrait curieux de la façon dont nous, les Belges, parvenions à résoudre nos problèmes communautaires sans nous tirer les uns sur les autres.

— C'est facile, lui expliquai-je. On ne résout rien. Nos hommes politiques laissent le pays se dissoudre.

— Ici, c'est plus la guerre, mais on peut pas dire que ce soit la paix.

Il insulta d'autres chauffeurs avant de poursuivre.

— Vous allez où au Liban ?

— Beyrouth, Zahlé, puis à Saïda.

— Je vais vous donner quelques conseils. Pour aller dans la Bekaa, faut passer par la Montagne. Vous croiserez l'un ou l'autre barrage. Si vous avez affaire à l'Armée libanaise, pas de souci. Si c'est des types en civils, la kalachnikov en bandoulière, c'est les services secrets syriens. Vous donnez votre passeport et vous dites « *Belgium... Embassy... Diplomatic immunity* ». S'ils vous emmerdent, quelques billets feront l'affaire. Pas des livres

libanaises, des dollars !

Il jeta son mégot par la fenêtre, alluma une nouvelle cigarette.

— À Saida, il y a le Hezbollah... N'ayez crainte, ils ne s'en prennent plus aux étrangers. Si vous tombez sur un de leurs *check-points*, vous regardez juste le ciel.

— Pourquoi le ciel ?

— À cause des Israéliens. On se bat toujours là-bas.

Le trafic se densifiait sans cesse. La Mercedes se faufilait partout à coups d'avertisseur et de manœuvres audacieuses. À un feu, nous ralentîmes ; venus de nulle part, des vendeurs à la sauvette entourèrent le véhicule, qui proposaient breloques, tapis, montres.

— Des pouilleux de Syriens, dit Ali en redémarrant. Ils n'ont pas de boulot chez eux. Qu'est-ce que ces cons nous ont fait chier pendant la guerre civile ! Comme c'est la merde dans leur pays pourri, ils vendent n'importe quoi chez nous. Tenez, même du parfum frelaté. Ça sent encore dans la bagnole.

À ce mot, l'inconnue sourit et fit un geste indiquant qu'en fait il s'agissait du sien. Bientôt, nous fûmes rendus. Je laissai quinze mille livres à mon bonhomme sans consulter le taximètre – ce qui dut amplement suffire puisqu'il s'en alla en me bénissant –, et sollicitai ma clef, un peu gêné. Je me préparais à servir une explication boiteuse au réceptionniste quand celui-ci me tourna le dos pour répondre à un collègue qui venait de l'apostropher. Lui non plus ne parut pas relever l'existence de cette femme. Une fois seuls dans l'ascenseur, je la questionnai sur son identité, ses origines, sa profession. Elle se contenta de donner son prénom sur un ton mélancolique.

— Je m'appelle Mona.

Elle avait raison. À quoi bon s'enquérir de l'autre alors que d'ici peu, nous nous séparerions après une étreinte que je souhaitais fougueuse. La première depuis...

Une fois dans la chambre, elle s'approcha du bouquet, en respira la fragrance, ferma les yeux tout en prononçant quelques mots en arabe. Une réminiscence l'émut jusqu'aux larmes. Sans doute un ancien amant, pensai-je alors tout en espérant, un peu bêtement, la marquer de façon telle que plus tard, à la seule évocation de notre rencontre, elle pleurerait devant un autre homme. Elle venait

d'entrer dans la salle de bains lorsque la porte de la chambre s'ouvrit sur la femme de ménage. Je vis à une grimace assez comique qu'elle avait relevé le parfum de Mona. L'effrontée ne se priva pas d'exprimer une réprobation certaine sous laquelle perçait la jalousie, cela avec des mots claquant comme le fouet. Il va de soi qu'elle espérait entrevoir l'audacieuse *putain* – de quelle soupente avait-elle retiré ce mot inattendu ? – qu'elle « suspectait cachée dans les toilettes ». Au bout de cinq minutes, devant ma résolution à ne rien céder, il lui fallut battre en retraite, ce qu'elle fit tout en grommelant.

— Faut-il que j'éteinde ? demanda-t-elle avec un air de défi.

— Teigne ? susurra Mona.

La drôlesse ne dut pas entendre la réponse car elle referma la porte sans rien ajouter. Le silence se fit alors entre nous, juste perturbé par les échos du bruissement de la capitale. J'hésitai quelque peu sur l'attitude à adopter. Certes, le contexte était propice au commerce des corps. Un je-ne-sais-quoi me retenait toutefois de pousser plus avant, de la basculer sur le lit. Était-ce la beauté un peu triste du regard ? Son invisibilité pour autrui ? Son propos laconique ? Je posai sur son épaule une main qu'elle couvrit de la sienne, glacée jusqu'à l'os.

— Vous tremblez... Vous êtes frigorifiée !

— J'ai toujours froid depuis la mort d'Adnan. Un tremblement de guerre connaît des répliques des années après la fin officielle du conflit.

À ces mots, je sentis sur le champ l'inanité de mon dessein, le côté vil de ma présomption. Quel orgueil ! Allons, une telle femme s'offrirait-elle ainsi à un quinquagénaire bedonnant ? Je voulus la prier de pardonner mon audace. Elle parla avant moi.

— C'était ici... Il y a longtemps... La guerre ravageait le quartier, la ville, le pays. Adnan avait d'abord voulu défendre une certaine idée du Liban, il avait fini par défendre sa maison. Ce jour-là, le matin, des combats violents ont éclaté entre les milices. De l'autre côté, se trouvaient des amis d'enfance, des types avec lesquels il jouait au football quelques années auparavant. Cette ancienne proximité n'a servi à rien. Ils l'ont massacré à coups de crosse.

À l'instar de milliers d'autres Libanais, on n'a jamais retrouvé son corps. « Décédés d'office » pour les autorités. De nombreux fantômes hantent Beyrouth. Les familles les plus aisées ont déclaré la mort des disparus afin de percevoir l'héritage. La loi le leur permettait. Seules les plus pauvres continuent à lutter, à remuer ciel et terre. À espérer lors de la découverte d'une fosse commune. J'aimerais croire que leur sens éthique est plus développé. Dans la réalité, il n'y a pas d'héritage pour ces familles-là. En ce qui me concerne, la douleur a été telle que je n'ai pas résisté à la tentation de la mort. Avant de me pendre, j'ai promis de l'honorer une fois par an à l'endroit de son martyr. Depuis lors, je m'y tiens. J'embaume sa mémoire pour ainsi dire. Quel que soit l'occupant de la chambre 505.

— Comment se fait-il que je... ? balbutiai-je.

— Que vous me voyiez ? compléta-t-elle. Je n'en sais rien... Le pourquoi m'est égal. Depuis 1989, vous êtes le troisième. À chaque fois, vous vous méprenez sur mes intentions. Je ne vous en veux pas. Les apparences sont contre moi.

— Votre amoureux hante-t-il aussi les couloirs de l'Alexandre ?

— Je ne sais pas... Peut-être ne hante-t-il que les cauchemars de ses bourreaux ?

— Marié ? demanda-t-elle sans transition.

— Veuf. Esperanza est morte l'année dernière.

— Vous et moi sommes hantés. Vous avez de la chance.

— Pourquoi ?

— Faire son deuil est une bénédiction.

À l'extérieur, la pluie continuait de tomber. Le vent soufflant en rafales l'obligeait à gifler les vitres. La pénombre ayant gagné la chambre, je ne distinguais de mon fantôme qu'un vague contour. Dans la chambre voisine, quelqu'un écoutait les informations en anglais d'une chaîne internationale ; plus haut, ce fut une chasse d'eau qui froissa le silence ; plus loin encore, il y eut la sonnerie kitsch d'un portable. Je dégageai ma main de la sienne, m'approchai de la fenêtre. Plus bas, près de l'entrée, un minibus déchargeait un contingent de touristes. J'étais sûr que Mona mettrait ce moment à profit pour disparaître. Lorsque je me retournai ne subsistaient plus en effet que son parfum – n'était-ce pas plutôt celui des

fleurs ? –, des draps légèrement plissés (l'étaient-ils vraiment ou bien me suis-je convaincu de la chose afin de croire à la réalité de sa présence ?), une atmosphère de nostalgie.

En ce matin blafard, j'allume une cigarette et expire une longue bouffée. La volute se disperse contre la vitre. Comme le souvenir d'un événement. Comme Beyrouth dans le brouillard. Comme la chambre 505. Un dernier voyage en guimbarde, un vol à bord d'un McDonnell Douglas de la MEA et nonante minutes de train avant d'errer dans la grisaille de la place Sainte-Catherine. Esperanza a perdu notre bataille contre le cancer après une lutte acharnée. Mona s'est perdue dans la guerre civile. Ali avait raison. L'après-guerre ne signifie pas le retour de la paix. Juste une succession de rémissions. Je m'en souviendrai en buvant ma première bière, enveloppé dans le linceul humide tendu au-dessus de Bruxelles.

UN MONDE PLUS TARD

Philippe Caza

Mon histoire commence par la fin... la fin de la civilisation... la disparition de 90% de l'humanité. Vous ne croyez peut-être pas à la fin du monde proprement dite, mais dites-vous bien qu'il se peut que le soleil se soit éteint il y a six minutes, mais qu'on ne le sait pas encore puisqu'il faut sept minutes à sa lumière pour nous parvenir. Lisez vite cette histoire avant la vraie fin du monde.

L'anthropocène aura été la plus courte des ères géologiques.

Le truc, ça a été une épidémie, vite renommée pandémie, c'est-à-dire répandue tout partout, qui a éradiqué 90% de la population terrestre vers la fin du siècle XXI. Pour lutter contre la surpopulation, tout un temps, on avait mis de grands espoirs dans la toxine botulique dont 1 milligramme de pure suffirait à tuer 40 millions de souris, soit 1500 tonnes d'êtres vivants mammifères... et 1 gramme pourrait tuer la population de la France métropolitaine. D'autres poisons et bactéries étaient tentantes, ébola, sida, sras, etc. Ça aurait pu être la chicoungunya, mais faire disparaître l'humanité avec un nom aussi con... Bon, pour en finir, ça a été le énième nouveau corona virus, vite dit Covid-99 pour des raisons internationales et historiques qui ne nous concernent pas. Dans

le langage courant, comme on ne sait plus très bien compter, on a continué à parler simplement du *coronavirusse*, c'est plus chic et ça laisse planer un doute sur la provenance : après les Chinois, les Russes, pourquoi pas ? On n'a jamais manqué d'ennemis héréditaires. Et puis notre Démocrateur en chef a décrété que c'était la guerre, une guerre contre un pays qui se nommerait Pandémie. Pour finir, c'est la Pandémie qui a gagné par élimination de 90% de l'ennemi, nous humains. Mais « gagné », c'est une manière de parler. Un *virusse*, ça vit en parasite sur ses hôtes, alors plus d'hôtes = plus de *virusses*. (Ils sont cons, ces *virusses*.)

On s'est retrouvés, les survivants, quelque chose comme un milliard, sans doute, hagards dans un monde fossile. Des sortes de Robinsons sur une Terre entière réduite à l'état d'île déserte. Mais finalement, il s'avéra que l'éradication des 9/10 surnuméraires de la population, ce n'était pas une punition infligée à l'espèce humaine pour s'être mal comportée envers « la nature », c'était *la condition de survie de l'espèce humaine*. Il fallait bien en passer par là, faut croire. Ce qui est triste, c'est qu'on aurait pu le faire exprès, de nous-mêmes, les *homo sapiens sapiens*, renommés pour notre intelligence, par choix conscient et organisé. On aurait pu. (Je dis « on » pour dire « tout le monde » ou « l'humanité » dans son ensemble.) Certains y ont pensé, à une époque où ça aurait été encore possible. Un seul enfant par femme – sur toute la Terre, bien sûr – et le problème était réglé : la population se serait réduite à son dixième en un siècle. Mais ni les gouvernements ni les individus n'en ont voulu. Ceux qui ont essayé, la Chine dans les années 90, paraît-il, ont renoncé : trop de souffrances, trop d'atteintes à la liberté individuelle et à l'instinct de prolifération, trop d'effets secondaires. On préfère toujours laisser faire les choses, le destin aveugle. Ça provoque autant de souffrances, bien sûr, peut-être même plus, mais c'est une violence inhumaine, sans coupables, sans dictature écofasciste « pour la bonne cause ». C'est la fatalité, une violence sans responsables donc sans responsabilité. On a préféré laisser faire « la nature », la Terre, la réalité sans moralité. Au lieu d'un siècle de contrôle des naissances, on a eu un siècle de guerres, d'hécatombes, d'épidémies, de famines, de soif, de pénuries de tout, de catastrophes climatiques, de tsunamis : le

raz-de-marée implacable de la réalité. Et pour en finir à coups de *virusses*, la guerre pandémique.

Résultat : une population réduite à un petit milliard, oui, c'est bien, mais en étant passée par huit à dix milliards de morts au lieu de huit ou dix milliards de non-nés. Mauvais choix fondé sur pas de choix du tout. Autant dire que nous les *leftovers*, les *demeurants*, on était un tantinet traumatisés. Des naufragés.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » C'était la question.

Pour ma part, quand je suis revenu à moi, revenu à la vie, pourrait-on dire, après un séjour à l'hôpital d'une durée indéterminée, je suis sorti et j'ai marché. Combien de temps avais-je dormi, dans une sorte d'hibernation médicamenteuse ? Impossible à dire. Mais étrangement, je me sentais en pleine forme. Tout était mort, autour de moi, les appareils hospitaliers, les lumières, aucun bruit de voitures ou d'avions alentour, de la poussière partout, des toiles d'araignées partout, selon une tradition bien établie dans les lieux abandonnés. Et PERSONNE. Je m'attendais à quelques soignants héroïques, ou alors à des zombies... là aussi, tradition bien établie ! Mais non, personne. Ou des cadavres, au moins ? Des fois que la fin du monde aurait eu lieu la nuit dernière ? Non, pas de cadavres. Par contre, les flancs de la colline en dessous de l'hosto étaient couverts de vieilles tombes. Et le silence. Un silence famélique. Blanc, neutre, cotonneux. Et une chaleur de canicule (ça, c'était pas nouveau), un ciel bleu à craquer et vue sur la mer. *Vue sur la mer ?!* Mais j'étais à Nîmes ! L'hôpital était sur une hauteur, d'accord, mais... *la mer ?!* Ici en bas ! J'ai tourné ça dans ma tête : réchauffement climatique, montée des eaux, toute la région submergée en tout cas, côté sud... et donc quasiment toute la ville et ses environs... Et Montpellier, alors ? Engloutie ? À ce point là ?! Oui, sans doute... Merde !

J'ai descendu la colline, j'ai longé des marais et des bras de mer (salée, oui, l'eau !), j'ai pris, un peu au pif, une direction nord-

ouest, pour remonter plus haut dans les terres, vers Alès, vers les Cévennes... La mer ne pousserait pas jusque-là, quand même ! Je n'avais pas d'altimètre sur moi, bien sûr (je n'avais rien sur moi, d'ailleurs qu'une blouse *cul-nu* d'hosto) mais je connaissais assez bien la région, je savais qu'Alès était au moins à 100 mètres d'altitude et que la fameuse montée des eaux qui avait si bien démarré déjà avant la guerre pandémique n'excéderait pas 60 ou 70 mètres, même si toutes les glaces du monde se mettaient d'accord pour fondre. Et donc c'était bel et bien arrivé. Pendant que je... *dormais...* ? (*Combien de temps ?!*)

Bref, j'ai pris la route, la nationale 106 ou ce qu'il en restait, qui devait passer par La Calmette et Moussac et rejoindre le cours du Gardon. (J'apprendrais bientôt qu'il avait été rebaptisé *Dragon* par les autochtones.)

Je marche. Et toujours personne. Des épaves, bien sûr, carcasses automobiles plus du tout mobiles, dans un état de délabrement avancé, brûlées et rouillées le plus souvent, et envahies de végétation. La chaussée est aussi crevassée qu'un vieux glacier, mais plutôt sur le mode cramé, et il faut slalomer entre les nids-de-poule qui parfois portent si bien leur nom que j'y trouve des œufs. Cailles, poules faisanes ? Je ne sais pas trop. Je suis tenté de les envoyer se faire pondre ailleurs, mais je préfère les gober. Les oiseaux ne manquent pas dans le paysage. Il me semble même avoir aperçu des autruches, au loin. *Des autruches ?!* J'aurais volontiers gobé un œuf d'autruche ! Ça doit faire la journée... Et en omelette, baveuse... – Aïe, voilà que je fantasme bouffe... C'est la faim qui sort du bois. En pleine forme, je me disais, mais affamé ! Pourtant ça va aller : il y a des bananiers partout. Problème vital résolu. *Des bananiers ?!* Le climat en est là : pas simplement une canicule estivale : les tropiques ! (*Mais où sont les vahinés ?!*)

Je traverse des villages vides, des tas de ruines, des maisons isolées tout aussi tas de ruines. J'y récupère des trucs : une vieille houppelande bouffée aux mites et un chapeau en piteux état. Un

chapeau de femme, apparemment, en fausse paille noire, avec une voilette, un bouquet de cerises en toc et deux ou trois plumes sur la plate-forme. Ridicule, mais au point où j'en suis... Protection contre la chaleur torride et surtout contre les rayons du soleil. Je n'ai pas la peau à ça.

Je bois à des sources. Parfois au Gardon lui-même, dont l'eau est étrangement propre. Mais je vois des espèces de poissons gigantesques qui n'ont pas toute ma sympathie, bleu-vert, avec des... *moustaches*. Un pigeon qui se pose sur les galets pour boire se fait happer ! Des silures, c'est ça ? J'hésite à me baigner. Pourtant, si je me rafraîchis pas, je vais crever. J'y vais. Il y en a deux ou trois qui me tournent autour, lisses, gluants... Je me serre les couilles. Au loin je vois un bestiau plus suspect... un glissement écailleux... anaconda ?! crocodile ?! Tropical, oui, voire équatorial, le nouveau climat occitan, faut que je me mette bien ça dans la tête !

J'ai rencontré des villages habités, quand même. J'ai fini par appeler ça les *villages fous*.

Il y a eu en particulier ce village qu'ils appelaient... non, qu'il n'appelaient pas, en fait. Comme si son nom n'avait jamais été porté sur la carte. Ses habitants (une vingtaine, peut-être, tous barbus, même les femmes) étaient des purs et durs. Une *bioctature* de *végolos* obsessionnels qui avaient fait l'aller-retour à la bougie. Luddites au point de refuser le moulin à café à manivelle (de toute façon, ils n'avaient pas de café... pourtant ça pourrait pousser par ici, maintenant...) Sympas, quand même, j'étais presque aussi barbu qu'eux, ils m'ont invité à bouffer. Exclusivement *végos*, bien sûr. Régime unique à base de cinq fruits et légumes par jour... Crus.

— Y en a parmi nous qui sont allés plus loin, ils refusaient d'assassiner les salades ou les fraises, m'a dit le type à poil n°1.

— Et... ?

— Ben, ils sont morts de faim, on les a enterrés par là... Bon

engrais.

— Quant à la cuisson, on avait essayé de faire cuire les repas par des salamandres. Mais elles ne montent pas à plus de 600°, m'a dit le type à poil n°2 qui cuisinait (c'est-à-dire qui découpait les légumes crus avec un couteau en bois dans unealebasse). Au-delà, elles font des inflammations du labyrinthe. Quant à cuire la poterie... il faudrait en monter des dizaines en série, mais elles seraient sacrifiées. Vaut mieux pas cuire du tout, tu vois.

Je voyais.

Après, comme ils étaient en verve, ils m'ont fait une démonstration de la catapulte lance-patates qu'ils avaient fabriquée d'après les plans de Léonard de Vinci.

— C'était pour tirer sur les... hum... des trucs.

— ... Les avions ? j'ai demandé, pour rigoler. Mais y a plus d'avions, j'ai l'impression. Pourtant je m'en souviens, j'ai même voyagé dedans. Ça marchait au pétrole... Comme les voitures.

Ils m'ont regardé comme un martien et j'ai compris que j'aurais mieux fait de me taire. Les tronches qu'ils faisaient et leurs raclements de gorge auraient dû m'alerter. Ils m'ont posé des questions et, naïvement, je leur ai un peu raconté ma vie, la vie d'avant, avec l'argent, les mégapoles, les machines à laver, les frigos... Et puis la télé, l'internet, les bagnoles. Rien d'extraordinaire, en fait : j'évitais quand même d'évoquer la chasse, les abattoirs, les guerres, la bombe A, l'énergie nucléaire... J'ai à peine parlé de la maladie, la pandémie *coronaviruse*, l'hôpital...

... Jusqu'au moment où j'ai compris que leur culture interdisait plein de mots, plein de noms. Ces gens avaient travaillé à oublier, à effacer de leur mémoire les mots inutiles, tout ceux qui définissaient le passé, des choses et des concepts qui n'existaient plus : béton, robot, électricité, pétrole, automobile, télévision, frigo, téléphone, et même des abstractions, des concepts : roi, dieu, interdit, culpabilité, politique, littérature, art, musique, cinéma... etc. etc. Tout ça était TABOU ! Ils ne conservaient et n'utilisaient qu'un vocabulaire concernant le présent et le local. Leur idée, c'était que *ce qui n'est pas nommé n'existe pas*. Et ça allait même plus loin dans l'interdit. Ils craignaient celui qui les prononçait, ces mots (moi en l'occurrence), comme un sorcier qui pourrait

faire réapparaître ces objets et concepts... qui pourrait créer ou recréer des réalités maudites.

Quand ils ont commencé à ramasser des cailloux anguleux en braquant sur moi des yeux froncés et des grincements de dents, j'ai d'abord voulu frimer, en lançant :

— Que celui qui n'a jamais prononcé le mot argent me jette la première pierre !

Mais quand je l'ai prise, la première, sur le coin du crâne – un lancer faiblard, heureusement –, je n'ai pas insisté. Je me suis reconduit à la frontière comme un vulgaire migrant indésirable.

C'est-à-dire que j'ai repris mon pèlerinage vers le nord en remontant le Gardon. Plus de restes de route, par là, il fallait que je me dépatouille dans les broussailles, les graviers et les ragondins albinos (oui, il y avait aussi des ragondins – albinos). De temps en temps des traces de chemins de pêcheurs abandonnés, un bout de barrage qui avait dû former une retenue d'eau – avant. Sur la rive, une cabane, abandonnée aussi. C'était comme régresser dans le temps. Plus ça allait, plus se faisaient rares les traces de civilisation, comme dans ce bouquin très ancien... *Au Cœur des ténèbres...* de... ? Je ne sais plus – vieux souvenir.

Et puis il y a eu cet autre village que ses habitants nommaient *Memento Mori*. Village, c'est beaucoup dire. Une quinzaine de types de divers sexes, en tongs, brassards de crêpe et crânes rasés avaient bâti des cabanes à l'esthétique désastreuse entre les tombes d'un immense cimetière. L'impression générale était celle d'une veillée funèbre permanente, avec processions lugubres et mélopées macabres. Le paranoïaque post-moderne qui faisait office de chef de deuil portait une coiffe évoquant une pastèque dans laquelle on aurait à moitié enfoncé d'énormes clous. Je me suis approché

pour essayer de saisir le sens de son prêche, il m'a regardé comme un macchabée et m'a lancé d'une voix sépulcrale un « Repentez-vous » très classique. (À cette occasion, j'ai aussi saisi que l'usage du dentifrice avait disparu en même temps que le gros de l'espèce humaine.)

Dans la procession, d'autres adeptes (mâles) jouaient au cerceau avec des couronnes mortuaires et périodiquement les envoyaient comme des frisbees s'enfiler sur d'autres adeptes (femelles) qui se tenaient raides comme des piquets sur les côtés de l'allée principale du cimetière. Une danse macabre libidineuse ? En tout cas, un rite funéraire à connotation sexuelle, apparemment.

Après une circumbulation autour d'une stèle surmontée d'une boule de glaise hérissée de piquants comme une mine flottante, le cortège se terminait en genuflexions face au monument au Corona-Soignant inconnu, un mur des lamentations fait de panneaux photovoltaïques entre lesquels des *smartofones* étaient insérés comme des coins (pour recharger ?). Et chacun des dévots de lancer ses *confiteors* geignards, plaintes, litanies et implorations morbides à leur dieu. Mais à voir l'état des panneaux et des téléphones, il était clair qu'un mauvais coup de foudre avait cramé tout l'appareillage depuis longtemps. Peu de chance que leur messagerie angélique réponde à leur oraison. Leur dieu était mort et bien mort – *de profundis et RIP...*

Témoins de Djudjuba, curés nécrophiles, survivants d'Hare Krishna, cabalistes sinistres, scientologues pastafariens, astrologues Jedaï, monastériens du cinquième jour... ? J'ai fini par comprendre que ce village était le résidu d'un asile psychiatrique.

Je les ai abandonnés à leurs *patenôtres* et j'ai repris ma route au long du Styx... hum... du Gardon.

À nouveau, je trace mon chemin sous la chaleur cuisante parmi les fougères arborescentes et les palmiers, mangeant des bananes jusqu'à écœurement, me baignant entre les silures et dormant sur des tas de feuilles. Il y a deux ou trois soirs, j'ai pénétré dans

une ruine pas trop ruinée, j'y ai trouvé un fusil de chasse et des cartouches. Difficile de savoir s'il était en état de marche – les armes, je n'y connais rien. Je l'ai essayé, ça a fait *pfuut...* La guerre est finie, je me suis dit. Mais je l'ai emporté, ça me rassure. J'ai dormi dans cette ruine et je suis reparti comme un voleur avant le lever du soleil, sous un ciel grisé d'entrées maritimes.

Vers midi, déjà décapé de soleil, comme j'entre dans une vallée à l'aspect bucolique, un aboiement – un seul. Je stoppe sur place. Je crains les chiens. Les chiens abandonnés, errant en meutes, farouches, dangereux. Ou les chiens des villages fous qui défendent avec acharnement la misère des survivants. Je tiens mon fusil prêt, même si je sais qu'il est HS. Le chien en question, je l'aperçois entre deux arbres à un tournant du vague sentier ouvert devant moi. Un bâtard quelconque. Pas l'air trop agressif.

Puis – tout à coup – à côté de lui – quelqu'un – une fille – pas quelconque. La peau *caffe latte*, comme on dit – comme on disait (*café... un café... depuis combien de temps j'ai pas bu un café !*). Aussi bronzée qu'un caramel (*caramel... comme j'aimerais...*). Une jeune fille, mince, toute nue, avec des nichons mignons. (*Des filles toutes nues, j'en ai vu, dans les villages fous, mais tellement... délabrées, elles étaient...*)

Des pensées qui se bousculent... Je barjote un peu... Je crois que j'aimerais beaucoup rencontrer des êtres humains. J'en aurais vraiment besoin. Elle me fait un geste du bras qui semble dire de loin : « Approche ! » Je m'approche. Elle dit :

— Tu n'as rien à craindre. Nos chiens n'aboient qu'une fois : on est attentifs.

Et bientôt, je suis face à elle. Elle ajoute :

— Joli chapeau. Ça se mange ?...

Sourire piteux de ma part.

— On m'appelle Tina. Ou Valentina – journaliste.

(*Journaliste ?!*)

— Euh... Moi... Je... Je ne sais plus trop.

J'entends ma propre voix croasser. Y a si longtemps que je n'ai pas parlé. Parlé à *quelqu'un...* Et surtout à une jeune fille toute nue couleur caramel. Avec un nouveau sourire piteux, je lance le premier nom qui me vient à l'esprit :

— Conrad... euh... Boulanger.
— Boulanger ? C'est ton nom ou c'est ton métier ?
— ... Je sais plus trop... mais... (*Un flash mémoire : je sais que je sais faire du pain, oui !*) Oui, mon métier.
Elle me fait un sourire plein de dents.
— Ça, c'est une bonne nouvelle ! C'est quoi, ton bâton, là ?
— Ben... Un fusil.
— Ah oui, j'en ai entendu parler. Ça va me faire un bon article pour la gazette ! Après, on le mettra au musée.

Elle m'entraîne dans le village et pour la première fois depuis longtemps j'ai l'impression de retrouver un *vrai village* avec des *vrais gens*. Des maisons en état, des prés clôturés avec des chèvres. Un autre enclos avec des autruches (*je n'avais pas rêvé, donc*), des gens affairés, de tous les âges, habillés ou non, des poules, des potagers abrités sous des canisses, des chats, un ado qui bricole une brouette toute en bois, un cheval un peu bizarre (un *zébrule* ?), une femme qui fait du tir à l'arc, une autre qui trempe des tissus dans des bassines de liquides aux couleurs étranges et à l'odeur *chelou*. Un type qui scie du bois. Un potier sur son tour. Un type qui remonte de la rivière avec deux seaux d'eau. Personne ne se précipite pour m'accueillir. J'aime autant.

Une sorte de cuisine en plein air. Une odeur de fumée et... de *ratatouille* ! Instinctivement, je quitte ma guide, à la poursuite de cette odeur de *ratatouille*. Il y a une femme qui touille dans une marmite et à côté, sur un grill, des tranches de viande qui grésillent ! Elle me regarde avec des yeux ronds. Je n'ai pas fière allure, je sais. Je m'écroule assis sur une pierre. Dans un brouillard ouaté, sourd comme un ventre affamé, je perçois vaguement que Tina parle à la femme. Et voilà que celle-ci remplit une assiette, ou un bol, ou quelque chose entre les deux, en poterie, y plonge une cuillère en bois, et me tend le tout. Je mange. Non, je bâfre. Encéphale plat. Désolé !

Quand je reviens à la réalité, je sens comme un poids, ou une ombre sur moi, un silence fait de multiples respirations. Je me redresse parano et il y a une bonne douzaine de gens autour de moi, hommes, femmes, enfants, chèvres et poules.

— Désolé...

Et tout le monde se marre sous le bleu du ciel.

C'est donc comme ça que j'ai atterri à Ginkoo-Bilooba.

J'ai su tout de suite que c'était *l'endroit*. Aucun doute. Un lieu de vie, de connaissance et de travail ordinaire. Des maisons construites par des mains humaines, avec en elles quelque chose de... *réversible* – je ne vois pas d'autre mot, même si je ne sais pas vraiment ce que j'entends par là. Des gens avec des visages. Des enfants qui ont l'air fraîchement tombés de l'arbre, bien mûrs, avec des cheveux joyeux.

Quelque chose me dit qu'ici je n'ai rien à craindre, que la réalité. Comme si je rentrais chez moi. (*Avais-je déjà connu un chez moi ?*)

Ici, le monde n'est plus tellement contemporain, mais la vie est toujours quotidienne. On extrait notre nourriture du sol et des animaux. On élève des autruches pour les œufs, les plumes, la viande et le cuir. J'ai retapé le four à pain qui avait souffert du temps et je me suis mis au travail, histoire de mériter mon nom de Boulanger. J'ai découvert que je savais faire ça, oui, pas par un savoir acquis, juste en le faisant, en prêtant l'oreille aux gestes et aux autres. On travaille tous, mais on fait des travaux *normaux*. Pourquoi voulez-vous qu'on se lance dans l'industrie ou le commerce, dans un pays où les bananes poussent toutes seules, mûres toute l'année ?! On vit avec discernement, avec à-propos, avec mesure... et jamais seul.

Avec ça, on n'est jamais malades, comme si la pandémie nous avait tous vaccinés pour des générations. Ou bien c'est la canicule sempiternelle qui tue les *virusses* faut croire. On gère une population en équilibre, un nombre d'habitants adapté aux ressources locales, à l'espace nourricier disponible. Et on ne fait plus jamais la guerre, ni aux microbes ni aux *voisins* – qui sont à des journées de marche de distance. Je crois que c'est parce qu'on n'a plus de peurs – ni de religion.

Les autres, les Guido, Josepf, Marceline, etc., ne m'ont pas posé de questions, mais à la longue, je leur ai raconté, quand même. Ils

sont avides d'histoires, comme tout le monde. Quand j'évoque la vie d'avant, avec les bagnoles, l'argent et la guerre pandémique, ils ne me jettent pas des pierres, ils se marrent. Quand je leur raconte mon périple depuis l'hosto, les villages fous rencontrés, je les vois soucieux. Tina me montre une carte défraîchie sur laquelle le Gardon est rebaptisé Dragon au crayon gras. Je lui situe au pif les villages malsains que j'ai rencontrés.

— Si un de ces jours je voyage par là, je prendrai l'autre rive, me dit-elle.

C'est que parfois, en sa qualité de journaliste du hameau (150 habitants) elle part en reportage, autant pour le plaisir de satisfaire sa curiosité que pour quelques échanges de courrier avec d'autres villages. Parce qu'il y a d'autres villages *normaux* plus haut dans les collines, loin des tas de pierres noircies laissés par les villes mortes. Elle a aussi toute une bibliothèque que lui a léguée son Grand-Grand-Papet, le fondateur du village, et elle écrit sa gazette *L'Éko de Ginko* sur du papyrus (elle a retrouvé la technique égyptienne millénaire) et à la plume d'oie. Ben oui, il y a des oies, aussi. Elle m'a raconté avoir eu une antique machine à écrire italienne nommée Olivetti Valentina, d'où elle avait tiré son nom de plume. Et puis la machine avait rendu son âme de fer et de plastique... c'était sans doute la dernière machine existant dans le coin... Elle l'expose maintenant dans une grange du village, dite le Temple des Muses, avec les objets et dessins bricolés par les uns et les autres dans leur temps de loisir, et même une authentique peinture de Maurice Denis (*mais d'où elle sort ça ?!*). Et puis, maintenant, mon fusil sauvage et mon chapeau idiot.

Mais j'ajoute ma touche, au musée. Tout au long d'une poutre de la charpente, armé d'un calame en bambou et de l'encre végétale que fabrique Marceline Coin-Coin (tous ces noms qu'on a, ici !) j'écris : *L'univers n'a pas de but. L'univers existe, rien de plus.* Et sur une autre : *La vie n'a aucune signification. La vie est un accident...* souvenirs d'une vieille lecture... * Je suis tenté d'ajouter quand même un mot. *La vie est un accident heureux.*

* Clifford D. Simak, *Les réponses*. Fiction n° 212, août 1971

CUELLE APRÈS LA GUERRE

Witold Bolik

Je suis venu en Hérault juste avant l'an zéro
pour parler avec ma mère de la guerre d'Algérie
et puis finalement il a suffi de parler de Béziers et
on n'en a plus parlé.

Après
on se retrouve au jour 44
47
4952 ou quoi de l'an zéro
(mais en moins rigolo, puisqu'à « et si on arrêta tout ? » succèdent
les veillées funèbres en visio-conférence)
et ce qu'on en retiendra c'est sans doute que c'est
le jour de la première fois où Léo a renversé l'écuelle d'eau du
chat, inondant partie de la cuisine et me forçant à l'aller changer
en pestant « il faut que je poste ce poème putain »
il faut que je poste ce poème sur Ménard et la guerre d'Algérie,
ma mère qui nous a élevés seule et n'est même pas devenue fasciste,
est restée drôle, admirable, merveilleuse et formidablement
agaçante parfois,
ma mère qui aime me charrier à tout bout de champ à coups de
« ton ami Ménard, tu as vu ce qu'il a fait ? »
le passé colonialiste et le présent *grosconaliste*
oh bon sang ce que j'aimerais avoir le temps de chiader ce beau

poème que chacun lira en se disant bon dieu c'est vrai
qu'est-ce que nos votes sont moches je vais aimer mon prochain
plutôt tiens –
cela dit pas d'ambiguïté hein
je l'aime ce gamin
il a 7 mois et ce qu'il aime par dessus tout c'est taper sur du métal
je le soupçonne d'avoir renversé l'écuelle du chat par erreur en
visant le métal de l'étagère
taper sur du métal
taper sur du métal
faire du bruit en tapant
tout ce que son écrivain de père aurait voulu faire tiens –
ma fille aussi je l'aime hein
pas d'ambiguïté hein
et la guerre d'Algérie oh je connais bien
j'en sais tout ce que ma mère a bien voulu m'en dire
je connais un groupe génial
je connais des pieds-noirs joviaux mais discrets et généreux en
politique comme en cuisine
je connais ma mère

juste après la guerre je n'ai pas écrit depuis au moins six mois
je me souviens avec nostalgie de quand je me voyais capable
d'écrire sur rien
mais je ne me rendais pas compte que ce rien sur lequel je me
flattais de savoir écrire n'avait rien de rien était rien moins que rien
c'est-à-dire tout sauf rien
aujourd'hui je connais le rien et je ne trouve rien à en dire
le rien est maire d'une ville que j'ai souvent trouvée moche
adolescent
mais où j'adorais traîner dans la galerie Mammouth et où j'achetais
mes premières cassettes de Dire Straits
Je viens de là, je viens de Mammouth
Je viens de ma mère aussi un peu
je viens de la guerre c'est à dire des évènements
avant la pandémie je ne serrais pas la main aux gens
j'évite les embarrasades et je privilégie tellement les regards

fuyants
que j'ai déjà ici fait connaissance plusieurs fois des mêmes gens
avec le même étonnement
ahlala

même Léo en reste interdit tiens
ça le dégoûte même de taper sur du métal
gageons que ce n'est que temporaire

on trouvera vite quelque chose à renverser
je lis tout le temps des statuts sur ce sujet

et là j'en serai à quoi, terminer ce poème par quoi
salut, gros poutoux, cordialement ?
je suis totalement rouillé d'écriture
mon fils tape sur du métal et moi je suis rouillé
comme ma résistance
comme nos résistances

on trouvera vite quelque chose à renverser
avant de tomber j'espère
et puis après fiston
tout le reste de nos vies toi et moi – toi plus que moi du coup mais
bon –
tant que le fer sera chaud et bien après qu'il aura refroidi
on tapera on tapera on tapera, je te promets qu'on aura de quoi
taper !

FUNESTE EST LA MÉMOIRE

A.H.L Pinteau

*Un homme déclare « Je mens ». Si c'est vrai, c'est faux.
Si c'est faux, c'est vrai.
Ebulide*

Sous la taie grise du mauvais temps, une enfant lut un poème de René Char.

Cet anniversaire n'avait ni la couleur d'une fête, ni celle d'une célébration, mais celle d'une commémoration. Le maire tenait l'allure solennelle. Dès que le dernier vers fut prononcé, un long silence se figea dans l'air. La pluie diminua son averse. Des vomissures de boue se répandaient jusqu'aux places assises.

Le vent gonfla les pans d'un drap, celui-ci recouvrant un bloc rectangulaire. Le maire vint à le soulever pour dévoiler le monument aux morts d'un style épuré où des personnages, réduits au simple trait, cheminaient en file indienne, mains sur les épaules, les visages liquéfiés en larmes. Au-dessus de cette fresque s'inscrivaient en lettre anguleuses, stylisées, des mots appelant à la mémoire des martyrs de la guerre. Le plus choquant dans cette œuvre était ses couleurs roses, bleues et jaunes, comme une friandise géante.

Les vieillards appuyaient leurs cannes comme pour planter une épée. Ils haïssaient tout ce que ces gens se permettaient de faire

au nom d'un passé commun. Ils éprouvaient du remords car ayant survécu.

Quand la cérémonie prit fin, on se retira vers la salle des fêtes. Les vieux comptaient rentrer chez eux, dans leur maison de retraite. Les plus jeunes restaient pour le somptueux buffet qui se présentait. On épongeait sa tristesse avec du canard laqué, des canapés aux œufs d'esturgeon, des blinis tartinés de houmous ou de tzatziki.

Les arrière-petits-enfants restaient dans un coin de la salle, jouant sur des consoles portables. Un père réprimandait son fils plongé dans Call of Duty, à la grande stupéfaction d'un vétéran qui n'était pas de nature à exhiber ses médailles.

Parmi les invités il y avait trois éminentes figures d'université, trois historiens qui étalaient leurs mondanités. L'aîné ne cachait pas son dédain pour le monument aux morts, méprisant cet artiste qu'il jugeait provocateur. Les deux autres partageaient une tout autre vision des choses, prétextant que cela pourrait s'adresser aux plus jeunes. La perpétuation d'une mémoire devait s'adapter à l'époque actuelle, clamaient-ils.

— Le message est ainsi modernisé, fit le benjamin.

— Cette époque est pourrie, dit le doyen.

— Vous êtes né trop tard.

— Vous auriez opté pour de l'art académique ? fit le cadet, la bouche pleine.

— Un style respectueux, et pas une connerie à la Jeff Koons.

— À mon dernier enterrement, fit le plus jeune, nous avons pleuré mon oncle. Je l'aimais bien. Une fois que nous avons consacré notre temps de cerveau disponible pour les éloges, la mise en bière, nous nous sommes affairés au buffet comme pour nous récompenser d'avoir éprouvé ce sentiment contre-productif qu'est la tristesse.

— Où voulez-vous en venir ? dit le doyen.

— Les petits-enfants accordent de l'importance aux cérémonies. Ils conceptualisent les morts.

— Oh taisez-vous.

— On devrait dresser un buffet à volonté pour les funérailles de Gilles Gaudron, fit le cadet, comme pour apaiser les dissensions.

- *Oh pitié ne me parlez pas de lui !*
- *Il serait toujours en vie.*
- *Conneries, dit le doyen.*
- *Et supposons qu’il soit réellement en vie, reprit le benjamin.*
- *Oui ?*
- *Eh bien, s’il est même pas en mesure de prouver qu’il est en vie, cela prouve qu’il est incapable de prouver quoi que ce soit et donc ses travaux sont erronés.*
- *Il y a encore des gens qui croient en ses thèses, affirma le cadet.*
- *Ils s’imaginent découvrir l’horrible vérité qui nuirait à la société, dit le doyen. C’est le syndrome du Héros, c’est le syndrome du Bien. Les écrivains ne sont pas les seuls responsables. Le lecteur, n’importe lequel, est un lecteur engagé.*
- *Quel est pour vous le devoir d’un lecteur, noble doyen ?*
- *Se documenter, croiser ses sources, appliquer une méthode scientifique, faire abstraction de toute idéologie. Délaisser le pathos, la compassion, les vertus, ne pas se laisser prendre par les analogies. Ne pas se laisser influencer par le temps présent, l’actualité est un reflet des mentalités et donc un vice à mon humble avis. Il faut réfréner ses envies de nouveauté. Avoir pour seule raison la recherche des faits et non de la vérité. Poser sa main sur la bible et jurer d’exposer les faits, rien que les faits.*

* * *

Il s’accouda au balcon de l’hôtel, humant à longs traits sa crème solaire. Un reflet doré faisait de brusques allers-retours sur le sable rouge, sur les vagues. Le reflet cessa dès qu’il saisit à pleine main sa médaille. Il la caressa, sentit du bout des doigts les détails gravés dans l’or, la trame du ruban bariolé de rouge et de blanc. Il la caressa comme les perles d’un rosaire.

Ailleurs il aurait pu être persécuté, martyrisé, dévasté mais fort heureusement, son pays d’accueil aimait ses idées, son audace.

En Europe, il avait été, à plusieurs reprises, déféré devant la cour de justice pour ses déclarations controversées.

Faut-il noter, par ailleurs, qu'il avait officié au Collège de France avant sa mise au ban.

Le voici désormais à l'étranger, dans un pays où ses idées avaient valeur de bon sens.

Il rêvait, avait-il écrit dans ses dernières publications, d'un programme scolaire où l'on inculquerait des leçons conformes à la vérité.

Il consulta sa banque en ligne pour s'assurer qu'il avait eu droit au remboursement de ses soins dentaires. Une panne technique rendait le site inaccessible. Il réactualisa la page. Même résultat. Il abandonna. Il prit le téléphone, contacta la CPAM pour un appel surtaxé. L'hôte d'accueil le pria de patienter. Il attendit une dizaine de minutes avec une musique de fond au grain très prononcé. Il fut mis en relation avec la gestionnaire de son dossier. Il lui donna son nom : Gilles Gaudron.

Elle examina la base de données avec minutie. Ne trouvant son nom sur aucune des listes actualisées, elle vérifia sur un autre serveur.

— Veuillez patienter je vous prie.

Une nouvelle musique de fond sonore le conditionna dans l'attente. Il mit l'appareil sur haut parleur. L'ambiance de la musique ne correspondait d'aucune façon à la vue du paysage sablonneux. Les effluves de crème solaire persistaient. Le ciel indigo donnait une illusion de nuit. La crête blanche des vagues le criblait de fines gouttelettes. Il appréciait le confort de sa chambre deux étoiles.

Cela avait duré une demi-heure. Lassé, il raccrocha. Il remettrait ce problème à plus tard.

Par acquit de conscience, il regarda son billet d'avion pour Paris. Sur le guéridon reposaient des liasses de billets avec pour principale effigie la figure d'un chef spirituel.

De l'autre côté de cette mer intérieure, des explosions au phosphore comme des étoiles éphémères. Une guerre quelque part. Il se livrait à des réflexions, se posait des questions d'ordre métaphysique. La civilisation s'effondrait lentement tel un glacier, pensa t-il.

Il fallait que sa version de l'Histoire soit lue par les générations

futures. Il voulait être le Suétone des temps prochains. Gilles Gaudron aimait ce pays où l'on sert des médailles. Il alla vers la caresse séculaire du vent. Au loin, sur la grève, quelqu'un l'observait en silence, sans bouger. Gille Gaudron n'avait rien vu.

Le lendemain, Il mit un costume beige par-dessus sa chemise blanche. Il ouvrit son col, laissant dépasser quelques poils blancs. Il s'appuyait sur une canne noire laquée avec pour pommeau un poing sculpté en bronze. Un béret à larges bords couvrait son crâne luisant. Des verres épais ajustaient son regard. Il empoigna sa valise où le cuir laissait apparaître les stigmates du temps.

Il quitta son service, régla les frais d'hôtel en liquide, commanda la course d'un taxi. Il observa, depuis l'habitacle, cette ville qui se développe. Il y avait des rues puant l'encens où l'on s'adonnait à des pratiques ésotériques. Des sorcières, qui sous des portes cochères, dictaient l'avenir à des mères endettées, à des épouses oisives. Il y avait ces peaux de squelettes, qui, dans des galeries marchandes, se piquaient la veine, fumaient le haschisch, l'opium, la méthamphétamine. Des prostituées adossées aux murs, plates comme des bas-reliefs, attendaient. Des *dark tourists* en blazer blanc s'asseyaient en terrasse, se donnaient à tour de rôle la bouffée de narguilé.

Il observait les avions suspendus dans les nuées. Le flux sanguin lui tambourinait la peau.

Il observa l'aéroport aux fenêtres coruscantes, aux guirlandes de drapeaux à rendre malade un chauviniste. Il pénétra dans le terminal. On débobinait les cordons, d'une borne à l'autre, pour orienter l'afflux de voyageurs. Une voix de haut-parleur, raclant son anglais, annonçait anomalies d'organisation, numéros de vol, consignes de sécurité. Ce fut le tour du vieillard. Il passa au comptoir pour l'enregistrement, la mise en soute du bagage. La gestionnaire des recensements réclama le passeport biométrique. Dès lors qu'elle passa l'immatriculation sous le rayon rouge du scanner, elle haussa les sourcils. Elle examina de plus près le titulaire du document, le compara avec la photo de celui-ci. Elle

souleva le combiné du téléphone, s'exprima en langue locale. L'homme s'attendait à une panne du système informatique. Elle raccrocha, le fixa.

— *Please wait.*

Les minutes suivantes, deux agents, uniformes bleus, brassards orange, vinrent à sa rencontre. Ils le prièrent de bien vouloir les accompagner au poste. Il se conforma à leurs instructions. Il hocha la tête tout en leur montrant sa pièce d'identité, la vraie ! La haute distinction que lui avait décernée le ministre de la Culture. Ils le saisirent sans brutalité. Du fait de son âge, on le fit monter dans un véhicule électrique en direction de la sortie, à l'autre bout du terminal.

La procédure s'étendait sur une durée de quatre heures. La salle d'interrogatoire ressemblait aux autres salles d'interrogatoire du monde. Impersonnelle : murs gris, plinthes en aluminium, plafonnier jetant sa lumière froide sur les épaules du suspect. Une baie vitrée en plexiglas, renvoyant des reflets anamorphosés.

Il avait invoqué son droit de citoyen d'honneur, sans résultat. La charge qui pesait contre lui était l'usurpation d'identité, la peine encourue allant jusqu'à cinq ans d'emprisonnement. Un greffier avait aménagé son bureau à l'angle de la pièce pour taper à la machine, de sorte qu'il n'y ait aucune fuite. L'officier faisait montre d'un caractère froid, sa casquette rigide voilait ses yeux. Il embourbait ses mots dans une salive amère, frappa la table du plat de la main pour exiger des réponses :

— Votre nom.

— Gilles Gaudron.

— Votre vrai nom.

— Gilles Gaudron, oui.

— Impossible.

— Comment cela impossible ?

— L'homme que vous présumez être est mort depuis une semaine.

Vous avez acheté le passeport d'une personne défunte. Qui était votre fournisseur ? À moins que vous soyez le faussaire. Aviez-vous fouillé dans ses poubelles ? Relevé bancaire ? Attestation

d'un organisme quelconque ? Bons de commande ?

— Il s'agit d'une erreur, je n'ai rien acheté à qui que ce soit. Et surtout je ne suis pas mort !

— Il faut que vous prouviez votre identité.

— Fournir la preuve que je suis en vie ?

— C'est assez ironique, je le conçois...

— Ironique ?

— Si vous êtes le vrai Gilles Gaudron alors ... cela fait de vous un sans-papier, qui plus est un Français privé de sa citoyenneté... un apatride... Techniquement, vous n'êtes pas autorisé à errer sur notre sol, sous peine d'expulsion...

— M'expulser où ?

— Tel est le problème.

— Que vais-je devenir ?

— Officiellement vous n'existez plus, donc plus de droits.

— Et en attendant ?

— Il faut vous rendre à votre ambassade.

— Et l'usurpateur dans tout ça ? reprit Gaudron.

— Il pourrait s'agir d'une simple erreur administrative.

— Due à quoi ?

— Dysfonctionnement du système informatique. Tout est possible.

— J'avais contacté ma caisse d'assurance maladie, qui ne m'a aidé en rien, malgré mes identifiants.

— Elle a sûrement reçu votre acte de décès et désactivé votre carte vitale.

On le relâcha, faute de preuves. On lui rendit ses affaires, ainsi que son argent liquide. Il lui restait assez pour tenir quelques semaines s'il dépensait avec parcimonie. Pour réintégrer l'appareil social, il devait faire valoir ses droits à l'ambassade, située à la préfecture la plus distante de la capitale. Il vit plusieurs avions s'engager dans les cumulus, cherchant à deviner lequel aurait pu être le sien.

Il cheminait dans le quartier des affaires, entre les hautes tours miroitantes. Des fenêtres réfléchissantes accolées les unes aux

autres, comme des vitres d'interrogatoire.

Il pénétra dans un tunnel aérien, surplombant rues, avenues. Le jour déclinait, un velouté gris s'étalait contre l'azur. La pluie tambourinait au-dessus de lui, l'eau ruisselait sur les parois, donnant une impression de promenade dans une ville sous-marine.

À la sortie du tunnel il aperçut un individu drapé dans un châle violet. Il avait un front allongé, des yeux enfoncés dans les orbites, les arcades sourcilières lisses. Sans la moindre expression, il l'observait. Il restait immobile. Expirait par ses narines, comme la fuite d'un gaz sous pression. Le vieux en fit abstraction.

Il alla s'engouffrer dans une rue, suivant l'itinéraire que lui avait indiqué la police. Des câbles par où dégoulinait la pluie. Des effluves corrosifs d'huile de moteur imprégnaient l'air. Il fit halte. Un son grave faisait écho à l'angle de la rue. Des ombres s'agitaient sur un mur de torchis, des cris surtout. Il put identifier un homme, une femme. L'une, les genoux à terre, l'autre lui tenant fermement les poignets.

Il se tenait à l'écart, sous l'ombre d'un porche. Il entendit les vibrations d'un couteau hors de son étui. La lame siffla dans l'air, se ficha dans le corps. Les cris se noyaient dans un bouillon de sang. Les coups se répétaient. Des os se fendaient comme des noix que l'on casse. Gaudron jeta un œil à la dérobée. C'était un adolescent avec un duvet de moustache, dans un t-shirt de football, un jogging à double raie blanche sur le côté, des baskets usées. Le sang lui arrivait jusqu'aux coudes. Des caillots noirs sur la lame. Le meurtrier prit la fuite. Gaudron souffla de soulagement. Il n'osa regarder davantage. Il ne voulait pas être témoin de quoi que ce soit. Il fit demi-tour, marcha à vive allure.

Oh...

Mais il se sentait perdu. Selon les indications, il devait faire demi-tour. S'agissait-il du seul et unique chemin pour parvenir à l'ambassade ? Les autres rues finissaient en culs-de-sac.

Il se passa les mains sur sa chemise, réajusta son béret. Il avançait péniblement. Il gardait la tête haute mais changea de tactique, faisant mine de consulter ses SMS bien que le cadran n'affiche rien. Il trébucha sur les pieds du cadavre.

Arrg !

Il était à terre, les yeux mi-clos. Il se releva, fila droit sans se retourner.

Il se sentit soulagé, débarrassé de l'émanation toxique de la dépouille. S'il était resté à l'observer, il ne l'aurait jamais quittée.

Le jour fulgura. Il s'engagea dans une allée de cyprès au cœur de cette aura brumeuse. On dit de ces arbres qu'ils étaient taillés pour des cercueils de papes, car leur bois imputrescible symbolisait l'éternité. À les observer, il se demandait de quelle essence avait été façonné son cercueil à lui. Pourvu que ce soit en acajou, histoire de prouver que Gilles Gaudron n'était pas un plouc. Il sentit un souffle sur sa nuque. Cela l'horripilait. Il pressa le pas. Même s'il avait effectué une longue marche, il se retenait de regarder par-dessus son épaule. Pour se rassurer, il se mit à croire que le monde ne se limitait qu'à son champ de vision.

Il fixa le ciel, se brûlant la rétine, referma brusquement les paupières. Des résidus de lumière prenaient des formes lui évoquant ce qu'il avait refusé de voir cette nuit.

Sur ce même chemin rocailleux se découpait dans la brume une boîte rectangulaire, peinte en rouge où s'entassait une pile de journaux. Elle se tenait là, sur le côté de la route, brillante comme une balise de navigation.

Plus surprenant encore, le distributeur contenait de la presse française. Il se saisit d'un exemplaire, lut les colonnes tout en ajustant ses lunettes. Dans les rubriques nécrologiques, il avait été fait mention de sa disparition : « Gilles Gaudron, 78 ans. Militant négationniste. Condoléances ».

Des articles annexes figuraient dans les colonnes. Des journalistes avaient commenté sa disparition sur le ton de la plaisanterie, notamment un chroniqueur des brèves de RTL qui avait dit avec son humour noir habituel que Gilles Gaudron n'avait jamais existé. Les invités du plateau auraient sûrement ri, les uns à la suite des autres comme pour valider la blague. L'un d'eux avait conclu sur l'adage suivant : « le menteur est mort mais le mensonge vit encore ».

— Comme tuer le patient pour guérir la maladie ? fit Gaudron,

furieux.

La sensation du vent le rendait plus vivant que jamais. Les imaginer rire de sa supposée disparition attisait sa colère. Son sang lui souleva la peau... Ce même sang voulait sortir, prendre l'avion pour éclabousser le visage de ces journalistes. « Regardez j'existe ! » dirait le sang de Gilles Gaudron.

Certains meurent, deviennent des statues ; d'autres meurent, deviennent des mottes de terre, oubliés, insignifiants comme ces lombrics rêvant du ciel. Son angoisse persistait. Il se parla pour soulager sa conscience.

« Le fait même de dire que c'est un meurtre n'en fait pas un meurtre. J'ai entendu non pas un cri mais ce qui ressemblait à un cri. Les mots sont vidés de leurs sens, les sens trompent l'esprit. Devrais-je employer la *méthode* Tout déconstruire ? L'expérience du rêve m'enseigne que les sens me trompent, il est légitime de douter de ce que j'entends, de douter de ce que je vois... Les deux ombres représentaient l'homme et la femme mais elles ne sont pas l'homme et la femme. En quoi c'est un meurtre ? Tant qu'il n'a pas été déclaré ainsi, ce n'est pas un meurtre. »

Il chercha tous les arguments possibles. Lui dont la puissance des mots ferait pencher les balances. Cette expérience avait-elle réfuté sa théorie ? Réfuté une méthode ? Une carrière ? Toutes les versions d'une histoire sont une part de vérité, le mensonge est une version de l'histoire, donc le mensonge est une part de vrai, pensa t-il. « Vous me traitez comme un assassin ! Oui mentir c'est même pire que l'assassinat, me direz-vous ! Il y a des excuses pour tuer mais aucune pour le mensonge ! »

Sa cosmogonie allait s'effondrer mais il persévérerait, lui, plus fort que la mort, plus fort que la vérité.

Il marcha encore sur cette bande rocailleuse, des collines se dessinaient à l'horizon, la brume s'était dissipée. Des étoiles bigarraient la nuit. Il souffla, les étoiles avaient toujours été là, pourquoi s'étonner de leur présence ? Le jour n'est qu'une illusion. On s'habitue à l'illusion. Il n'osait regarder derrière lui. Comme si le cadavre le mordait aux talons. Pas une présence ne lui tenait compagnie. Une angoisse le retournait. Il songeait aux tas de rictus

dans les médias qu'il exérait. Pour se rassurer, il prononça qu'il était né à telle date en telle année.

Cela lui avait refroidi le cœur, non seulement parce que la police pourrait le pourchasser pour non-assistance à personne en danger mais qu'en plus cela invaliderait sa théorie sur l'inexistence du crime. Cet exemple avait suffi à remettre en question toute la portée de ses travaux historiques, de sa méthode hypercritique. Il craignait devoir comparaître devant un tribunal.

« Cela dit, cela dit, la femme est certes morte mais elle n'a pas été assassinée, si les flics affirment que son corps portent les traces d'un *bowie*, je dirais que les *bowies* sont des couteaux de chasse qui servent à tuer les cerfs, certainement pas les femmes ! »

Toutefois on ne peut juger une personne morte, pourquoi s'en plaindre ? Sa mort lui garantirait une forme d'immunité. Une fois à l'ambassade, on lui offrirait un lit, des repas. Son temps libre se réglerait aux frais du consulat. Il se considérerait comme bénéficiaire d'un appartement bien plus grand que son 33 mètres carrés de Paris, qui d'ailleurs, avait sûrement été vendu. Plus par fierté que par amour de sa vérité, Gilles Gaudron persistait à croire qu'aucun sang n'avait été versé dans cette rue. Il irait jusqu'à dire que la théorie réfute l'expérience. Il se souvint de sa dernière apparition médiatique où il avait fait une inversion de la charge de la preuve, quinze ans auparavant, lorsqu'il avait promis une somme très onéreuse à quiconque lui prouverait l'existence de l'épuration ethnique de la dernière guerre. Cela lui avait valu une amende, ainsi qu'une comparution au tribunal. « Ce qui est affirmé sans preuve peut être réfuté... sans preuve » avait dit le procureur de la République, en empruntant la célèbre formule de Christopher Hitchens. Au sortir des Assises, Gilles Gaudron avait été salué par ses groupies. Il avait tenu un discours, affirmant être la cible du pouvoir établi, être persécuté pour ses idées.

Le vieux eut une douleur aux dents. Cela le remit dans le contexte de la réalité. À force de combattre cette mort administrative, il avait oublié l'inéluctabilité de la vraie mort, qui, tôt ou tard, apposerait son sceau. Quand il rendra son dernier souffle, lequel des deux

cercueils sera considéré comme le vrai ?

Il était arrivé à destination. L'ambassade ! Il put enfin se rassurer.

Il fixa ce drapeau s'agitant au gré du vent. Plus loin se dressait une pyramide à bords anguleux, se couvrant de plaques blanches, rutilantes comme de la chitine. Chaque étage se démarquait par une rangée de vitres teintées. Une douve peu profonde entourait l'établissement qu'il accéda par le ponton. Il leva les yeux sur la plaque de bronze boulonnée à l'entrée : AMBASSADE DE FRANCE.

Il songea aux prochaines étapes qui lui seraient imposées. L'ambassade pourrait refuser de lui délivrer un visa, contesterait son identité. On lui récuserait l'octroi dudit document.

Le ministère de l'Intérieur dirait que ses déclarations conduiraient à une tentative frauduleuse, qui sait ? alors qu'il avait les documents, s'il vous plaît les documents ! Et il les soupçonnerait d'être des faux ?

« Ouais traitez-moi de faussaire ! » hurla t-il dans le vide.

Dans ce pays, l'état civil était défaillant, lui expliquerait l'hôte d'accueil, tellement défaillant qu'il y avait présomption d'inauthenticité des documents ou de fraude. Qui plus est, il était apatride, ce qui rajoutait des nœuds au problème...

Il cessa la comédie. Son monologue l'avait épuisé. Il baissa la tête, regarda ses mains. Durant tout le trajet, durant tout ce demi-siècle il avait tassé cette mauvaise foi au fond de lui.

S'il entraît dans cette ambassade, s'il voyait un lit, il en aurait peur, peur de dormir, peur de faire des cauchemars jusqu'au sang. Il en avait assez, assez de se mentir à lui-même.

Là, il s'était mis à croire en Dieu, aux chérubins, à un paradis pour accueillir la femme, les millions de morts... de sorte à se complaire dans la misère morale. Il était puni par une rumeur, puis par le remords. Il aurait voulu réparer ses erreurs mais c'était trop tard, il n'avait pas eu l'occasion de se racheter. Il aimerait se confesser à un prêtre ou au diable si possible. Il sentait une fin arriver sans en déterminer la nature.

Il serra la poignée mais elle semblait bloquée, impossible

à tourner, comme si de la rouille avait soudé le mécanisme. Il redoubla d'effort, posa ses deux mains, aucune force ne pourrait abaisser la poignée. Il frappa ses poings contre la porte. Personne ne répondit. Il n'y avait ni judas, ni interphone. Il n'y avait rien à faire. Il sentit un souffle sur sa nuque. Ce même souffle qui le harcelait depuis son voyage. Il fut pris d'un frisson. Il se retourna. Ses yeux s'écarquillèrent, son visage se crispa. Un homme se tenait devant lui. Il était grand, pâle, dans un châle violet, les yeux enfoncés dans les orbites. C'était ce même individu qu'il avait croisé à la sortie de ce tunnel aérien. Gilles Gaudron prit sa canne entre ses mains s'il devait engager un combat. L'individu ne bougeait pas.

— Je suis resté dans le doute, dit l'homme, mais si tout le monde le dit c'est que c'est vrai.

Gaudron resta en retrait, il laissa tomber sa canne, se rua sur la poignée. Rien à faire, l'entrée était comme figée dans la pierre.

— Elle ne s'ouvrira jamais.

— Oui je l'avoue ! C'est des conneries ! Tout ce que j'ai raconté c'est des conneries ! Mais j'ai été témoin d'un meurtre !

— Donc c'est faux.

— Non ! Je l'ai vue se faire tuer devant mes yeux.

— Venez avec moi.

— Je ne suis pas mort ! Il faut que j'aille témoigner !

— Encore des mensonges.

— C'est faux ! C'est une erreur administrative ! Je dois leur fournir la preuve ! Vous comprenez ? J'existe !

— Oui.

— Vous me laisserez entrer ?

— À une condition.

— Laquelle ?

— Prouvez-moi que vous existez et je m'en irai.

RÉPARATIONS

Michel Naudin

C'est le gars qui est parti avec sa bite et son couteau. L'histoire classique. Sauf que ce gars-là, quand il revient, on peut dire qu'il n'a pas eu de bol car il n'a plus ni l'une ni l'autre : sa bite, il se l'est fait trancher par un éclat d'obus avec aussi des bouts de ce qu'il y avait autour, et son couteau il l'a laissé dans le dos de quelqu'un qu'il ne connaissait pas, dont il n'a même pas vu le visage, ce sont les bizarreries de la guerre et ses inévitables aléas, ses petites péripéties fâcheuses ou pittoresques.

Ce qui fait qu'on pourrait penser qu'il ne lui reste maintenant que ses yeux pour pleurer, mais ce n'est vrai qu'à moitié vu qu'il n'en a plus qu'un, et plus qu'une jambe aussi sur les deux bien solides qu'il avait quand il est parti – car il y en a comme ça après qui le sort s'acharne sans raison apparente, et ceux-là, quand la poisse décide de leur coller aux basques, une fois qu'elle y a planté ses crocs, elle ne les lâche pas avant de s'être bien régalé sur la bête, ça se vérifie toujours. Bon, pas de quoi pour autant se sentir spécialement visé, hein, malgré ce qu'on pourrait croire, ce n'est qu'une question de loterie et de mauvais numéro, voilà tout, juste la faute à pas de chance, même si ça fâche quand même pas mal sur le moment, on n'est pas de bois.

C'est ce qu'il explique, le gars, à l'employé du petit guichet des indemnités de guerre : il va falloir lui rendre tout ça, hein, pas d'histoires, la bite, la jambe et la mirette, qu'il ait bien le bon

compte pour qu'on se quitte bons amis. Il ne demande que son dû, pas plus pas moins, voilà, cochon qui s'en dédit, pour qu'on n'en parle plus et que ça soit tout à fait fini, qu'il puisse rentrer chez lui le cœur plus léger et retrouver sa vie d'avant comme s'il ne s'était rien passé, c'est aussi simple que ça.

L'employé se penche au-dessus de son guichet pour le regarder de la tête au pied avant de répondre :

— Y a un barème. Pour un membre, on donne trois cents francs, mais cent cinquante seulement pour celui du milieu à cause que c'est le plus petit des cinq et que ça se voit moins quand on l'a plus. Pour un œil, c'est...

— Non, non, il fait, vous m'avez pas compris. C'est pas des sous que je réclame, je suis pas là pour la charité. Ce que je veux, c'est qu'on me rende ce que j'ai perdu, ce que la guerre m'a pris, c'est quand même la moindre des choses.

— C'est pas le guichet des objets trouvés ici, dit l'employé, c'est celui des indemnités, et c'est le même tarif pour tout le monde, sauf à partir du grade de capitaine, mais ils ont un guichet à part, c'est pas le même bâtiment. Bon, vous les prenez, vos sept cents francs ?

— J'en veux pas, de votre pognon, je veux ma guibolle et ma saucisse. Ah ! et puis mon couteau aussi, y a pas de raison que j'en fasse cadeau, c'était ma propriété comme le reste. C'est pas pour ce que ça vaut, c'est surtout pour le principe.

— Pour un couteau, c'est quatorze sous, sauf si c'était une baïonnette vu que c'était fourni par la maison. Mais pour ça, il me faudra une preuve d'achat, genre une facture, voyez, et une photo si c'est possible, ou à défaut la marque et un descriptif détaillé. C'était un couteau comment ?

— Un couteau pour couper mon pain et le lard qui va dessus. À peu près grand comme ça, avec le manche en bois et la lame qui se repliait. Il me venait de mon père, c'est pour ça que j'y tiens beaucoup, ça se transmet de famille. Un homme sans son couteau, c'est plus un homme, moi je dis, surtout quand déjà il a plus de bite, on a sa dignité.

— Allez voir aux objets trouvés, on ne sait jamais. Les gens nous apportent des tas de trucs, des tas de fourbis de partout à

ne plus savoir où les mettre, vous pourrez farfouiller dans tout ce bric-à-brac pour essayer de trouver votre bonheur, mais je ne vous promets rien. Dame, c'est quand même pas le Bon Marché, hein, faut pas trop faire le difficile ni exiger plus que ce qu'on peut, on fait pas des miracles.

— Et pour le reste, comment ça se passe ? Où c'est qu'il faut que je m'adresse ?

— On donne des sous, c'est tout, y a un barème, je vous l'ai dit. C'est comme ça et pas autrement, ça sert à rien de rouspéter. De toute manière, on fait pas les pièces détachées. Ni ici ni ailleurs, faut quand même pas rêver. Ou alors il y a Lourdes, mais c'est pas le même secteur d'activité. Puis d'ailleurs, je vous ferai remarquer, quand bien même on aurait retrouvé une jambe quelque part ou votre machin dont vous parlez, comment nous on saurait que c'est vraiment les vôtres ? Hein, allons, réfléchissez deux secondes ! Il y a pas votre nom écrit dessus, un peu de jugeote !... Ils sont marrants, les gens, ils sont jamais contents et c'est moi qu'ils engueulent, comme si j'y pouvais quelque chose et que c'est moi qui faisais les règlements...

— Ah, c'est bien l'administration, peste le gars, c'est un monde ! Si c'est pour être servi comme ça qu'on les paye, nos impôts ! Ah, l'escroquerie, dis donc ! Non mais je vous jure, hein, y a de l'abus ! C'est toujours nous les poires, à chaque fois c'est pareil ! Je demande quand même pas la lune ! Tiens, je demande même pas de médailles, et pourtant, hein !...

— De toute façon, pour les médailles, c'est pas non plus ce guichet-là, il faut vous adresser...

— Non, mais je vous dis, ça non plus j'en veux pas, vous pouvez vous les garder, vos breloques, ça me remplacera pas ma canne et le reste !

Se retournant, il prend à témoin le type qui, dans la file, attend son tour juste derrière lui et qui a tout entendu en faisant mine de rien :

— Quand même, une jambe, bon dieu, ça se perd pas comme ça, qu'on vienne pas me raconter d'histoires ! Une bite, encore, je dis pas, ça peut se fourrer n'importe où, c'est moins voyant, d'accord, mais une guibolle ! Faut pas me prendre pour un con ! Quoi, c'est

vrai ou c'est pas vrai ?

— C'est sûr, opine le type, c'est pas le bouton de culotte, ça roule pas sous un meuble. D'une certaine façon, je suis un peu dans le même cas, du coup ça me dit rien de bon, ça me fait venir des inquiétudes.

— Ah bon, vous aussi vous êtes revenu sans votre bite et sans votre couteau ?

— Non, moi je suis des Pyrénées, tout près de la frontière, et donc j'étais parti avec deux couilles et un bâton, c'est ce qu'on fait par là-bas, c'est notre façon à nous de prendre la route, pas tout à fait pareille qu'ailleurs.

— Je comprends : d'un pays à l'autre les traditions diffèrent, c'est ce qui fait tout le charme des voyages. Mais enfin, ça revient un petit peu au même : vous êtes parti avec vos accessoires à vous et vous êtes revenu sans.

— En fait, explique le type, les couilles, je les ai encore, et le bâton je m'en fous pas mal, c'est pas ce qui manque chez moi, j'en retrouverai un quand je veux, y a qu'à se baisser. Non, moi ce que j'ai perdu, c'est mon copain. Un camarade tout ce qu'il y avait de chouette, vraiment le gars en or, on était comme deux frères, et même comme cul et chemise, voyez, toujours ensemble. On nous appelait les roubignoles. Pas méchamment, juste pour la blague, vu qu'on était toujours collés, fallait bien rigoler un peu...

— Un camarade comment ? demande l'employé qui les écoutait.

— À peu près grand comme ça, avec une bonne bouille rose, des cheveux toujours peignés comme un dessous de bras et une moustache qu'on aurait dit qu'elle sortait de ses trous de nez, ça lui donnait un genre. On l'appelait Morvandiau à cause qu'il était natif de là-bas, mais en vrai il s'appelait Lucien. J'avais une photo de lui, mais j'ai dû la paumer.

— Je serais vous, dit l'employé, j'irais voir au guichet des personnes trouvées.

— C'est fait, j'en viens, et ils l'ont pas dans leurs registres. M'est avis qu'il doit encore être là-bas, quelque part sous de la terre ou des tonnes de gravats, et qu'avant qu'on le retrouve il faudra un bout de temps. C'est qu'il est pas tout seul, hein, les disparus comme lui, ça se bouscule au portillon. Alors je me suis

dit que, vu que c'était un copain en or, on m'en donnerait peut-être des sous. Pas au poids de l'or quand même, j'imagine bien, j'en demande pas tant, mais au moins un petit quelque chose pour mon dédommagement, quoi, histoire que ça m'aide à faire mon deuil et supporter ma peine, même si je sais très bien que ça me le rendra pas.

— Un véritable ami, ça n'a pas de prix, observe l'employé non sans bon sens. D'ailleurs, ce n'est pas dans mon barème, le règlement ne prévoit pas ce type d'indemnisation, faut pas exagérer, on n'en verrait pas le bout, et puis il y aurait des abus, des petits malins qui essaieraient de profiter de la situation et de nous embobiner, y a toujours des roublards, sans compter que notre budget n'y suffirait pas.

— On voit bien que c'est pas vous, intervient le gars qui reste fixé sur son problème à lui. Vous auriez perdu votre quéquette, ou une jambe, ou ne serait-ce même qu'un œil, vous seriez bien content qu'on vous le retrouve !

— Pareil pour un copain, reprend l'autre qui du coup s'en échauffe aussi. Si déjà rien qu'un bras ça se rembourse trois cents francs, combien que ça vaut, un pote entier ? Vous croyez que ça se trouve sous le sabot d'un cheval, que ça se remplace comme un bâton et qu'il y a qu'à se baisser ?

— Je ne dis pas, dit l'employé en haussant les épaules, mais moi j'ai un barème, je ne sors pas de là, tout ce qui n'est pas dedans je peux rien y faire, c'est pas du ressort de l'administration. Ou du moins pas de mon service. On a un règlement, on s'y tient puis c'est tout, c'est pas pour notre plaisir. Quand même, c'est drôle que vous ne compreniez pas ça, vous avez la tête dure.

— Oui, oui, ce que je comprends bien, dit le gars, c'est que c'est toujours la même histoire, c'est toujours nous qu'on se fait avoir. Si j'avais su, tiens, si j'avais pu me douter que j'en serais de ma poche, la guerre je l'aurais pas faite, voilà, je serais pas parti, et alors je les aurais encore, ma bite et mon couteau, et puis le reste aussi par la même occasion. Tu parles d'un piège à cons ! Le vrai traquenard, je vous jure ! Au début, on nous fait miroiter plein de belles promesses, des boniments longs comme le bras pour qu'on soit contents d'être là-bas, et total, tout ce qu'on y gagne, c'est

qu'on se fait avoir comme des bleus et dépouiller comme dans un bois !

— Et moi pareil, enchaîne le type, j'aurais mieux fait de rester chez moi, j'aurais pas perdu mon copain. Heu... Quoique non, en fait, je me goure : si la guerre j'y étais pas allé, du coup, j'aurais pas pu le connaître, je suis bête, vu que c'est là-bas qu'on s'est connus...

— Vous voyez bien, dit l'employé, il y a du bon à toute chose, faut pas prendre tout en mauvaise part et accuser pour rien. Allez, c'est pas tout ça, il y a du monde qui attend, restez pas dans la file.

— Bon, fait le type, eh ben moi je vais voir aux objets trouvés, des fois que quelqu'un aurait rapporté la photo de mon copain. Ça sera toujours ça de pris.

— Je vous suis, dit le gars, pour mon couteau. On sait jamais, avec du pot... Mais quand même, l'administration, hein, on me la copiera ! Ses barèmes, ses guichets, ses règlements, ses machins-choses... Je vais vous dire, elle nous casse les burettes, l'administration !

— Faudra revenir alors, dit l'employé entre ses dents avec un petit rire, c'est quarante francs chacune...

Et puis d'une voix plus forte :

— Au suivant, dépêchons !

CHAMPS DE BATAILLE

Philippe Aigrain

Le champ de bataille est vide. Enfin, vide d'humains. Des robots tueurs y errent en trajectoires hésitantes, comme frustrés du manque de cibles. Les carcasses d'autres mécanismes dont la fonction n'est pas évidente rouillent de loin en loin. Le champ de bataille s'étend vers le sud-est. Il n'y a pas d'horizon, là où sa ligne devrait séparer la plaine du ciel, là où la terre devrait s'enfoncer dans le lointain, elle paraît monter au contraire en une sorte de butte, un entassement de choses indistinctes. Des cadavres, dit l'un d'entre nous. La guerre n'a pas tué grand-monde. C'est le virus qui a fait toutes ces victimes. Les déblayeuses ont poussé les cadavres sur les côtés pour faire de la place et poursuivre la guerre. Mais il n'y a presque plus personne pour la faire et l'incertitude plane sur la façon dont les robots la continueront pour leur propre compte.

* * *

Pour le virus, il y a eu une première alerte il y a quelques années. Enfin la première qu'on ait prise au sérieux en Occident, il y en avait eu plusieurs autres avant, mais qui semblaient circonscrites à la Chine ou à l'Afrique. L'alerte aurait dû marquer les esprits, avec tout de même deux millions de morts, mais leur dispersion géographique, l'hécatombe surtout pour les démunis et les

vieux avaient permis à beaucoup de l'oublier. Avec son injustice habituelle, la faucheuse avait frappé des personnes qu'on admirait et certains de nos proches, mais si on avait connu les autres, on aurait sans doute trouvé tout aussi injuste qu'ils périssent. Un déluge de bons à consommer avec les clauses de remboursement du crédit en caractères invisibles, l'acceptation d'une surveillance panoptique pour le bien de tous et une fermeté accrue contre les radicalisés qui veulent détruire la santé économique des pays avaient offert quelques années de survie aux pouvoirs en place.

C'est revenu en pire. Le virus d'avant était déjà sournois avec ses asymptomatiques contagieux, sa durée d'incubation longue, ses symptômes multiformes et la terreur de l'étouffement. Le nouveau virus avait en prime des mutations rapides, des anticorps qui ne restaient efficaces que peu de temps et surtout il voyageait à dos d'oiseau et se transmettait par les chiens et d'autres animaux domestiques. Malgré l'expérience acquise, l'arrêt des vols aériens et la fermeture des frontières, malgré le confinement très rapide, l'épidémie s'est répandue dans le monde entier et notre espèce avait sa place dans la liste des menacées d'extinction. Curieusement, une bonne proportion des dictateurs, des fous de pouvoir et de leurs serviteurs ambitieux ont survécu. Dès le début, ils pensèrent au coup d'après. Certains voulaient juste revenir au monde d'avant, mais en pire, sans trop y croire, d'autres se posaient en ingénieurs de l'abandon de leurs propres politiques, mais on avait déjà des anticorps contre cette mystification. Inquiets de la sourde colère qui bruissait, leurs clients oligarques se sont impatientés.

Il n'y a pas eu d'après. En 1918, l'épidémie de grippe était venue tout à la fin de la guerre et les militaires avaient tout fait pour cacher ce que son existence pouvait révéler de faiblesse, jusqu'à ce que les espagnols reconnaissent son ampleur. Lorsque qu'une nouvelle pandémie survint un siècle plus tard, elle n'avait exacerbé que la guerre économique et sociale. Mais cette fois-ci il n'y avait plus besoin de soldats, l'épidémie et la guerre ont frappé ensemble. Ce fut une guerre de machines, de robots et de systèmes de combats tous programmés d'avance, faits pour détruire leurs pareils chez l'adversaire, détruire ses ressources et exterminer tout être vivant que se dresserait en travers de leur avance.

* * *

Darja scrute le champ de bataille à la jumelle. Longtemps. Je finis par lui demander :

- Qu'est-ce tu vois ?
- Il y a des animaux, des lièvres, je crois.
- Et alors ?
- Les robots ne les attaquent pas.
- Ils sont peut-être trop petits.
- Ce sont des RT47, programmés pour tuer tout ce qui bouge.

Assis à la limite entre la forêt et la vallée pour manger les conserves ramassées ce matin dans l'épicerie du village en ruines. C'est la fin de l'hiver, il faut absolument commencer à cultiver, ou nous ne passerons pas l'hiver prochain. Le champ de bataille est une vallée alluvionnaire avec des zones d'étangs et de lacs, depuis longtemps cultivée, où nous espérons trouver des graines et des plants en plus du riz et du soja que nous portons précieusement dans nos sacs. La plupart d'entre nous étaient végétariens, mais il faudra ajouter à notre régime quelques prises de chasse en plus des cueillettes.

Nous commençons à construire des cabanes. Dans cette région sub-pannonienne, les hivers sont froids, mais à la lisière de la forêt, le bois ne manque pas pour construire et pour se chauffer. Une cabane pour chacun, comme à Monte Verità, a dit Darja. Nous sommes douze, tous Slovènes, sept femmes et cinq hommes. Štefco et Friderik approchent de la cinquantaine, le reste d'entre nous plus jeunes. Nous manquons d'outils, juste deux scies, des haches, une herminette, des clous, des gonds, des marteaux, et plus précieux que tout des tirefonds et des clés, le tout ramassé dans un atelier dévasté. Et pour l'agriculture, ridicule et solitaire, une houe. On s'y connaît en cabanes, d'expérience et de lectures. La construction va prendre plusieurs jours, une semaine sans doute, mais déjà, on ne pense qu'à comment se débrouiller avec les robots tueurs dans la vallée. On a décidé qu'on emménagerait tous en même temps quand les cabanes seraient prêtes. En attendant, nuits

à la belle étoile dans nos sacs de couchage protégés de la rosée par un sursac, petite concession au pétrole. Temps heureusement clément.

En fin d'après-midi le huitième jour, un groupe est apparu au loin qui longeait le bord sud de la vallée. Une vingtaine a dit Darja. Prudents, ils font des détours pour éviter de s'approcher des robots qui, eux, ne semblent pas prêter attention à leur présence. Notre politique à l'égard d'autres survivants est bienveillante, on en a soupé de la suspicion d'une contagion qui n'existe plus – tous immunisés ou morts – et de la guerre, mais on a quand même des armes, au cas où. On s'est tenus bien visibles et calmes et les armes n'ont pas servi. Ils se sont arrêtés à trois cents mètres environ, avec une posture qui manifestait l'attente d'un signe de notre part, de bienvenue ou de rejet. On leur a fait signe de nous rejoindre. Ce sont des Italiens de Trieste, *Trst* pour nous, mais nous parlons presque tous italien et plusieurs d'entre eux slovène. Joyeux brouhaha de présentations. Ils nous précisent tout de suite qu'ils ne resteront pas avec nous, veulent continuer vers le nord, sont venus par ici pour contourner la vallée et les robots. Ils ont aussi remarqué que leur comportement est étonnamment pacifique, mais ce pourrait être un piège. Ils nous proposent de partager la nourriture qu'ils ont en plus grande quantité que nous.

Bien que la plupart de nos pensées soient tournées vers les tâches immédiates, nous discutons souvent de reproduction. D'abord pour l'éviter, nos stocks contraceptifs ne sont pas inépuisables et nous nous voyons assez mal nous occuper de nourrissons dans nos conditions de vie actuelles. Mais aussi, et plus curieusement, pour penser à d'éventuels descendants. Sutka, qui est anthropologue, nous a parlé de petites tribus de chasseurs-cueilleurs de Nouvelle-Guinée, qui pratiquaient des sortes de guerres rituelles et de trocs avec leurs voisins pour éviter une excessive consanguinité. Elle nous a fait comprendre assez énergiquement qu'il n'était pas question que notre petit groupe pratique le troc des femmes, sans parler de guerre, rituelle ou pas, et que donc, s'il y avait des dispositions pour éviter la consanguinité, ce seraient les femmes du groupe qui en décideraient. Il semble qu'elles aient décidé d'anticiper le besoin, certaines jetant leur dévolu sur de nouveaux

arrivants, sans aucune intention reproductive. Je ne sais pas si les Triestines ont eu les mêmes discussions, mais une certaine Erminia s'est montrée plus qu'amicale à mon égard et je ne suis pas pressé de voir leur groupe s'éloigner, ce qu'il va faire cependant dès demain. Il semble y avoir une règle non écrite de ne pas essayer de recruter durablement des membres d'un autre groupe. Il y a deux couples dans notre groupe, un gay et un hétéro, et les quatre personnes concernées réfléchissent visiblement à la façon dont les dispositions esquissées vont s'appliquer à leur cas.

* * *

Cela fait une semaine que Darja observe les robots et refuse de répondre à nos questions. Les cabanes sont construites et le temps presse pour les semailles, mais personne n'ose le mentionner. Un matin, Darja nous regroupe et annonce :

— Je vais y aller. Ils se comportent d'une façon étrange, comme s'ils s'étaient émancipés de leur programme. Je n'y discerne aucune alerte, aucune agressivité, juste une sorte d'attention permanente, je n'ose pas dire de curiosité.

Onze regards inquiets, ou vingt-deux, suivant comment on compte.

— Si quelque chose tourne mal, défense absolue de bouger.

— Et si nous te défendions d'y aller ? C'est Vančo qui parle.

— N'essaye jamais ! avec un sourire.

Elle s'avance lentement, pose un pied sur les premières herbes comme si c'était sur des braises. Un autre pas, puis un troisième. Le robot le plus proche tourne les caméras qui lui servent d'yeux vers elle et nous arrêtons de respirer. Mais rien d'autre. Elle avance pas à pas. À 100 m du robot, elle s'arrête et incline son torse comme ferait un Japonais pour saluer. Est-ce un geste qu'elle a discerné dans ses observations ? Les robots ne sont pas anthropomorphiques. Ils ont des membres qu'on pourrait qualifier de pattes ou de bras, bien qu'il s'agisse pour les derniers plutôt d'armes. Pas de tête. Mais le robot baisse toute sa partie supérieure et la remonte. Elle avance à nouveau, jusqu'à se trouver à deux mètres du robot. Montre

ses mains vides paumes tournées vers le ciel, geste qu'il ne peut imiter. Avance encore. Les deux bras armés du robot s'étendent puis se referment derrière son dos. « Il l'enlace », dit Sutka. « Il va la tuer », dit Elina. Le couple étrange reste immobile. Puis le robot éloigne ses bras et les replie. Il recule d'un mètre, Darja fait de même. Nouvelles courbettes. Puis elle recule lentement pas à pas, sans se retourner. À cinq mètres, courbettes encore. Puis elle se retourne et s'éloigne à pas tranquilles. Le robot la suit des caméras jusqu'à qu'elle atteigne la lisière de la forêt. Alors, à un appel silencieux, les 3 autres robots s'avancent vers lui, et proches, ils tiennent un conciliabule. Nul n'ose toucher Darja qui dit :

— Je crois qu'ils vont vouloir nous aider.

— Je me demande qui a programmé ça dit Georgije, pas les gestes, mais l'intention derrière.

— Personne, je ne sais même pas qui l'a dit.

* * *

Le lendemain matin, nous nous sommes massés à la limite de la prairie et Darja a fait signe aux robots de s'approcher. Ils se sont disposés en une espèce de demi-cercle imitant le nôtre. Melissa qui est botaniste s'est avancée dans la prairie et a commencé à sélectionner des plantes. À cette saison, aucune ne porte des graines. Mais elle a trouvé une dizaine de variétés de plants à valeur alimentaire sur un carré de dix mètres sur dix mètres, orties, pissenlits, pâquerettes, bourrache, oseille sauvage – ne pas abuser –, mâche, plantain, onagre – racines charnues –, je ne sais plus quoi d'autre. À part les hivernales, la plupart sont loin de la maturité et il faudra du temps pour sélectionner les plants qui produisent vraiment. Puis Vančo a entrepris de biner un carré d'un mètre de côté à un coin du terrain que Melissa avait parcouru, sarclant les mauvaises herbes puis aérant la terre alluviale qui est meuble, tendre même après les pluies. Ce travail effectué, il recule et nous rejoint.

Nous exécutons tous un ensemble un peu maladroit de courbettes synchronisées, et cette fois, les robots n'y répondent pas. Enfin pas

par des courbettes. Ils sont pris d'une sorte de frénésie, parcourant le carré de dix par dix mètres, s'évitant comme dans un ballet pendant que leurs bras arrachent sélectivement certaines plantes et que leurs pattes s'enfoncent dans la terre comme avec une *grelinette*, cet instrument en vogue chez les permaculteurs – est-ce qu'il faut dire un *pentadent* pour un trident à cinq dents – qui sans la retourner aère la terre. Cela nous paraît ne durer qu'un instant, mais il se peut que fascinés, nous n'ayons pas vu le temps passer. En tout cas, en quelques minutes, les cent mètres carrés sont délicatement sarclés et binés. Courbettes des robots. Nous n'osons pas les applaudir, craignant que les claquements réactivent quelques souvenirs guerriers. Courbettes répétées donc et sourires. Vančo dit qu'il va falloir bien délimiter des zones de culture, avant qu'ils ne nous défrichent toute la vallée.

Nous allons planter le soja et commencer les semis en pépinière du riz, les étangs sont plus loin mais nous sommes assez confiants, les robots doivent pouvoir repiquer les plants. Sutka dit que nous sommes en train de recommencer l'industrialisation avec les robots comme prolétaires. Mais l'avis prédominant est qu'il faut les considérer comme les Wampanoags qui avaient aidé les colons britanniques à survivre dans une zone d'Amérique du Nord en leur apprenant à chasser, pêcher et cultiver du maïs¹, ce que *Thanksgiving* célèbre. Là où la comparaison avec les Amérindiens s'arrête, c'est que nous éviterons de leur transmettre nos maladies et de les massacrer pour les besoins de notre rapacité. Reste cependant à trouver l'équivalent d'un banquet pour des robots tueurs reconvertis.

* * *

Le soir, après un dîner frugal, Šahza est venue me rejoindre dans ma cabane. Elle m'a fait vite comprendre qu'elle ne cherchait qu'une compagnie, craignant de passer la nuit seule après une telle journée. Nous nous sommes allongés sur le matelas de feuilles de

¹ Merci Wikipedia : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Thanksgiving_\(%C3%89tats-Unis\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Thanksgiving_(%C3%89tats-Unis))

hêtre, j'ai mis très longtemps à m'endormir. Au réveil, sa tête était tout de même sur mon épaule.

Le matin, nous allons au ruisseau nous laver. Pour l'instant nous avons du savon, plus tard il faudra en fabriquer avec des cendres et de l'huile végétale, a dit Sutka. Et pendant que nous frissonnons en nous jetant de l'eau, un bruit nous glace les os. Un avion passe dans le ciel.

APRÈS L'ALGÉRIE

Jean-Pierre Vedrines

Je ne suis pas mort. Au bout de quelques jours, ils ne m'ont plus torturé. Ils ont préféré la méthode douce. Peu après ma sortie de prison, ils m'ont libéré de mes obligations militaires pour *raison psychologique*. Sans attendre, ils m'ont renvoyé à Marseille. Comme j'avais quelques heures devant moi j'en ai profité pour écrire à maman que je revenais à la maison, que j'avais été malade, mais que j'allais pouvoir retrouver la vie civile. Je n'ai pas osé lui avouer la vérité. Au moment de quitter la caserne, Mercier est venu me trouver. Il avait sa gueule des mauvais jours et m'en voulait visiblement. Il m'a dit que j'étais un minable, un sale porc de rouge et qu'il me retrouverait. Je n'ai pas tremblé. J'ai souri. Le jour finissait. Pour la première fois depuis de longues semaines, je me suis entendu parler :

— Quand vous voulez, mon lieutenant. Je suis votre homme.

Il est parti d'un air courroucé. J'aurais voulu lui expliquer que je ne craignais pas les êtres tels que lui. Mais je me suis senti las tout à coup. Avec ma valise à mes pieds, je me faisais l'effet d'un grand corps blême. Le camion est arrivé une heure après. Henri Jaubert en est descendu. Il m'a sauté au cou.

— Je n'aurais jamais cru que tu t'en tirerais comme ça !

— C'est fini pour moi l'Algérie et l'armée avec, ai-je dit, tâche, toi, de t'en sortir !

Je me suis tourné légèrement vers lui et je l'ai regardé longuement.

— Bon voyage ! a-t-il dit d'une voix triste.

Je me suis accroché à la passerelle et je suis monté lentement. Il allait bientôt faire nuit. Le soleil disparaissait à l'horizon. Tout était beaucoup plus difficile que je ne l'avais pensé. Quand je me suis retourné, le camion n'était plus là.

À mon arrivée à Marseille, j'ai tout de suite compris que quelque chose avait changé. Les gens ne se parlaient plus ou, s'ils le faisaient, c'était pour critiquer la sale guerre en Algérie.

Un fort mistral soufflait et le ciel était d'un bleu charrette. J'aurais dû être joyeux, mais je ne ressentais rien. J'ai fait un tour dans une rue autour de la gare. Une femme vêtue de noir m'a dépassé. L'homme avec qui elle se trouvait roulait des épaules. Brusquement l'éclairage public s'est allumé et l'ombre a reculé.

Je suis entré dans un café et j'ai commandé un jambon-beurre avec un demi. J'ai allumé une cigarette. Je me suis dit que je revenais de loin.

J'ai avalé une première bouchée de sandwich. Après, j'ai bu une petite gorgée de bière. Les gens allaient et venaient dans le café. Des camionneurs, des cheminots. J'ai regardé le garçon. Il avait une bonne tête. Il devait avoir mon âge ou quelques années de plus, à peine. J'ai feuilleté un journal.

« Quel malheur ! », gloussait un homme au bar. À cause de ma fatigue et de son éloignement, je n'ai pas compris de quel malheur il s'agissait. Seuls des mots me parvenaient : FLN, guérilla, Arabes, de Gaulle.

Plus tard, j'ai pris mon train. Quand je suis arrivé à Nîmes, j'ai attendu l'autobus pour Cabrillac jusqu'au matin. Je me suis endormi dans la salle d'attente. Le premier autobus qui partait pour mon village était une vieille guimbarde. Une femme s'est assise à côté de moi. Elle a regardé mon crâne rasé, mes traits pâles, elle m'a demandé :

— Vous venez de là-bas ?

J'ai dit oui. Elle a hoché la tête. Elle a murmuré :

— C'est pas beau ce qui se passe. Tous ces morts.

Je n'avais pas envie de parler. J'ai dit quand même, poliment :

— Oui, madame.

Quand je suis arrivé devant notre maison, rue des Églantines,

j'ai trouvé porte close. C'était une petite habitation dans une rue humide et froide. Maman mettait toujours la clef dans un pot de fleurs au pied de la treille. La clef était là. Je suis entré et je suis allé déposer mon sac dans la chambre, au 1er étage. Puis je me suis allongé sur le lit et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, il faisait presque nuit. Je suis descendu dans la cuisine et j'ai fait cuire deux œufs. Je me suis assis sur la chaise de paille qui était creusée au centre. Sur le buffet, il y avait encore la photo de mariage de maman et de papa.

Au bout d'un moment, on a gratté à la porte. Je me suis levé de ma chaise et j'ai dit :

— Entrez !

C'était Mme Pérez. Elle était énorme dans sa robe couleur chocolat. Elle m'a dit :

— Bonjour monsieur Soubeyran. Pardonnez... Je voulais vous dire que votre maman a été hospitalisée.

J'ai répondu qu'il fallait que j'aille la voir. J'étais miné par l'inquiétude. Maman ne m'avait rien écrit au sujet de son état de santé.

En arrivant à l'hôpital, j'ai demandé à l'accueil où était maman.

— Chambre 18, m'a dit l'hôtesse.

Quand je suis entré dans la pièce, maman dormait. Vers le soir, une infirmière est passée. Elle s'appelait Manon (son nom était écrit sur le badge de sa blouse). Elle m'a demandé :

— Vous êtes son fils ?

J'ai dit :

— Oui, j'étais militaire en Algérie.

Elle m'a regardé droit dans les yeux.

— Votre mère est atteinte de la maladie d'Alzheimer.

J'ai à peine bougé. J'ai demandé :

— Est-ce que c'est grave ?

Elle ne m'a pas répondu tout de suite. Elle a dû croire que je me moquais d'elle. Elle a caressé la main de maman. Puis elle a soufflé, comme si sa réponse la peinait. Elle a dit en ouvrant à peine la bouche et en posant une main sur sa tête :

— Oui, monsieur Soubeyran. Le cerveau...

J'ai entendu un bruit de vagues dans mon oreille. Manon est

sortie de la pièce avec la légèreté d'une gazelle. J'ai serré la main de maman dans la mienne, j'ai pleuré doucement.

Le lendemain, je suis revenu voir maman. Sa chambre donnait sur la place. Par la fenêtre, j'apercevais les platanes nus qui venaient d'être taillés. Le vent les animait d'une joie jeunette. Il avait gelé pendant la nuit. Sur le trottoir, le marchand de tabac jetait de la sciure. Je me suis assis à côté du lit. Maman s'est un peu agitée, mais elle n'a pas ouvert les yeux. J'ai pensé à sa maladie. Est-ce qu'on savait au moins ce que c'était ?

J'ai voulu fumer une cigarette et je suis descendu dans la cour. Je peux dire qu'au fond, je me sentais comme un clodo qui erre dans une ville. En tous les cas, au moins, c'était la preuve que je n'étais pas mort.

Et maintenant, il fallait que je trouve la force de m'accrocher à cette foutue merde de vie, que je parte à la recherche d'un boulot, que je prenne n'importe quel job pour ne pas crever de faim.

Alors, dans la journée, je me suis mis à chercher un emploi. Chaque fois, quand je me présentais pour demander s'il y avait du travail, c'était la même litanie : vous n'avez pas assez de ceci, vous n'êtes pas comme ça, vous n'avez pas le diplôme qu'il faut, et patati patata...

— Au boulot, mon Jean, me disait maman, quand elle revenait de faire les ménages, il faut serrer les fesses ! La vie, pour nous les pauvres, c'est un miracle quand on a du travail, sinon on plonge !

Moi, j'ai toujours été plein de cette bataille perdue comme ils disent dans les journaux à propos des *blousons noirs*. Et pas un dans la rue qui s'arrête devant ton écriteau, qui te tend la main. Tu restes là comme un con, la pogne dans le vide car les gens passent et personne ne te regarde. Seul, le vent ou la pluie douce qui ruisselle sur ton front, joue avec ta douleur. Te voilà relégué avec les démunis sous des étiquettes sordides. La pauvreté est là, brûlante sous le masque que tu portes. Et, bien que tu ne rencontres qu'indifférence, tu continues à chercher. Le regard de l'employé en face de toi, féroce, te cloue à distance. Maladroitement, à petits pas, tu t'avances pourtant.

— Et le formulaire, hurle cet honorable employé, vous avez rempli le formulaire ?

Comme tu n’as pas le malheureux bout de papier, il crie de plus belle :

— Allez le chercher à l’entrée !

J’ai fumé plusieurs cigarettes dans la cour, puis je suis remonté dans la chambre. Maman dormait toujours. J’ai vérifié le goutte à goutte. Cela me faisait du bien d’entendre son souffle. Elle était tout ce qui me restait de famille au monde, la dernière lampe allumée de mon passé. Dans la chambre d’à côté, j’ai entendu une femme pleurer. Cela m’a fait penser que les gouvernements en France disent que l’on n’abandonne pas les pauvres : on a créé pour eux le SAMU social ; l’hiver on leur donne la soupe et une couverture.

On les soigne, qu’ils soient blancs, jaunes ou noirs. Dans notre village, le pharmacien Tuchin n’est pas d’accord avec ça.

Un vrai furoncle, ce Tuchin. Il vient jeter des boules puantes sous le porche de l’église pour chasser les malheureux qui y dorment.

Il gueule partout : « Les Français d’abord ! » comme si ça pouvait faire une différence qu’on soit Français ou pas quand on n’a pas de boulot et qu’on crève de faim.

Ce trognon de Victor Tuchin, il sent le pire : la mort noire, la vase nauséabonde. Ma première nuit à la maison a été agitée. À mon réveil, j’avais le cou raide. J’ai bu un fond de café de la veille, j’ai grignoté un morceau de pain dur. Après, je suis parti pour l’hôpital. Comme maman ne s’éveillait pas, j’ai ouvert le journal que je venais d’acheter au point presse et qui se trouvait dans la poche de mon blouson. Il y avait un article sur le jardin de Zeus. C’était à propos des dieux et des hommes. Le journaliste parlait des dieux qui bondissaient autrefois au-dessus des montagnes.

J’étais un peu perdu car il était aussi question de l’adultère de la belle Aphrodite séduite par Arès le dieu de la guerre sous les yeux du pauvre forgeron Héphaïstos, son mari.

J’ai pensé que les pauvres voyaient toujours le bonheur et la chair des femmes leur échapper. (Les pauvres, les sans-dieu comme

moi, qui n'ont rien de rien sauf leurs mains calleuses, leurs doigts gourds et froids de travailleurs.)

Et c'est toujours à nous que l'on dit : « N'exigez jamais rien et n'acceptez rien de déshonorant ! »

Facile, facile. Alors en ce monde quelle est la meilleure chose à faire, vivre dignement ou mourir ? J'ai pensé que je devais perdre l'habitude de m'interroger, de me révolter, que cela n'avait qu'un sens tout relatif.

La misère fait encore des ravages. Seulement le journaliste m'a démontré dans son journal que le doute crée la détérioration tout en la décrétant. À posteriori je me suis dit : « Bon, si on veut faire l'analyse des préjugés, ça va compliquer les choses ! »

Sans doute, j'aimais bien lire l'histoire des mythes, et l'auteur de l'article m'a soufflé clairement :

— Œdipe ne devait pas être !

Alors, je lui ai répondu :

— Comme nous, les pauvres ! Œdipe, grâce à sa mutilation s'est approprié son propre passé, il a donné un sens à ce que les dieux lui ont fait faire. Il est devenu un exclu.

En lisant l'article dans la tiédeur de la chambre, je me suis dit que lorsque les dieux parlent, le mieux c'est de disparaître. Pas de récriminations, pas de cris. Rien. La fuite.

Œdipe, encore un qui se retrouve le cul par terre à la fin de l'histoire, à vociférer dans sa chemise contre l'ordre établi.

J'ai fermé le journal et je l'ai remis dans la poche de mon veston. Maman a enfin ouvert les yeux.

Je lui ai dit :

— Maman, c'est moi, Jean, je suis de retour !

Elle a bougé la tête avec peine. Ses lèvres étaient toutes mangées par une bouche sans dents. Son regard, qui s'était allumé, s'est éteint peu après. Elle a fermé les yeux.

C'était comme si le soleil se couchait. J'ai caressé sa main décharnée. J'ai essuyé son front où la sueur perlait.

Par la fenêtre, j'ai vu les lampes de la rue s'allumer. Les lèvres de maman se sont mises à trembler un peu. Elle a murmuré faiblement : « Mon petit, mon petit... »

Je sentais que la nuit des âmes s'approchait de maman. Elle a

bougé la tête de droite à gauche en silence. La douleur creusait son visage. J'ai eu envie de pleurer. Peut-être que son esprit s'éloignait de son corps. Maman était un être humain en train de mourir, grain de sable emporté par la tempête dans les profondeurs de l'abîme.

À un moment, Manon, l'infirmière est entrée pour me dire que la visite était terminée, qu'elle devait donner des soins à maman. Je ne voulais pas partir, mais j'ai dit « oui » pour n'avoir plus à discuter.

— Ne vous inquiétez pas, a chuchoté Manon, je m'occuperai de votre maman, allez !

Dans la rue, il pleuvait. Une pluie douce, fine. J'ai pensé qu'il fallait que je trouve rapidement du boulot.

J'avais encore dans la tête le mal d'Algérie. Le mal de ce fellagha blessé dans un accrochage, que j'avais conduit à l'infirmierie et que j'avais retrouvé mort, à quelque temps de là, à moitié dévoré par des chiens.

Tout ce mal dans ma tête qui me faisait crier durant des nuits. Mais comment faire ? Il me fallait pourtant bien vivre maintenant et trouver du boulot, continuer d'avancer sur mon pauvre chemin. Le soir, je me nourrissais de quelques pommes de terre que m'apportait Mme Pérez, d'eau et de croûtons de pain.

Quand je suis arrivé à la maison, la nuit tombait. Je suis allé m'asseoir dans la cuisine. J'entendais les bruits du village qui s'endormait. J'avais la nausée.

Mme Pérez avait déposé sur la table des oignons avec un quignon de pain. Elle savait que j'aimais le pain dur. Elle ne le donnait plus à ses poules et me l'apportait. J'ai débouché une vieille bouteille gluante de poussière et j'ai croqué un oignon avec du sel. Maman avait posé sur le buffet une photo de moi quand j'étais en Algérie. J'avais le crâne rasé. Je portais mon uniforme de para' avec la casquette aux « longues oreilles ».

Je souriais tristement. C'était l'époque où je faisais mon entraînement de parachutiste pour avoir le brevet. Je flippe encore à ressasser mes souvenirs de soldat. J'ai pensé au pas lent quand nous chantions *Un sou et un écu* : « Heidi, heido, heida », à l'officier pied-noir beau comme un jeune dieu de la guerre qui nous commandait.

Pour ne pas rester seul toute la soirée, je suis allé « Chez Jeanne » prendre un verre. Victor Tuchin discutait avec ses potes tout en tapant la belote. Il sirotait un pastis, la clope au bec. Il a parlé de personnes que je ne connaissais pas, puis il a ri. Il avait collé des affiches sur les murs de l'hospice : « Je paie, tu paies, ils touchent. »

J'ai eu la sensation qu'il me regardait. Il a dit :

— Tiens, voilà le gosse à la Muguette !

Un autre a dit :

— Si c'est pas malheureux !

Tuchin et sa troupe commençaient à me les secouer drôlement. J'ai allumé une cigarette et j'ai demandé à Jeanne un blanc cassé. Puis j'ai entendu une voix grasse qui disait : « Charogne ! »

Je ne voulais pas répondre. J'ai bu une gorgée. Lentement, très lentement. J'ai demandé à Jeanne :

— Tu crois que c'est à moi qu'il cause ?

Elle essayait les verres avec son torchon derrière le comptoir. Elle ne m'a pas répondu. L'homme était dans mon dos. Il commençait à s'exciter. Il a dit :

— Pauvre merde !

Juste à ce moment, un client est entré. J'ai pivoté et j'ai frappé l'homme qui venait de m'insulter d'un coup de poing à la tête. Ma colère venait de l'abattre. Il est tombé en poussant un cri étouffé. Le premier moment de surprise passé, ses potes, Tuchin en tête, se sont rués sur moi. Les coups ont commencé à pleuvoir. J'ai pris un gnon dans le visage, puis deux, puis trois... Finalement, je me suis retrouvé sur le trottoir pissant le sang, la lèvre éclatée. Je me suis relevé comme j'ai pu. Je voyais trouble à cause du sang. Les autres, derrière la vitre, rigolaient, se congratulaient, se tapaient sur l'épaule.

— Hé ! Le maboul !

Je les regardais. Je n'étais pas rempli de haine. Je leur ai simplement crié :

— Bande de petits cons !

Je me suis essuyé le visage avec mon mouchoir et je suis revenu chez moi. Je me suis passé la tête sous l'eau fraîche. J'avais la lèvre gonflée et l'arcade ouverte.

Je suis resté un long moment hébété, assis sur ma chaise près du cantou. Puis j'ai allumé du feu avec des bûches qui sentaient la mousse et des pommes de pin que j'avais ramassées en garrigue. Il ne faisait pas encore trop chaud dans la pièce quand on a frappé à la porte. C'était Manon. Elle avait couru pour venir plus vite me prévenir. Elle était vêtue d'un pull-over de montagne tout blanc. Elle a fourragé dans ses cheveux.

— Venez vite, m'a-t-elle dit, votre maman n'est pas bien...

Maman est morte quand le jour se levait. Elle a poussé un petit soupir avant de rejoindre ce pays que personne ne connaît. Je ne pensais à rien. J'avais la tête vide. J'ai à peine bougé. J'ai pleuré.

Après, il a bien fallu transporter maman à la maison. Mme Pérez a fait sa toilette, a vêtu son pauvre corps d'une robe noire. Elle a refait son chignon, glissé un chapelet entre ses doigts.

Maintenant, je commençais à comprendre que maman ne me répondrait plus, que c'était fini, qu'il faudrait que je vive sans la petite musique de sa voix. J'ai sorti mon vieux carnet et mon crayon. Je suis resté toute la nuit à la veiller en écrivant.

Elle me disait qu'il ne fallait jamais avoir l'espoir de devenir riche et puissant. Cela ne servait qu'à gâcher la vie des gens, qu'à vous rendre plus con que nature. Quand il n'y avait plus d'argent à la maison, elle se débrouillait toujours pour m'apporter quelque chose à manger. Des oignons, une saucisse, un morceau de fromage.

Elle payait l'épicerie avec l'argent des ménages à la fin du mois. Elle me disait qu'il n'y avait que deux sortes d'êtres humains : ceux qui gagnent leur vie avec leurs mains, ceux qui triment, et les autres.

Le lendemain, à dix heures, le corbillard est venu chercher maman. Les sabots du cheval ont claqué sur l'asphalte. Il y avait presque tous les gens du village. Même les Arabes étaient là. Il faisait un froid de canard. Sur le chemin, pour aller au cimetière, les platanes grelottaient, vieux guerriers solitaires harassés de combattre le vent inquisiteur. Il n'y avait pas de prêtre car maman n'en voulait pas. Quand on est arrivé devant le trou, le corbillard s'est arrêté. Les employés des pompes funèbres ont descendu le cercueil au fond de la fosse avec des cordes.

J'ai dit à Manon en lui prenant le bras :

— Au fond, qu'est-ce qu'on devient ? De la poussière ! Un peu de cendre qui se mêle à la terre !

Les gens du village sont passés devant nous et ont jeté des fleurs sur le cercueil.

Ceux qui n'avaient rien, ramassaient une poignée de terre qu'ils jetaient dans le trou en disant : « Repose en paix, Muguette ! »

Après, j'ai marché dans le cimetière. C'était un moment bizarre. J'avais l'impression de ne plus savoir où j'étais. Des larmes roulaient sur mes joues. J'ai dit :

— Bon, maintenant tout cela est fini !

À la maison, dans l'armoire, j'ai trouvé une vieille boîte à chaussures où il y avait des photos. Je me suis assis sur le lit de maman pour les regarder. Il y en avait une qui était très marrante. J'ai regardé de plus près. C'était moi. J'ai pensé que sur la photo j'avais une tête d'enfant égaré. J'avais un bonnet de laine sur les yeux et la poitrine nue pour le cataplasme. Maman me soignait toujours avec une attention particulière. Si je toussais en rentrant de l'école, elle m'observait, prenait ma température, tâtait mon poul. Je l'entends encore : « Tu n'as pas eu froid au moins ? »

Elle recherchait, d'abord, s'il ne s'agissait pas d'un catarrhe ou si je n'avais pas la rhinite que donne l'herbe à poux.

Après, il y avait le rhume simple ou le coqueluchon. C'était avec la coqueluche au terrible chant du coq qu'il y avait le plus de drames. La maladie qui faisait vomir les enfants était due aux brouillards qui, en novembre, ramenaient les émanations nocives vers le sol. Si j'avais envie de dormir ou si je sommeillais en bâillant sur mes livres, maman surveillait la rougeur de mes pommettes car je risquais le ver solitaire.

En cas de fièvre, j'avais droit aux frictions à la pommade camphrée sur le dos, sur les reins et sur la poitrine. Infusion de bourrache, matin et soir. Au printemps et à l'automne, huile de ricin par le haut. Dès les premiers froids, je mâchonnais un morceau d'écorce de grenade.

Enfin, quand j'avais vaincu mon rhume, je prenais du jarab de chicorée tous les deux jours. Quelque temps après l'enterrement de maman, j'ai trouvé du travail, chez Nichola, comme éboueur. Je ne pouvais pas savoir que ma vie allait continuer ainsi durant

des années, mais je n'avais pas d'autre solution si je ne voulais pas mourir de faim : accepter n'importe quel boulot.

LA FAILLE*

Christophe Siébert

LA FAILLE : NOTES, THÉORIES, HYPOTHÈSES, PISTES, TÉMOIGNAGES

EXTRAIT DE LA FICHE WIKI DE LA RIM (À REMANIER POUR UN ENCADRÉ ?) :

L'origine de cet ossuaire remonte à 1348, année où la peste noire frappe durement Mertvegorod, tuant plus de 30 000 personnes.

En 1350, pour se prémunir d'une nouvelle catastrophe, une cathédrale est édifée au centre approximatif des marécages. Les os des victimes de la peste y sont entreposés, ainsi que tous les squelettes des victimes sacrificielles des anciens habitants de la zone (les ossuaires sont détruits). Les premières mentions d'une décoration de cette cathédrale avec des os humains remontent au dix-septième siècle. Les ossements présentant un état de conservation suffisant sont blanchis, sculptés et utilisés pour construire calices, croix, lustres et autres éléments de décoration, qui finissent par envahir les murs et les plafonds de la cathédrale, pour un résultat « à la fois macabre et transcendantal et invitant le visiteur à une réflexion profonde sur la vie et la mort » (*National Geographic* n° 171 du 29 novembre 2013). On estime à 60 000 le nombre de personnes dont les restes ont été utilisés pour la décoration de la

cathédrale.

Depuis 1962 l'échangeur principal des *avtostrady* 1 à 8, plus important nœud de circulation de la ville, utilisé par plusieurs centaines de milliers de conducteurs chaque jour, surplombe la cathédrale. Selon des rumeurs jamais confirmées par le gouvernement, cet emplacement résulterait d'une volonté expresse de l'architecte.

TEXTE INTRODUCTIF POUR UN CHAP. (TROP LONG ? ESSAYER DE RÉDUIRE DE 30% ENVIRON) :

D'abord il y a eu la première explosion.

Ensuite il y a eu le vortex.

Enfin le temps et l'espace sont partis en couilles.

Le 27 avril 2025 à cinq heures sept du matin un drone chargé de trois cent kilos de trinitroazetidine s'est abattu sur l'échangeur des *avtostradi* 1 à 8 et l'a détruit en même temps que la cathédrale située en-dessous. L'attentat le plus meurtrier de la RIM a été attribué au groupe terroriste le *Sit* bien qu'il n'existe au moment où je rédige ces lignes aucune revendication officielle.

Entre cinq heures vingt-neuf et cinq heures trente-trois un séisme aux caractéristiques étonnantes, voire illogiques puisque sa magnitude estimée à 9 sur l'échelle de Richter chute à 2 quelques centaines de mètres seulement au-delà de l'épicentre, a ouvert dans le sol une faille longue de deux mille mètres et large de trois cents, à la profondeur inconnue. Tout ce qui se trouvait autour y a été englouti : des ruines des édifices visés par l'attentat, des badauds, des *kopi*, des pompiers, des véhicules de secours et du bidonville construit en périphérie de l'échangeur il n'est plus resté qu'un paysage lisse et granuleux que certains ont qualifié de « lunaire ».

En additionnant les victimes directes de l'attentat et celles du tremblement de terre on arrive à trois mille morts. Mais faute de recensement efficace des habitants du bidonville, le nombre exact de disparus est impossible à connaître et pourrait correspondre au double, voire au triple.

Dès le lendemain l'armée a installé des barrières et des barbelés,

posté des gardes lourdement armés et interdit l'accès ou le survol à quiconque. Des petits malins se sont fait jeter en prison et casser la gueule, d'autres ont pris sans sommation une balle dans la tête.

Zona pjat' desjat dva, ils ont appelé ça, parce que sur leurs cartes il s'agissait de la cinquante-deuxième parcelle de la *Zona*, devenue un territoire militaire du jour au lendemain.

TÉMOIGNAGE DE DENIS METCHTCHERIAKOV, 39 ANS :

« Je travaille comme vigile à la *zavod* Papanine, l'une des plus proches du drame. Je me suis précipité dès l'explosion. Aussi, quand le sol a disparu quelques minutes plus tard, je me trouvais aux premières loges.

Ce dont j'ai été témoin ne ressemblait pas du tout un tremblement de terre mais plutôt à une énorme dépression ou à un énorme appel d'air. Comme si l'attentat avait réveillé quelque chose de gigantesque, un animal monstrueux, de la taille d'une montagne, qui dormait sous terre et avait bougé, dérangé par le bruit, et comme si dans l'espace laissé vacant par son mouvement plus rien ne soutenait la croûte terrestre, qui s'était alors effondrée en emportant tout avec elle.

Une cassure très nette est apparue sous mes pieds en s'élargissant à vitesse grand V. J'ai bondi en arrière. Les bords de la faille se sont écartés en craquant – je n'avais jamais entendu un bruit pareil, la Terre qui se déchire, littéralement – et un gouffre de plusieurs centaines de mètres de large s'est ouvert et tout est tombé dedans, les décombres de l'échangeur et de la cathédrale, les gens, les habitations de fortune, les véhicules. Un spectacle terrifiant, inimaginable, toute une portion de la ville, sur plusieurs kilomètres carrés, disparue, avalée en moins d'une minute. À deux mètres près j'y passais. Un vrai miracle. Il y a eu d'autres rescapés. Une dizaine, j'ai entendu dire. Je me tenais sur le bord du précipice, tremblant, noyé dans une épaisse poussière noire et marron. On aurait dit la fin du monde. Je n'oublierai jamais ce bruit. Le fracas des maisons, des voitures et du sol s'écrasant contre la roche des centaines de mètres plus bas. Les hurlements des gens. Et puis le

silence juste après, encore plus effrayant.

Depuis cette nuit-là dès que je m'endors j'entends à nouveau ces cris.

C'est à cause de ce que nous avons vu ensuite que nous nous sommes fait arrêter.

J'ignore ce que sont devenus les autres. Sans doute qu'à l'heure actuelle ils pourrissent dans une prison secrète, enfermés à double tour dans une cellule dont ils ne sortiront jamais. Ou alors leurs cadavres reposent au fond de la *Ssaki*, une balle dans la tête. Moi je m'en suis sorti parce que je connais des gens hauts placés. Et malgré ça ils m'ont forcé à signer un papier où je m'engage à fermer ma gueule. Mais je m'en fous désormais. Toute cette histoire me hante. Il faut que je la raconte. De toutes façons je quitte le pays dès demain. *Baj-baj* la RIM. Les billets sont déjà dans ma poche. Ce soir c'est le grand déballage. Vous en faites ce que vous voulez. Vous pouvez même citer mon nom. Rien à foutre.

J'ai d'abord cru à une hallucination. Mais quand ils m'ont interrogé et confronté à tout un tas de dessins et de photos, quand j'ai pigé que d'autres que moi avaient vu la même chose, j'ai envisagé ça sous un autre angle.

À travers l'atmosphère chargée de fumée et de poussière j'ai distingué des ruines. Des décombres de plusieurs mètres de haut, les vestiges d'un bâtiment aussi grand que la tour Joukov mais construit en grosses pierres comme les anciennes cathédrales. Un nombre effroyable de squelettes couvrait le sol. J'éprouvais une épouvantable impression d'immobilité – la conviction de contempler le résultat d'une catastrophe survenue des années plus tôt. J'ignore d'où venait cette certitude.

L'opacité de l'air masquait les détails et tandis que les particules en suspension se sont dissipées, les ruines et les ossements ont vacillé aussi, comme un mirage.

À ce stade je n'en croyais déjà plus mes yeux. Je me disais que le choc m'avait ébranlé plus durement que je ne le pensais.

Mais le pire m'attendait.

Un nouveau décor s'est substitué à celui-là.

Une immense pyramide à degrés se dressait là où aurait dû se trouver la faille, avec à ses pieds plusieurs couches de squelettes et

de cadavres en putréfaction envahis par une foule d'insectes et de charognards. À la place de la *Zona* et du reste de la ville s'étendait un vaste terrain boueux. J'apercevais au loin des bâtiments que je ne reconnaissais pas. Un ciel bleu pâle me surplombait, traversé de nuages blancs, dépourvu de pollution. Pas une seule usine, pas une seule route, pas le moindre véhicule – et en apparence personne d'autre que moi.

La tête me tournait. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait – une commotion cérébrale, un AVC, une expérience de mort imminente ? – lorsque j'ai entendu un battement sourd provenant du sommet de la pyramide.

Une dizaine de types habillés en toges de couleurs vives se tenaient là-haut. Certains entonnaient un chant monophonique guttural qui filait la chair de poule et tapaient sur des tambours avec ce qui m'a semblé être d'énormes fémurs. D'autres maintenaient sur un billot un homme en pagne. Ils lui ont coupé la tête. Elle a roulé le long des marches, rebondissant jusqu'au sol où elle a rejoint le tas de cadavres en dérangeant trois corbeaux qui ont bien vite repris leur poste. Puis le corps a suivi le même chemin, se disloquant comme un pantin tout le long de sa chute.

Un nouveau sacrifié a pris place entre ses bourreaux.

En contournant l'édifice j'ai aperçu une file de prisonniers – je suppose qu'il s'agissait de prisonniers. Une bonne centaine. Des soldats en armure de cuir et armés d'épées de bronze les forçaient à avancer.

Je ne comprenais toujours pas ce que je foutais là mais à la première panique succédait un effroi plus lourd, plus profond : combien de temps allait durer ce mauvais délire ?

Je me suis demandé si j'avais inhalé des émanations toxiques pendant l'attentat, si une substance empoisonnée me bouffait les neurones tandis que j'agonisais dans un coin de la *Zona*.

Je suis resté prisonnier de ce cauchemar jusqu'à la tombée de la nuit. Une bonne dizaine d'heures. Plus d'une centaine de malheureux décapités et précipités dans le charnier. J'ai fini par identifier les changements de rythmes et de mélodie et les différentes phases de la cérémonie. L'odeur de sang me prenait à la gorge.

Un truc m'échappait : pourquoi personne d'autre que moi n'assistait au massacre ? Où se cachaient les habitants ? Il me semblait que ce genre de messe sanguinaire se déroulait en principe devant une foule extatique.

Et puis le soleil a disparu à l'horizon, une ombre violette a recouvert le champ de cadavres, un loup a hurlé et l'instant d'après je me suis trouvé menotté à une chaise métallique, enfermé dans un bureau sans fenêtre puant la pisse, le tabac et les hydrocarbures. Un *kop* en civil me balançait une énorme tarte, retour au monde réel. »

INFOS OBJECTIVES SUR LA FAILLE :

- Longitude en son centre : 47° 09' N
 - Latitude : non communiquée, non connue ou non mesurable.
 - Longueur : 2173 mètres
 - Largeur maximale : 337 mètres
 - Profondeur : non communiquée, non connue ou non mesurable.
- Certaines rumeurs l'estiment entre 14500 et 29000 mètres. D'autres affirment qu'elle ouvrirait une brèche jusqu'au centre de la Terre.

LE RAYONNEMENT :

(données communiquées par des militaires et corroborées par des rumeurs – à croiser avec d'autres sources – intox possible)

- Sur une zone de deux cent mètres autour de la faille, affectant à peu près la forme de celle-ci et s'étendant à trois cent mètres en hauteur : aucun appareil électrique ne fonctionne : ni téléphone ni ordinateur ni drone ni montre ni quoi que se soit s'alimentant sur secteur, batterie ou piles. Les implants cardiaques, entre autres, tombent en panne.

- Sur une zone large de cinq cent mètres et haute de huit cents : les téléphones portables, ordinateurs, etc. subissent des dysfonctionnements importants allant jusqu'à la perte complète de

données si l'exposition au rayonnement est trop longue.

– Sur une zone d'un kilomètre autour de la faille (et sur une hauteur non précisée) : tous les appareils fonctionnent mais l'accès aux réseaux de téléphonie mobile ou de Wi-fi est bloqué.

– Au-delà : aucun effet notable observé.

– Aucune information ne circule quant aux éventuelles conséquences de ce rayonnement sur le corps humain ni sur sa nature ou sa cause.

– Aucun animal ni insecte, et je veux bien dire *aucun*, ne séjourne dans la zone la plus soumise au rayonnement.

PISTES ?

– Fiche Wikipédia RIM : « D'après les plus anciennes sources connues, les *Daeva Baraiti* (littéralement, en avestique, « les démons nous portent », ou « les démons comptent sur nous ») sont une peuplade Sintashta représentant une faction dissidente du zoroastrisme. Contraints au nomadisme, ils s'installent aux environs du quinzième siècle avant J.-C. sur le futur site de la RIM, à l'époque une vaste région essentiellement marécageuse.

Après avoir chassé les tribus primitives vivant dans les environs, cette peuplade assèche une partie du terrain et y construit une cité appelée *Zam-e Daeva* (« la Terre des esprits mauvais »). Celle-ci prend une grande importance politique, religieuse et économique. À partir de 500 avant J.-C. et jusqu'en 17 après, le peuple *Daeva Baraiti* domine la région et conquiert les territoires voisins.

Zam-e-Daeva devient alors la capitale d'un vaste empire dont la volonté de domination et d'hégémonie est totale, imposant en seulement quelques siècles une dictature théocratique à la brutalité sans commune mesure dans l'histoire de la région. La grande violence de l'armée impériale et le caractère sanglant des sacrifices humains imposés par les *Daeva Baraiti* sont tels qu'on en retrouve encore la trace dans des documents datant du onzième siècle.

Les pratiques religieuses des *Daeva Baraiti* s'éloignent de plus en plus du zoroastrisme pour se constituer en mythologie autonome. Peu de traces de ce panthéon sont parvenues jusqu'à

nous, mais elles laissent supposer que ces nouvelles divinités ont en commun le fait d'être cruelles, capricieuses, puissantes et d'avoir une grande soif de sang. Les sacrifices humains prennent une place de plus en plus importante dans la société Daeva Baraiti.

Certains historiens émettent l'idée que l'expansion de l'empire Daeva Baraiti serait précisément la conséquence d'un besoin toujours grandissant de victimes à sacrifier.

En l'an 17 un puissant tremblement de terre, réplique de celui qui dévaste la Lydie au même moment, ravage la région et détruit la ville en quasi-totalité. Les Daeva Baraiti sont très durement touchés. Les famines et les pestes qui succèdent à cette catastrophe, à quoi s'ajoutent les révoltes de tous les peuples voisins qu'ils ont réduits en esclavages et souvent massacrés au cours de vastes sacrifices religieux, précipitent la disparition des Daeva Baraiti.

La région reste inhabitée pendant des siècles. »

- <https://www.youtube.com/watch?v=kPJMYeL8dLI>
- <https://www.yurenev.com/yuris-journey-to-hell>
- <https://mysteriousuniverse.org/2014/06/what-does-hell-sound-like-find-out-here/>
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Arkaim>
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Événement_de_la_Toungouska
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Culture_de_Sintashta
- https://en.wikipedia.org/wiki/AD_17_Lydia_earthquake
- 47° 09' S, 126° 43' O —> ?????????? Quel rapport ?

HYPOTHÈSES ET QUESTIONS :

- Lien direct entre l'attentat et le séisme ?
- Pourquoi le SIT ne revendique pas l'attentat ?
- Attentat et séisme sont-ils deux événements distincts ou bien un seul événement ?
- L'attentat a-t-il réellement eu lieu ?
- Un tremblement de terre de niveau 9 sur l'échelle de Richter est ressenti sur des milliers de kilomètres autour de l'épicentre et des répliques plus ou moins importantes lui succèdent. Ici rien n'est

ressenti passées quelques centaines de mètres et on n'enregistre aucune secousse ultérieure : pourquoi ?

– Si le rayonnement existe réellement : quelle est son origine ? Quelle est sa dangerosité exacte ? Pourquoi les militaires chargés de garder le périmètre ne portent-ils pas de protection spécifique ? Pourquoi le gouvernement ne fournit-il aucune explication et laisse se propager les rumeurs ?

– Si le rayonnement est une intoxication mise en place par l'armée ou va savoir qui : dans quel but ? Pour que les petits malins aient la trouille de s'approcher de la faille. Et dans ce cas, pourquoi ? Que dissimulent-ils ?

– Rumeurs sur des cas de folies ayant frappé des habitants de la *Zona* ou des gens qui travaillent à proximité de la faille : hallucinations suivies d'actes de violence, suicides, voix dans la tête, cauchemars qui semblent réels et entraînent des comportements paranoïaques, etc. Huit jours après l'attentat, dans le périmètre couvert par le rayonnement, on évoque plus de deux cents arrestations et internements liés à des actes délirants commis par des individus parfaitement sains d'esprit jusque-là.

– Qu'y a-t-il dans la faille ?

– Pourquoi les autorités refusent-elles d'indiquer sa position exacte et sa profondeur ?

– Les autres rescapés ont-ils vu la même chose que Denis Metchtcheriakov, à savoir, successivement, la principale tour sacrificielle de l'ancienne cité Zam-e Daeva après le séisme qui a détruit la ville en 17 ap. J.-C., puis la même tour en pleine activité, quelques années ou décennies plus tôt, et qui était effectivement située à l'emplacement où D. M. l'a vue (sources : Nikolai Ivanovitch Novikov, Mikhaïl Mikhaïlovitch Speranski, Piotr Ouspenski, Tadeusz Zieliński, Moukhammad Dandamaïev) ?

* Extrait de *Femicid*, deuxième tome des *chroniques de Mertvegorod* (Éditions Au diable vauvert / janvier 2022)

KAZEMIR CONTRE KAZEMIR

Paul Le Coidic

1

— Au début, tout était facile. J’arrachais les fraisiers un à un, je saisisais chaque pousse entre mes doigts gantés, avec les nouveaux gants verts que Vassili m’avait laissés, les gants verts de Vassili, et les fraisiers glissaient dans l’air sans que la terre ne me résiste, ou qu’elle verse la moindre larme, et sans effusion de sang, comme si l’on pouvait arracher un cordon ombilical sans faire souffrir, comme si la brutalité qui mène à suspendre des racines en l’air n’effondrait pas les rêves de centaines d’araignées et de fourmis, comme si la plante restait silencieuse, sans avis sur la question, sans que cela ne nourrisse le moindre désir de vengeance. C’était facile, car il n’y avait que des fraisiers, c’était tout ce que je voyais, le fraisier était mon ennemi et je le voyais partout, tout autour des campanules et des pousses de frêne. Oui, la tâche était simple, parce que l’ennemi était partout, et parfois j’agrippais le sol avec mes dix griffes, pour racler la terre comme le font les bateaux de chalutage profond, lorsqu’ils raclent le sol marin, sans laisser aucun habitat, aucune vie derrière, pour simplement tout arracher, tout enlever des poissons et des planctons, c’est comme ça que je faisais, au risque d’y perdre quelques belles floraisons, pourvu que tous les fraisiers périssent. Mais plus les fraisiers quittaient le parterre, et moins je les discernais, et la tâche devint ardue car

mon adversaire se cachait, ou bien se trouvait devant mon nez en pousses si petites que je ne les repérais plus du premier coup d'œil ; à cause de la chaleur, aussi, je mélangeais les pousses de toutes ces plantes, et le vert devint une masse homogène, je ne départageais plus aucune de ces feuilles, et puisqu'aucune plante ne voulait se dénoncer, je continuais de les arracher sans réfléchir, mais sans plaisir, incapable de savoir si c'était un fraisier ou autre chose que je tuais.

Kazemir finit son café avant de reprendre :

— Et cette petite canopée de parterre devint de plus en plus sournoise. Je ne voyais plus les fraisiers, pourtant, il en restait, plein, ils étaient cachés dans les herbes, dans des refuges traîtres qui cherchaient à me tendre un piège. J'ai voulu sauver un escargot de ma fureur, et j'ai enlevé mon gant, mon gant droit, j'ai enlevé mon gant droit et j'ai pris délicatement la petite coquille pour la déplacer plus loin, mais, en retirant le petit animal, ou le petit insecte, je ne sais pas, une ortie m'a attaqué sur le pouce. J'ai eu mal, et dans un triste réflexe, j'ai pressé la coquille, qui s'est brisée entre mon pouce et mon index, et la coquille était bonne à rester là, comme une ruine de guerre. Je la laissai tomber dans le parterre, et je donnai un coup de pied dans les orties. J'ai pleuré ce jour-là, et j'ai abandonné le jardinage jusqu'au lendemain au moins.

— Vous avez repris le lendemain ? demanda le psychiatre.

— Je ne sais pas. Je crois. J'ai repris le lendemain, chérie ?

— Non, Kazemir, tu n'as jamais repris le jardinage, dit Veronika.

— C'est amusant... reprit-il.

— Nous n'avons pas de jardin, Kazemir...

Kazemir fit sonner son rictus, si particulier, en hochant la tête de plus en plus vite sur sa chaise. Veronika l'enlaça par derrière et l'embrassa sur la tempe.

— Madame Ramichvili, dans sept jours, je quitterai mes fonctions, rappela le psychiatre à voix basse. Je ne pourrai pas... poursuivre ces cafés du samedi.

Kazemir regardait le psychiatre avec des yeux béants. Son rictus s'évanouit dans une dernière larme aiguë. Veronika aida Kazemir à remettre sa veste, puis l'invita à l'attendre dehors, sur le perron, là où il pouvait s'allumer une cigarette de patience. Le psychiatre

reprit :

— Je peux faire une exception de quelques semaines. Deux ou trois séances, pas plus, je vous assure. Nous partons avec mon frère en Pologne au début du mois d'avril pour rendre visite à un oncle malade. À mon retour, je ne serai plus votre soignant, Madame Ramichvili. Je vais faire de mon mieux pour aider votre époux, mais je ne suis pas le seul praticien du pays, et je crois que ma retraite est méritée.

— Docteur, nous pouvons payer le double... Pas le triple, mais le double et même un peu plus, insista-t-elle.

— Veronika, j'ai de l'affection pour vous. Mais c'est aussi pour votre santé que je refuse. Le déni n'est pas une arme efficace. Je n'ai pas su aider votre Kazemir, j'en suis désolé, sincèrement. Mais je n'irai pas plus loin.

— Et ce dont nous avons parlé le mois dernier... La culpabilité du survivant ?

— Je n'y crois plus. Vous savez bien ce qui le ronge ... Continuez les médicaments.

— Oui. C'est la jalousie... Une jalousie coupable.

2

Ce vendredi, Eduard vint frapper à la porte des Ramichvili pour la première fois depuis un an. Veronika mit la main sur sa bouche pour retenir son désarroi à la vue de l'œil de bœuf. Elle jura au curieux Kazemir, allongé dans le salon, qu'il s'agissait de simples commerciaux. Grâce au bas de porte brossé, elle put discrètement ouvrir la porte pour courir après Eduard et sa collègue, qui s'étaient arrêtés près de la boîte aux lettres des Ramichvili.

— Pardon, Eduard, j'étais au téléphone. Qu'est-ce que c'est ?

— Bonjour, Veronika. Ça me fait plaisir de te voir. Kazemir n'est pas là ? demanda-t-il, en tendant à Veronika la brochure qu'il s'apprêtait à glisser dans sa boîte aux lettres.

— C'est vrai, alors, que tu te présentes à la Mairie ? Je te félicite, Eduard. Mais ne t'inquiète pas, tu auras nos votes. Ne perds pas de temps à prêcher chez tes fidèles !

— En fait, je venais voir Kazemir... J'aimerais... J'aimerais lui proposer...

Veronika mit sa main à la bouche, les yeux écarquillés.

— Tout va bien ?

— Oui... Tout va bien.

— Kazemir est là ? J'aimerais lui dire deux mots à propos de notre campagne. En fait, on cherche quelques personnes pour remplir l'équipe, et j'ai pensé que son histoire, notre histoire pouvait parler aux gens.

— Il refusera, trancha Veronika, du ton le plus fébrile de sa tessiture, avant de forcer sa toux pour se libérer la gorge. Il n'est pas là... Enfin, il fait la sieste, ajouta-t-elle.

— Écoute... Il m'a l'air bien occupé, mais j'aimerais bien pouvoir prendre un café avec lui un de ces jours. S'il pouvait venir à une réunion de notre groupe, passer le mot de notre candidature... Peut-être, dire une histoire ou deux sur la guerre...

— Ne t'inquiète pas, Eduard, on est avec toi. J'espère que tu seras élu.

Eduard n'insista pas davantage et quitta l'allée des Ramichvili avec sa collègue de campagne, qui lui fit remarquer, dès l'intimité de leur conversation retrouvée, que cette Veronika ne se comportait pas de façon normale.

3

Veronika n'aimait pas laisser la trace de sa voix, elle détestait cet exercice, mais elle dérogea à ses habitudes pour composer ce rare message vocal :

— Docteur, bonsoir, c'est Veronika Ramichvili. Je suis très inquiète. Le soldat Kolchic, Eduard Kolchic, se présente aux élections municipales. C'est très grave, Kazemir va en entendre parler davantage encore... J'ai peur que ses cauchemars deviennent atroces, qu'il refasse des crises... Je ne veux plus vivre ces nuits-là... Docteur, je suis navrée... Nous pouvons payer le double pour ne pas qu'il soit vu dans la salle d'attente d'un psychiatre. Je veux qu'il garde l'impression d'aller prendre le café chez un ami, qu'il

puisse se cacher la consultation à lui-même... J'ai honte de vous le demander. Bonne soirée, Docteur.

Le psychiatre restait perturbé par cette mendicité téléphonique, au moment de se glisser dans son lit, près de son époux. Il réfléchissait à haute voix :

— Ce pauvre homme ne supporte pas qu'un frère d'armes ait repris si doucement le cours de sa vie. Il ne supporte pas que son existence puisse être redevenue si paisible qu'il pense à se présenter à des élections, presque par loisir... Avoir un programme, se projeter dans l'avenir, s'exprimer et discourir en public... J'ai peur que tout ça mette Ramichvili dans un état grave...

— Chéri, on va en Pologne, c'est tout ce qui va se passer. Tes patients meurtris, c'est au gouvernement de s'en occuper, c'est lui qui leur a pris leur vie, toutes leurs aspirations. Tu n'as rien à te reprocher.

— Je n'ai pas souvent été tracassé par un patient.

— C'est parce que ceux qui ont servi la cause de l'indépendance te touchent. Mais tu dois te forcer à penser qu'il souffre d'un trouble comme un autre. C'est juste un patient, comme tous les autres. On va dormir, et penser à ce voyage de noces. D'accord ?

— Oui, faisons comme ça. Un patient comme les autres. On va faire comme ça.

La lumière fut éteinte, dans cette chambre bourgeoise, dès la fin de cette phrase, mais le psychiatre ne trouva pas la tranquillité de toute la nuit.

4

Kazemir s'offrait la liberté d'une balade dans le centre-ville. L'écharpe était de sortie, mais pas la cagoule, car il fallait tout de même profiter du vent dans les cheveux et sur la peau. Goûter un plaisir sans se livrer à son excès. L'équilibre. S'asseoir sur un banc, rien de plus simple, se disait Kazemir. Il s'y essaya dans un square public. Il se décala un peu vers la droite, un peu vers la gauche. Encore un peu à gauche. À droite ? Non, c'était suffisant. Il appuya ses mains sur les planches de bois du banc, pour le ressentir, et

examina sa position ; elle était centrale, il était en équilibre, et si le banc était une barque sur une rivière, il tiendrait bon. C'était aussi simple que ça. Une simple ballade en centre-ville, sous la brise, flottant sur la surface de l'eau les yeux fermés. Une simple demi-heure, ne pas en abuser. Et gare aux coups de soleil, dont l'eau reflétait les rayons.

Une main ferme agrippa soudainement son épaule pour le soutirer à sa rêverie. Les paupières de Kazemir s'ouvrirent sur la vieille Nino.

— Kazemir ! Tu vas bien ? Tu allais t'endormir sur ton banc comme un clochard !

— Ça va, Nino, ça va bien, merci.

Nino s'assit sur la barque, avec son café à emporter, et Kazemir s'agrippa au bois en criant, de peur que son navire ne chavire.

— Qu'est-ce qu'y t'arrive ? T'as le hoquet ? ... Tu as déménagé, non ? Pourquoi tu as déménagé ?

— Je ... C'est Veronika qui voulait s'écarter du centre-ville, inventa-t-il.

Kazemir ne pensait qu'à maintenir son embarcation à flot. Il se décalait doucement vers l'autre bout du banc.

— C'est con, je prenais un café à côté. Je l'ai pris à emporter pour aller à un rendez-vous, et on vient de m'appeler pour me dire que c'est annulé.

— Te voilà avec moi, sans agenda.

— Mais alors, tu habites où maintenant ?

— Sur la colline. C'est chic. On a de l'espace, peu de visite. Ce qui rend ma vie très calme.

— Vous vous faites pas un peu chier, franchement ? Avec Veronika ? ... Hé, ça va, j'ai pas la peste ! ajouta-t-elle en voyant Kazemir s'éloigner vers la proue de son bateau.

Kazemir resta silencieux, regardant droit devant lui, immobile comme une ancre.

— Tu m'inquiètes un peu. Dis, tu devrais pas bosser à l'hôpital, là ? Ou les infirmiers de guerre prennent une retraite anticipée ? Fallait me le dire, c'est la bonne planque !

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'affola Kazemir, en montrant une voiture de sport, dont le chauffeur faisait gronder son moteur au

feu rouge voisin.

— Je crois qu’il se la raconte.

Un jeune homme faisait rugir le moteur de sa Ferrari Aperta, sans doute pour protester contre la pluie qui commençait à tomber sur la ville en rendant sa décapotable risible. Le vrombissement de son moteur envahissait les oreilles de Kazemir, qui distingua tout à coup, autour du véhicule, un orchestre de musiciennes, simplement vêtues d’une blouse blanche tachée de sang en divers endroits, ouverte sur leur corps nu. La compagnie accordait les trombones, les violons et les caisses claires dans une mélodie glaçante. Les virtuoses répétaient en boucle ce thème, qui n’était qu’une mauvaise imitation du cri d’un avion Soukhoï qui survolerait la ville pour bombarder ses habitants. Kazemir tendait ses mains tremblantes en l’air, n’osant pas demander à Nino de regarder l’orchestre. L’avion approchait de la ville. Il serait bientôt au-dessus du square pour lui offrir une déflagration.

Nino, désespérée, regardait Kazemir s’agenouiller sur le banc, le front contre le bois et les mains sur les oreilles. Elle saisit le téléphone de Kazemir dans sa poche.

Le chauffeur déguerpit dès le feu orange. L’avion s’éloignait. Kazemir revint au monde. Nino était au téléphone :

— Oui, je reste avec lui, ne t’inquiète pas. À tout de suite, Veronika.

5

Le psychiatre trouva son rayon, au bout d’un couloir traversé avec tout le calme qu’on exigeait des visiteurs de la bibliothèque. Le classement par ordre alphabétique lui permit de faire sa sélection sans tarder.

Le vieil agent d’accueil enregistra la sortie des trois livres sur l’ordinateur. Il ne rendit pas le dernier livre au médecin, certain qu’il n’avait pas choisi ces livres au hasard. Il recula son siège pour se retirer du bureau. Il était amputé au niveau de la cuisse droite.

— J’étais un pontonnier, dit l’agent d’accueil.

Il vit que le visiteur le comprenait, et poursuivit son témoignage :

— À part cette jambe, la guerre ne m’a pas volé grand-chose. Je n’avais déjà pas de famille, avant, et c’est grâce à ma blessure que ma vie est devenue... intéressante. J’ai même fait une pub à la télé. C’était une pub pour une marque de monte-escalier électrique. Ce fut ma plus grande opportunité de vétéran.

— Comment l’avez-vous perdue ? Je veux dire, la jambe ?

— Je vous ait dit que j’étais pontonnier. On a installé la structure du pont pour traverser la rivière, alors on était bien occupés, et j’ai pris un obus dans la jambe. Elle s’est arrachée. J’ai vu votre livre sur l’obusite... Vous y croyez, vous ?

— Pardon... Si j’y crois ?

— Oui, vous pensez pas que c’est des gens qui étaient déjà fous ? Vous croyez que c’est la guerre qui les a flétris ?

— Vous êtes très surprenant. La guerre ne vous a laissé aucune... comment dirais-je... aucun traumatisme ?

— J’ai fait mon travail. Je vous disais ça parce que, de tous les gars qui sont vivants, j’en connais aucun qui a changé. D’ailleurs, vous verrez bien avec le prochain maire.

— Vous connaissez Eduard Kolchic ?

— Vous me demandez si je connais les candidats à la Mairie ? Je crois pas être le seul !

— Non, je veux dire, personnellement ? Vous avez combattu avec cet homme ?

— Mais puisque je vous dis que je n’étais que pontonnier ! Je ne combattais personne !

Une étudiante, assise à une table de la bibliothèque, et qui ne pouvait supporter que le bruit de la pluie sur les carreaux, fixait les deux hommes depuis déjà une minute pour leur démontrer son impatience. Ils finirent par s’en rendre compte et se mirent à chuchoter.

— Je suis psychiatre. Je vous demande ça parce que certains de mes patients souffrent de stress post-traumatique. Hallucinations, vertiges, angoisses. Ils ne vivent plus vraiment avec nous, vous savez...

L’agent d’accueil arbora un grand sourire et s’approcha encore.

— C'est pas vrai ? Kolchic est schizophrène ou quelque chose comme ça ? Il est devenu timbré, le mec ?

— Non, non ! Non, pas du tout, vraiment pas... Mais je... L'un de ses soldats, oui.

— Qui ? Je connaissais bien ces soldats !

Le psychiatre ne pouvait pas trahir le nom de son patient.

— Malheureusement, cette personne a oublié sa propre identité. J'aimerais l'aider. C'était un... une infirmière, dit-il pour dissimuler au mieux l'identité de Kazemir.

— Nikita est malade ? s'étonna encore plus l'agent d'accueil.

La conversation devenait gênante pour le psychiatre. L'étudiante n'y arrivait plus, et il était sur le point de lancer une rumeur sur une parfaite inconnue. Il regarda sa montre, se mordit les lèvres en pensant à son rendez-vous à l'ambassade de Pologne, mais ne résista pas :

— Ça vous dirait d'en parler dehors ? En prenant un café ?

Impertinent, l'agent d'accueil quitta son poste une demi-heure avant la rotation habituelle.

6

— Mettez-en deux, s'il vous plaît ! dit le psychiatre.

— Et le café ? demanda la serveuse, déjà éloignée.

— Euh... Mettez-le quand même ! répondit-il, à la manière d'un funambule qui tombe par la gauche.

— C'est marrant, ça ! Whisky-café ! Hé ! Madame ! cria l'agent d'accueil, trop tard pour qu'on prête attention à sa commande. Bon, tant pis, whisky tout court, dit-il en riant.

Le psychiatre songea que les présentations étaient désormais de mise.

— Et donc, vous êtes ... ? osa-t-il.

— Et bien, je m'appelle Vassili. J'étais pontonnier, mais ça, vous vous en doutez déjà... Ma vie ne fut traversée par presque aucun autre événement que cette guerre d'indépendance, et le fait que nous l'ayons perdue est presque le symbole de mon existence.

— Pourquoi faire des ponts ? Est-ce... une vocation ? Ou une

opportunité qui vous tombe dessus ?

— Vous êtes bête ? On n'est plus au dix-neuvième siècle ! Moi, je conduisais le camion qui déposait la structure sur l'eau ! J'en ai rien à foutre des ponts, moi !

Les whiskys furent servis.

— Vous ne prenez pas votre café ? rappela le psychiatre, en présence de la serveuse.

— Ah oui... Non, mettez moi... Oh... Non, juste un verre d'eau, improvisa-t-il.

— Moi, je m'appelle Phil, dit le psychiatre.

— On est un peu américains, avec nos noms. J'aime bien ça. Ouais, j'aime bien, répéta-t-il en s'allumant une cigarette avec un vrai Zippo qu'il était fier de montrer.

— Cette blessure... Qui semble vous avoir donné le bonheur d'une péripétie dans votre vie... Comment est-elle devenue un trophée, au lieu de rester le souvenir le plus douloureux de votre existence ?

Vassili fronça les sourcils en inhalant sa fumée, inquiet devant le carnet de notes et le crayon que Phil tenait en main.

— Pardon, je n'ai pas tout dit, excusez-moi. Je suis psychiatre, ajouta-t-il. Ça vous dérange, si j'en garde un peu de matière ? dit-il en remuant ses joues et son crayon.

— Allez-y, je m'en fous... Mais essayez de faire plus d'argent avec ça qu'avec leurs putains de monte-escaliers !

— Je vous écoute.

— Ben, la souffrance, c'est la souffrance, quoi... Au début, c'est dur, parce qu'elle prend toute la place, il y en a partout, il n'y a que ça... Dans toutes les émotions, et aussi dans tous les états... Ça, c'est le truc le plus difficile à comprendre... Vous avez perdu quelqu'un ? Vos proches, un parent ?

Phil semblait réfléchir à la réponse, qui ne devait être que factuelle, et tricha en profitant d'une gorgée brûlante de whisky pour gagner un instant :

— Euh... Oui, mes parents... Mes parents ne sont plus dans ma vie.

— Bon, eh bien, au début, moi, je repensais à la douleur quand j'avais faim, quand j'avais froid, quand j'avais... envie de baiser,

je sais pas... Tout passait par ce moignon-là, vous voyez ? Vous voyez, non ?

— Je ne vois pas du tout, non.

— Mais vous êtes psychiatre ?

— Toujours en plusieurs séances. C'est pour ça que je note. Continuez de m'expliquer !

— C'est vrai que vous faites du fric, vous. Bon, au moins, vous voyez que je me suis jamais entraîné sur un divan, ça prouve bien que je vais bien.

— La douleur arrive parfois par le dernier train. On ne peut pas présager le bien-être éternel, même au sujet d'événements passés.

— J'ai l'impression que vous trouvez ça pas normal que j'aie bien ?

— C'est magnifique que vous alliez bien. Je veux justement aider mon patient... Ma patiente à aller mieux. Cette personne est en train de mourir de honte.

— Honte de quoi ?

— Que vous alliez bien. Que vous vous en sortiez, Vassili.

— Incroyable ! Nikita est jalouse que je sois bien dans ma peau, c'est ça qu'vous dites ?

— Ce n'est pas Nikita.

— J'ai bien compris, je me foutais de vous. Nikita est morte au front. C'était la seule infirmière.

Le visage de Phil rougit. Il n'était pas sûr de bien situer le début de la blague.

— Comment ça... Vous êtes bien... Vous étiez bien là-bas ?

— Ça a l'air d'être une blague, cette jambe coupée, monsieur le psychiatre ? dit Vassili en s'appuyant sur sa chaise pour se tenir debout sur une jambe et mettre son amputation en évidence.

— Pardon. Mais, je veux dire, je rends réellement visite à une personne en souffrance, et... je n'ai pas le droit de me faire aider en trahissant son identité. Mais son cas s'aggrave.

— Et si Eduard Kolchic était alcoolique, toxicomane, narcoleptique, violait sa femme et ses enfants, s'il mangeait dans les poubelles, en bégayant et en insultant le son du clocher, s'il marchait sur les mains et qu'il revenait de sept tentatives de suicide, est-ce que votre patient irait mieux ? ... Si c'est ce qu'il

veut entendre, dites-le-lui.

Phil savoura l'humilité de son propre silence, et commanda de deux doigts en l'air une nouvelle tournée de whisky. Il ferma les yeux un instant. Les oiseaux de printemps et les quelques klaxons de cette rue ne formaient pas un mariage si maladroit qu'on l'aurait pensé.

— Phil... La guerre est en nous, c'est comme ça. Il faut qu'il renonce à la paix. C'est comme ça qu'il la trouvera.

— Vous n'étiez pas en paix, au moment de monter cet escalier sur un moteur, devant la caméra, pour passer à la télé en tant que vétéran ?

— Si, je l'étais. Parce que j'ai appris à oublier cette guerre en moi, comme j'oublie que je respire. Ou comme j'oublie mes vêtements, ma montre, ou bien les gestes de ma main. Pour un instant.

— Quel est le secret pour y parvenir ?

— Votre psychiatrie est foutrement dépassée par les événements, non ? Vous n'étiez pas venu réviser vos classiques à la bibliothèque depuis combien de temps ?

— J'ai peur que cela se reproduise, et que des enfants soient pris des mêmes maux. Constamment, une génération après l'autre.

— Docteur, vous devrez em-bra-sser l'idée que cela se produira. C'est ce qui va se pro-duire. Ainsi vous serez prêt. Comme le curé, vous savez ? L'Apocalypse, tout le bordel ? Ça VA arriver. Et pourtant, les mecs sont en paix ! Et je vous parie que notre prochain Maire est suicidaire et alcoolique, mais qu'il fera un sacré boulot. Votre patient ne va pas si mal, je vous assure.

La conversation de ces deux nouveaux amis dépassa largement l'horaire de fermeture de l'ambassade de Pologne, sans que le psychiatre ne songe un instant que le lundi suivant était un jour férié.

Kazemir s'était retranché dans sa chambre, et dans le noir, couvert d'une honte innommable. Il gisait véritablement, recroquevillé au

sol, malgré les baisers que Veronika offrait à la peau de son dos nu et transpirant pour le rassurer. En voyant son nom apparaître dans le noir, elle grogna contre le lâche psychiatre qui laissait Kazemir se battre seul face à une armée de démons. Elle s'empressa tout de même de répondre au téléphone qui vibrait sur le parquet.

Kazemir n'entendait qu'une bouche, et son imagination barbare se gointra du vide en le harcelant :

— Allô, docteur ?

— *Bonjour, est-ce que votre lâche de mari est toujours là ?*

— Non, vous ne me dérangez pas, je vous écoute.

— *Kazemir, Kazemir... Tu ne faisais que soigner des soldats...*

Comment peux-tu te laisser aller comme ça ?

— Très bien. Je vous écoute.

— *Petit Kazemir... Le monde va te dévorer... Bientôt, Nino va tout répéter... On va savoir que tu es bizarre... Tu vois des infirmières en sang jouer de la musique partout... Nikita ne t'a pas pardonné, tu sais... Ni ses enfants... Ni ses...*

— Je sais bien, Phil... Votre oncle est malade, je ne vous dis pas de ne pas partir, mais...

— *Et toi, petit cochon, tu as éprouvé du désir, en regardant Nikita jouer de la flûte... Tu crois que c'était vraiment le moment de la séduire ? Que dirait Véronika de ton comportement au front ?*

— Et une heure de plus, ce samedi ? Juste une heure supplémentaire ?

— *Trois infirmiers sur cette hémorragie, c'est ça qui a coûté la vie aux autres blessés... Tu n'as jamais pensé à faire ton travail convenablement ?*

— Très bien, merci docteur. Samedi matin, de neuf heures à onze heures. Bonne soirée. Mes amitiés à votre épouse.

Veronika raccrocha.

— Tu as entendu, mon cœur ? On est invités à prendre le café chez Phil, samedi matin. C'est sympa de sa part, non ?

— Un café... Oui, c'est une bonne idée... Je crois que je n'ai rien de prévu samedi matin.

Kazemir s'était redressé. Lui et Veronika étaient assis dans le noir, chacun reposant son dos sur celui de l'autre.

Le samedi suivant, Kazemir fumait encore la même cigarette sur le même perron.

— C'est étrange, dit Phil. Il allait tellement mieux, grâce à l'histoire de ce Vassili.

— C'est magnifique, docteur, dit Veronika, émue. J'ai l'impression d'avoir entendu ce nom quelque part. Vous l'avez vraiment inventé, ce personnage ? Tenez, voici un billet en plus, vous lui ramènerez un cadeau de Pologne !

— C'est bête, je ne pars plus en Pologne... J'ai eu un problème de passeport à l'ambassade ...

Au même moment, un avion survola le quartier de Phil, tirant une publicité qui narguait Kazemir avec le visage d'Eduard Kolchic et son fier slogan de campagne. Le désarrois plongeait sa nuque en arrière, pour suivre la trajectoire de l'avion, et ouvrait sa bouche en grand. Fatalement, Kazemir avala son mégot et s'effondra.

— Oh, c'est bien dommage, répondit Veronika. Votre pauvre oncle va se sentir si seul.

LE SOUFFLEUR DE PISSENLITS

Robin Amelot

C'était l'heure.

Il avait mis ses chaussures.

Il était prêt. Il espérait.

Ces derniers temps, il se nourrissait d'espoir et d'eau même pas fraîche.

Il allait marcher chaque soir en espérant que cette fois-ci ce serait différent.

Avant, elle lui avait raconté une histoire. Sur le chemin sinuant autour de leur maison, elle lui avait montré les pissenlits bordant la terre battue. Elle avait expliqué d'une voix très sérieuse que le soir venu, un lutin dont c'était le métier, venait souffler sur les pissenlits qui avaient encore des graines. Elle avait bien précisé que c'était un honneur chez les lutins d'être souffleur de pissenlits, d'être celui qui s'assurerait que chaque fleur en sèmerait des dizaines d'autres. Et surtout que c'était de leur devoir de souffler quelques une des sphères duveteuses pour que le lutin n'ait pas trop de boulot à la nuit tombée. Elle avait alors cueilli un des pissenlits pour lui montrer la marche à suivre. Son visage et son sourire avait été décorés pendant quelques secondes de parachutes blancs. Il avait eu envie de lui donner les rênes du monde, que ses histoires magiques soit loi et que l'univers soit passé au prisme de ses yeux pétillants. Au même moment, dans le même flot de pensées, il s'en souvenait très bien, il avait voulu qu'elle devienne

son secret. Qu'on efface son nom des registres et des bases de données pour que l'existence de cette femme merveilleuse ne soit connu que de lui seul.

Pendant, il avait vu les gens se transformer en pissenlits rougeoyants. Soufflés par le blast, disséminés par les balles. Quand les collines vertes étaient devenues boue brune, il s'était surpris à penser que, ce soir là au moins, le lutin n'aurait pas de boulot et qu'il resterait au chaud. On avait hurlé à l'insubordination quand il avait insisté pour souffler toutes les fleurs sur le bord des routes qui menaient au front. Elle aussi était partie à la guerre, elle réussissait à joindre à chacune de ses lettres une petite fleur séchée. Une des poches de sa vareuse était devenue un herbier porte-bonheur. Il avait espéré très fort, en fermant tellement les yeux qu'il s'était fait de nouvelles rides. Il avait espéré très fort, en serrant les poings, que son enfer à elle soit moins infernal que le sien. Il se rassurait en se disant qu'il devait être dans le dernier cercle, ce n'était pas possible autrement, et qu'elle devait être un peu plus haut.

Après, il était rentré chez eux. À un moment, on avait arrêté de vouloir planter des morceaux de gens dans des champs. On avait décidé que c'était assez et que chacun pouvait repartir chez soi. Il avait retrouvé leur maison et son chemin. Le lierre avait essayé de faire du jardin son royaume mais les pierres n'avaient pas bougé. Il avait encadré l'herbier et brûlé la vareuse. Il avait dompté les herbes folles et chassé la poussière. Puis il avait attendu. Sa dernière lettre annonçait le dernier assaut avant le retour au pays mais elle n'en finissait pas de revenir. C'était normal, on ne rentre pas de la guerre comme on rentre du travail. Il fallait être patient. Malheureusement les cauchemars et les larmes n'aidaient pas. Alors il avait décidé d'aider le lutin. Le soir, il faisait le tour de la maison et soufflait tout les pissenlits qui restaient. Au moins le petit être aux oreilles pointues pourrait se reposer. Au moins, il ne faisait pas qu'attendre. Il aidait une créature magique, un souffleur de pissenlits. Il en était sûr, un soir, toutes les graines seraient déjà éparpillées sur le chemin et il la trouverait, cueillant et dispersant aux quatre vents.

Alors ce soir, il était prêt.

Nourrit d'espoir, il avait emprunté le chemin.

Et ce soir là, les vingt premiers pissenlits étaient nus de graines.

LES AUTEURS :

Nadine Travacca

Nadine Travacca a quitté les bords de mer pour vivre aujourd'hui en Savoie. Elle aime avec les mots conjuguer le fragile et l'ordinaire, publie des textes courts, poésies ou nouvelles, et pour le partage et la découverte collabore régulièrement à des revues papier et numérique (*Lichen, Mot à maux, Cabaret, Ornata, Cairns, Traversées, Méninge, Poétisthme, Capital des mots...*)

Stephan Ferry

Natif de la forêt vosgienne, Stephan Ferry (1970) est journaliste, photographe indépendant et auteur de fictions, avec une prédilection très marquée pour les textes noirs, teintés d'humour grinçant et de poésie. Il a débuté sa carrière en Jordanie – où il a activement contribué à fonder la revue littéraire franco-arabe *En attendant...* –, puis en Chine, au sein de l'agence de presse Xinhua. Il exerce aujourd'hui son métier entre la Bretagne et la Nouvelle-Aquitaine. Il a publié trois livres à ce jour, deux recueils de nouvelles et un roman, tous empreints d'étrangeté et de fantastique.
<https://www.stephan-ferry-auteur.fr/>

Catherine Gysemans

Catherine Gysemans est née bruxelloise en 1971. Elle vit actuellement en Flandre en compagnie de ses trois fils et de son chat. Diplômée en psychologie, elle partage son temps entre son emploi de chef de service dans une administration publique à

Bruxelles, la peinture et l'écriture.

François Fournet

Né en 1993. Auteur pour La Musardine depuis 2018 ainsi que pour diverses revues, création des projets musicaux *KollektivTraum* et *Dezeffe*.

Gilles Ascaso

Né près des montagnes, il vit aujourd'hui près de l'océan. Il aime les villas balnéaires, de tous les styles et de toutes les époques. Un premier recueil de nouvelles, *Violences brèves*, a été publié chez Lunatique, et quelques-uns de ses tableaux dans le numéro 10 de la revue *Le cafard hérétique*.

Anthony Boulanger

Originaire de la région de Rouen, Anthony Boulanger vit maintenant à Paris, en compagnie de sa muse et de leurs trois enfants. Touche-à-tout, il travaille aussi bien sur des micronouvelles que des romans et des scénarii de jeux de rôle et de BD, dans les genres de l'Imaginaire. Ses sujets préférés sont les Oiseaux, les Golems, la mythologie. Parmi ses ouvrages de prédilection, on trouve : *Le Silmarillion* de Tolkien, *La Compagnie Noire* de Glen Cook, *L'Enchanteur* de Barjavel, *Le Chant du Cosmos* de Roland Wagner, *La Horde du Contrevent* de Damasio, les nouvelles robotiques d'Asimov.

Carole Desmond

Arpenter de nouveaux horizons. Franchir les frontières. Germaniste. Partager autour d'une table enthousiasmes et impressions.

Adalber Salas Hernández

L'écrivain Adalber Salas Hernández est poète, essayiste, anthologiste et traducteur. Né à Caracas en 1987, il occupe un rôle de premier plan au sein des comités de rédaction des revues *Poesía* et *Buenos Aires Poetry*, de même qu'à Amargord Ediciones. Adalber a quitté le Venezuela en 2013 et habite aujourd'hui à New York, où il est doctorant en langues et cultures espagnoles et portugaises à la NYU.

Sonya Malaborza le traduit en français depuis l'Acadie, sur la côte est du Canada.

Axel Sourisseau

Axel Sourisseau est né à Nantes en 1988. Historien de l'art de formation, féru d'anthropologie, il sillonne au sein de son travail les liens complexes entre territoire, mythe et mémoire. Après trois ans d'itinérance à travers l'Europe et ses confins (Allemagne, Arménie...) il publie en 2018 son premier recueil de poésie, *Le ravin aux ritournelles*, aux éditions de La Crypte.
<http://www.editionsdelacrypte.fr/>

Fabrice Schurmans

Fabrice Schurmans, originaire de Liège, habite au Portugal. Il publie des articles sur les littératures post-coloniales ainsi que des nouvelles en revues, recueils collectifs et anthologies.
<https://www.facebook.com/fabrice.schurmans.77>

Philippe Caza

Illustrateur régulier des éditeurs français de SF et auteur de bandes dessinées (revues *Pilote*, *Métal Hurlant*, série *Le Monde d'Arkadi*). Coté cinéma, il a assuré la création graphique de *Gandahar* de René Laloux et scénarisé et dessiné *Les Enfants de la pluie* de Philippe Leclerc. Coté écriture, il a publié quelques nouvelles dans *Ténèbres*, *Bifrost* et deux recueils numériques chez Actu-SF. Plus récemment il a publié dans diverses anthologies et revues (*Arkuiris*, *Galaxies*, *Gandahar*, etc.).
<http://www.bdebookcaza.com/>

Witold Bolik

Spécialiste en rien, spiraliste en tout, Witold Bolik écrit de la musique et joue des textes. Il a conquis Broadway (en trois actes et douze pop-songs), lutté contre le stress du travail qui tue l'être humain (dans Bolik), fait ses adieux à la paranoïa (avec Tact), synthétisé des Aventures (pour Karton), participé à des tas d'assemblages (du plus bel effet), à quelques revues sorties ou non (trois et demie), et écroue/jouit de temps à autres sur le webzine *adecouvrirabsolument*. Il ne détesterait pas publier un livre un jour, car ça lui paraît une des manières les plus honorables, sinon faciles, de perdre son temps, ne pas gagner d'argent et se disputer

avec tout le monde.

<http://simplicisme.blogspot.com/>

Michel Naudin

Né à Paris. Rédacteur littéraire.

A.H.L Pinteau

Né en 1991, Alexandre Henri Louis Pinteau grandit en Île-de-France où il suit des études de cinéma qu'il ne terminera pas.

Il pratique par la suite divers métiers : monteur vidéo, menuisier, constructeur de décors, machiniste pour le théâtre.

En dehors de ces métiers, il se consacre à la documentation, consultant des encyclopédies et des volumes d'histoires.

Ses centres d'intérêt se portent sur l'étude des idées, l'analyse des doctrines, des mœurs et des symboles.

Philippe Aigrain

Philippe Aigrain est poète, performeur, auteur de fictions et traducteur.

Il dirige les Éditions *publie.net* –*littérature{s} et bifurcations*.

Voir son *Atelier de bricolage littéraire*,

<https://www.atelierdebricolage.net/>.

Jean-Pierre Védrines

Jean-Pierre Védrines est né le 28 janvier 1942 à Lunel (Hérault) où il habite. Poète et romancier, il a fondé la revue *La main millénaire* en 2011. Par ailleurs, en quête de « personnages vivant à l'air libre », il construit patiemment dans les dédales de son atelier un univers secret – objet de ses rêves – fait d'encre, de collages, d'assemblages de divers matériaux trouvés au hasard de ses promenades.

jean.pierre.vedrines@cegetel.net

Christophe Siébert

Né en 1974, poète, écrivain et performeur, Christophe Siébert vit à Clermont-Ferrand. Ses livres, influencés par le roman noir, la science-fiction et l'horreur, donnent une voix aux gens qui vont mal, quels qu'ils soient, et communiquent au lecteur, au moyen d'une écriture sèche, des émotions fortes. Il est désormais édité

au Diable vauvert. *Métaphysique de la viande*, son premier livre paru chez cet éditeur, a obtenu le prix Sade en 2019. D'après *Brain Mag*, son dernier roman, *Images de la fin du monde*, « renoue avec le futurisme post-apocalyptique bien *dark* de la fin du XXème siècle. »

Christophe Siébert dirige également la collection « Les Nouveaux Interdits » pour La Musardine.

Sites : <https://www.facebook.com/christophe.siebert.auteur>
et <https://mertvecgorod.home.blog/>

Paul Le Coidic

Paul Le Coidic est né en Bretagne et vit à Montpellier. Cet escogriffe écrit parfois, pour faire plaisir à ses amis, mais surtout pour sauver quelques bonnes idées d'une assez mauvaise mémoire

Robin Amelot

Professeur des écoles dans la vraie vie, Robin Amelot vit en Dordogne d'où il écrit des mini-aventures poétiques pour décrire l'odyssée du quotidien et les péripéties des lutins qu'il croise dans son travail.

<https://myimaginarynotebook.home.blog/>

Rendez-vous hiver 2020 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette : Éfélyd
Illustration couverture : Éfélyd

Avatar : Quickie Squeezi
<https://www.facebook.com/squeezi>

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-20-9
Dépôt légal : Août 2020
© Les auteurs et Squeeze